





ANDRÉ SUARÈS

IDÉES

ET

VISIONS

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1920

IDÉES ET VISIONS

QUELQUES ŒUVRES

de

SUARÈS

POÉSIES ET POÈMES

VOICI L'HOMME, 1 vol. gr. in-8°, 1905.
IMAGES DE LA GRANDEUR, 1 vol. gr. in-8°, 1901.
BOUCLIER DU ZODIAQUE, 1 vol. gr. in-8°, 1907.
LAIS ET SÔNES, 1 vol. gr. in-16, 1909.
SUR LA MORT DE MON FRÈRE, 1 vol. petit in-8°, 1904.
POÈMES DU TEMPS QUI MEURT, 1 vol. in-4°, 1920.
AMOUR, 1 vol. in-4°, 1917.

THÉATRE

LA TRAGÉDIE D'ÉLECTRE, 1 vol. gr. in-18, 1905.
CRESSIDA, 1 vol. in-18, 1913.
LES BOURDONS SONT EN FLEUR, 1 vol. in-8° pot, 1917.
ACHILLE VAINQUEUR, 1 vol. in-4°, 1920.

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE, 1 vol. in-18, 1901.
VOYAGE DU CONDOTTIÈRE, tome I, 1 vol. gr. in-16, 1910.
POÈTE TRAGIQUE, 1 vol. in-8° cour., 1919.

ESSAIS ET PORTRAITS

TOLSTOÏ VIVANT, 1 vol gr. in-18, 1911.
PÉGUY, 1 vol. in-16, 1915.
CERVANTÈS, 1 vol. in-16, 1916.
TROIS HOMMES, Pascal, Ibsen, Dostoïevski, 1 vol. in-8° cour., 1912.
CHRONIQUE DE GAERDAL, 2 vol. in-8° cour., 1912.
REMARQUES, 12 brochures in-8° cour., 1917-1918.
SUR LA VIE, *Essais*, 3 vol. in-18, 1909-1912.
XÉNIES, 1 vol. in-18, 1920.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ANDRÉ SUARÈS

IDÉES

ET

VISIONS

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

—

1920



Justification du tirage :


CROQUIS DE PROVENCE

IDÉES ET VISIONS

CROQUIS DE PROVENCE

I

PORT, LE SOIR

Toulon, en mai.

Il a fait très chaud. Le ciel dur et cru se lave d'ombre; il monte peu à peu comme une coupole aérienne, dans une ascension insensible; et parce qu'il n'est plus d'un seul bloc, il se colore de nuances délicieuses, où l'or rouge du feu domine.

Pareille à une bête, de profil, qui fait le gros dos, tenant l'ombre de velours entre ses pattes, une porte se dresse, en double voûte, lourde, solide, impérieuse, comme tout ce qui sent la citadelle et la prison. Un pont sur un fossé, on entre dans la ville. Et, aussitôt, il fait humide et presque frais. C'est un quartier populaire, qui grouille d'hommes et de bruit. Ici, la clarté est rare. On n'a pas encore allumé les lanternes; les lampes, dans les maisons, font les yeux ronds au fond

des chambres, et presque toutes au rez-de-chaussée, éclairant les boutiques. Sur la petite place, les pavés bombés et noirs luisent, comme enduits de laque. On distingue deux ou trois arbres, des platanes larges, qui font de la fraîcheur, comme une cuve d'eau suspendue; et sous le couvert des feuilles, on sent une vague odeur de cave. On lève le front. Que le ciel, comme un fleuve du bleu le plus noir, sillonné de sang, est loin, sublime, pacifique! Et les étoiles palpitent, les étoiles formidables, pour marquer à ceux d'en bas les moments de la vie infinie.

De vieilles rues viennent à la rencontre du passant, qui marche sans dessein, familières et rampantes comme de bons chiens fidèles. Toutes ces rues semblent courtes et sont étroites. Elles vont en couloir, bordées de maisons hautes et brunes; un reste de jour les dore ténébreusement sur la tranche, aux corniches et aux angles: elles ont la couleur de la langue fumée, et parfois la chaleur magnifique et sourde des beaux violons. J'aime les rues anciennes dans les ports antiques. Pour si peu qu'il s'y arrête, mon regard rêve longuement. Il se pose et s'attarde sur la soie noire des ombres, où le crépuscule expire, où les derniers rayons languissent, comme les cheveux dénoués sur un lit de maroquin.

Elles sont humides et fraîches, ces rues! Elles se tordent en boyaux. Ce sont bien les entrailles d'une ville populeuse. Elles sentent fort l'évier et l'eau de savon. Elles ont aussi le goût nitreux de l'obscurité. Elles sont grasses et misérables. Derrière ces murailles sordides, il pourrait y avoir des chambres admirables,

pleines d'étoffes somptueuses, de graves meubles et de tapis persans. Je l'imagine dans ma rêverie ; et comme je le vois, je suis prêt à le croire. Il ne faudrait que m'ouvrir une porte, et qu'une négresse aux dents de chien, me prît par la main sans mot dire, et d'un œil gai me fît signe de la suivre.

On marche sur des pierres pointues, un pavé en œufs de grès. La rue tortueuse n'a pas de trottoir, et toutes les maisons par là, même les plus laides, ont du caractère, comme il arrive aux hommes qui vont pieds nus : ils sortent moins sottement de la terre. Quoiqu'il soit presque nuit, je vois partout, aux fenêtres, aux portes, et sous les toits, pendre des linges : c'est tout le menu peuple de la rue qui laisse sa forme en l'air, et sa peau seconde flotter au-dessus de lui.

Soudain, des enfants vous partent dans les jambes, tout ainsi que des chevreaux ou des pétards. Ils poussent des cris inouïs : tout simplement ils s'appellent. Brusquement, comme ils sont partis, ils s'arrêtent. Ils parlent d'un accent âpre et vert ; leur langue chante l'idiome du nord, sur le rythme mordant et bref de l'oc. Ils se bousculent dans les paniers de la fruitière, qui les menace en riant. Criards, ces moineaux à gosier de coq, se précipitent dans une ruelle, profonde en sa noirceur, étroite comme un caveau. Au loin, des lumières blanches et brutales flambent dur, pareilles aux phares d'une ville plus riche, où règne le luxe.

J'entends l'eau qui coule, dans le fond de la ruelle, la fontaine du lavoir, sur une place très vieille. Age-

nouillée dans sa boîte de bois, sous l'obscurité des platanes, il y a encore une brave femme, une mère, qui lave des langes et des tabliers. Ses bras actifs signent le soir bleuâtre à la croix du long labeur.

Çà et là, les lampes s'allument. L'odeur des cuisines se répand par les portes ouvertes. C'est un parfum musqué et roide, qui flatte une narine et dont l'autre s'irrite : la rue sent l'huile frite et la tomate ; la note douce de l'oignon roussi fait la tierce mineure au cri violent de l'ail. Sous les planches inclinées, en chemin de bois au-dessus des rigoles, le ruisseau exhale un relent de lessive et de légume aigri.

Le bruit va croissant. C'est un tumulte de paroles et de gestes. Trois ou quatre matelots qui passent, les joues rouges, en se donnant le bras, semblent crier parce qu'ils ont l'air gai et la bouche ouverte : mais ils ne disent rien. On croirait que l'air, sonore par lui-même, vibre sans être ébranlé. De sales petites filles, le front et les mains noires, dansent, sautent, bondissent, en se grattant la tête ; ébouriffées, suantes, elles se jettent par terre, comme des poupées ; au-dessus d'un genou maculé, les jupons pendants et le linge crasseux, elles montrent leurs cuisses blanches. Beaucoup ont une mine de petites souris, le museau fin, des yeux luisants au coin d'un profil aigu ; une malice rieuse, une vivacité sensuelle, gourmande, et rien dans la tête, un grelot brun avec un grain de cervelle. Et toutes coquettes, même dans la crasse et les haillons.

Au jet des lampes basses, le long des boutiques, par-

fois courent des flammes : c'est un chaudron de cuivre, une cruche dont le vernis jaune brille comme un miroir; ou bien quelque panier de fruits rouges. L'air sonne en cymbale. La voix qui chante, de tous côtés, retentit. Tout ce peuple campe dans la rue. Des femmes sont assises sur le perron des maisons noires, lasses, les jambes écartées, un enfant dans le giron ; beaucoup de vieux se tiennent sagement sur des chaises de paille : ils sucent leur pipe, sans dire un mot, très cois et silencieux; la braise éclaire leurs vieilles rides, sous le chapeau de feutre; ils ont la barbe dure, un chaume roide où il givre. Et, parfois, sur la chaise basse, ils s'écartent un peu, faisant place à un petit, qui reprend haleine, et qu'ils retiennent du bras. Et pour l'enfant aussi, le jour qui s'achève jamais ne reviendra.

Et chaque rue porte en bandeau son ruban d'eau céleste, immobile entre les toits, où scintillent les cailloux de diamant qui ne tombent pas, suspendus, sans poids, inaccessibles.

II

LE DÉLICIEUX CHEMIN

Il serpente dans les fleurs et la lumière.

Quand les jours sombres sont venus, on ne trouve plus, je gage, le sentier du Petit Bois au Cap Brun : il est rentré sous terre. Au printemps, il court sur la colline. Il est fait pour les chèvres et les faunes. Pour Socrate aussi, sans doute, et pour le vieux poète, qui cherche, en cheminant, la fin de sa tragédie.

On monte sans cesse, et l'on descend : ce sont les lacets, les creux et les pleins du haut rivage, que l'on aperçoit du large, la côte rocheuse et boisée qui fait corniche sur la rade. D'abord, on s'élève entre des haies, et tout est fleurs. Les roses en buissons caressent les genêts. Les heureuses aubépines, tout en blanc, sont pareilles à des fiancées, endormies dans un sourire. Puis, tout d'un coup, l'horizon se découvre, vaste, libre et bleu : la mer, la mer. C'est un tableau parfait,

dans le cadre qui lui convient : une lande qui descend vers l'eau, des fleurs, la mer et le ciel.

Parfois, la route se resserre et s'étrangle. On ne peut plus marcher que de côté, sur les pierres aiguës, entre les ronces et les mûres. Au-dessus de la terre rousse, moutonne le lierre poussiéreux, où tout un peuple de guêpes noires et blondes ronfle et se saoule.

Un vallon, bien fermé : trois plis de la terre, comme trois seins où se creuse une retraite. Comme des ruisseaux qui se confondent et se séparent, les soucis en fleurs, les roses, les coquelicots ondulent à la brise. Tout est rouge, bleu et jaune. A la clarté chaleureuse du matin, ce vallon enivre. Les murailles blanches et rousses, sèches comme du talc, semblent un nougat d'amandes et de noisettes. On ne voit personne, une petite vieille seulement, dans son champ, comme une fourmi noire, avec un grand chapeau de paille grise. Elle touche ses poiriers un à un, et peut-être elle leur parle; un chien pelé la suit, le museau jaune collé aux talons de la vieille brehaigne. Invisibles, le long du sentier qui monte plus roide qu'un escalier dans le roc, soudain deux coqs fanfarent; et des poules, en train de pondre, gloussent annonçant l'œuf.

L'air pétille, telle est l'ardeur de l'heure. Avec quel plaisir, on entend une source qui roule sur le gravier, on ne sait où, sous les arbres proches, entre les oliviers au feuillage antique. On s'élève encore; et la mer reparaît, merveilleuse. Au loin, une belle route dévalle à pic et se précipite vers le rivage. Elle est, cette route, comme un chemin de lait, comme une

dalle de la pierre la plus blanche, comme un ruisseau de craie.

Le bleu chante, d'une pureté absolue, dans le ciel et sur la mer. Un figuier déplie ses premières feuilles sur la nudité grise des branches. Et une prairie s'étale, pour le jeu des fées, un tapis dont la brise penche les laines les unes sur les autres et les mélange, des pierres fauves et des disques de soleil que couvre et découvre, comme la vague, un champ de marguerites et de boutons d'or. Le poète a trouvé le dénouement de la tragédie, qui n'est pas la mort sèche, mais le ciel immense sur l'homme qui tombe dans la lumière de midi.

O le délicieux chemin au-dessus de la mer.

III

GRIS

Rade, en mai.

Il souffle un vent du sud. pesant et chaud comme l'haleine d'un vieil homme. Les nuages couvrent tout l'espace, épais et d'un seul tenant. Le soleil est loin ; il dort sous la laine compacte : il brûle et on ne le voit pas. Tout est gris.

Le ciel mauvais porte le crêpe. Plus basses et plus noires que la fumée des grands bateaux de guerre, les lourdes nuées courent sur la morne étendue. La mer est hargneuse, la vague est sale, une encre d'auberge, où le vinaigre a fait tourner la suie.

Chaque objet se décolore. Tout a pris l'air de son cadavre, air misérable ! La route livide est un ruisseau de cendres entre des arbres, qui n'ont plus de vie. Le pays est mort. On dirait qu'il y a un mort dans chaque maison. La poussière mauvaise vole aux yeux ; une main vous la jette par poignées sur la face, comme si

les lémures et les larves du souci vous suivaient pas à pas, en se cachant derrière les murailles. La vieille terre se délite. Le vent bas souffle une poudre impalpable, et toutefois cuisante. Tout est mort, tout est gris. Il ne faut pas que la cour d'amour s'ennuie. Triste, la Provence n'est plus la Provence. La terre des fleurs prend la figure d'une fleur fanée, et ses rides.

Tout est mort. La voix des enfants est aigre. On n'entend plus le rire des bonnes gens. Le chant de la contrée heureuse ne retentit plus, léger. L'instrument est brisé ; ou c'est, plutôt, que le grand artiste, Apollon, ne le touche plus. Le soleil est absent.

Dans le poudroiement du vent sournois, les promontoires et les îles semblent de carton ou de métal gris, silhouettes dures. Ce n'est point l'harmonie du brouillard, ni la sourdine où toutes les couleurs se fondent, et demeurent. C'est la grisaille de l'ennui, le teint malade du cancer. Et monotone, et lasse, la mer elle-même est sans vie.

IV

LA PAIX DE SAINT-MAXIMIN

En avril.

Au cœur de la Basse-Provence, en pleine terre comme Aix, et à la même hauteur, c'est une vieille bourgade, Saint-Maximin, qui fut monacale. Elle ne garde plus rien des moines que la cathédrale et le moutier, tous deux déserts, silencieux et sévères.

Dans une vallée retirée, le paysage est claustral, mais non la ville : elle est ouverte à la lumière et au grand vent; elle est claire et blanche jusqu'à paraître un peu roide et froide. Du reste, il fait presque froid, aujourd'hui. Le mistral se lève. Le soleil sent encore l'hiver, éventé par cette bise dure, qui éparpille les rayons en une sorte de poudre cristalline. Il y a de l'argent dans l'or, et du verre. Les ombres ont le reflet bleu des puits. Le ciel est pur, sans tendresse. Mais cet air sec et vert balaie toute idée funèbre. S'il pleuvait,

la ville serait sépulcrale, comme un tombeau sans couvercle, ouvert sur la hauteur.

A midi, il n'y a presque personne sur la grand'place. Trois ou quatre hommes, la tête baissée contre le vent, vont quérir du tabac. Un enfant et un vieux, le dos à une porte, couchés plutôt qu'assis, prennent le plein soleil, les yeux mi-clos, comme les chats, les traits goulus et immobiles.

Le vent, tel le dieu insaisissable de la facétie, lance de vastes giffles sur les joues carrées de la place ; et les volets claquent. Les platanes agitent leurs jeunes feuilles, déjà poudrées de blanc. Une petite fille court après une pelote de laine ; sa mère la saisit par le milieu du corps, et la met sous son bras comme un violon : la petite tricote des jambes ; et par la fente des pantalons, on voit la chair laiteuse, un peu brune dans les plis ; l'enfant rit de tout son cœur ; et dans le sourire de la mère s'épanouit une bonté, qui semble faire absence à tout le reste du monde.

J'aime une place venteuse et déserte à midi, sous le ciel d'émail bleu, au fond d'une province, tandis qu'une petite fille court sous les arbres, que la poussière vole, et que le cheval tire sur la longe pour atteindre, dans la baie d'une porte, une botte dorée de foin.

Et, au bout d'une rue étroite, — pas même un chien sur le trottoir, — le portail et la tour d'une cathédrale.

Qu'on est loin de tout, ici ! mais surtout dans le temps.

La place de l'église, caillouteuse et herbue, porte témoignage d'un passé puissant, qui est à peine un souvenir. Les pierres mêmes semblent en avoir perdu la mémoire, tant elles sont indifférentes au silence et à l'abandon. La ruine des monuments est, peut-être, la revanche de la matière, la vengeance qu'elle tire du travail humain : la pierre aussi rentre au repos ; et qui sait si elle n'aspire pas au sommeil sans gloire ? Un cloître au flanc de l'église, la maison d'un grand ordre, qui fut ici à la tête d'une province. Les dominicains sont partis ; noirs et blancs, dans l'ample bure, on ne voit plus les chiens du Seigneur aller et venir. Il y a peut-être une école dans leur couvent qui a l'air pompeux et solide du XVIIe siècle.

La cathédrale est plus vieille de trois cent cinquante ans. C'est une aïeule gothique. Point de façade : mais la triple nef est digne du plus beau temps qu'ait jamais connu l'art de bâtir. Les piliers sont si fins, si sobres, si élégants qu'on n'en mesure d'abord pas toute la hardiesse. Les voûtes, hautes et creuses, en forme de carènes suspendues par la quille, ne se parent d'aucun ornement : l'appareil de briques grises se laisse voir pièce à pièce, joint à joint : on les dirait, ces voûtes, d'écailles et d'écorces : elles donnent au sanctuaire un air rustique, d'une exquise élégance.

Cette cathédrale est par là d'un goût très provençal. C'est une princesse devenue bergère. J'imagine que la grande pécheresse, rachetée par ses larmes et son renoncement, s'étant retirée en Provence, a été une sainte paysanne, en sa seconde vie. Je le croirai ainsi, et j'en

doute moins à mesure que l'église me livre le secret de sa douleur : toutes les verrières, qui furent admirables, sont détruites ; il n'en reste pas un morceau ; les guerres de religion, les émeutes et l'affreuse destruction des siècles classiques ont dépouillé la sainte, parée pour l'oraison.

***

Aux deux étages de la nef, là où depuis on a comblé les murs et pratiqué de hideuses chapelles, il y avait deux ordres de fenêtres. Si hautes, si étroites, dans une si sainte exaltation, quand elles offraient leur chair translucide d'émaux et de verres, et qu'elles étaient ainsi, à l'égal des anges, un corps tout de gloire, une âme manifeste, quelle harmonie ce dut être, de clartés bleues, de pourpre et d'or ! Alors, chaque pilier était un prisme tenant la note aux sept harmoniques.

Le jour sec, qui luit pour tout le monde, a tué cette église qui fut une cage de feux, une lanterne de flammes ardentes, une basilique en plumes de paon. L'oratoire de la sainte pécheresse a rendu l'âme. La Magdeleine avait dépouillé tous ses joyaux, toutes ses folies. Son corps et son ornement s'étaient détachés d'elle, pour se fondre dans la lumière. Sa chair ardente se fit vitrail, et ses os se muèrent en murailles de pures flammes. Elle-même saintement décharnée, brûlait dans un purgatoire d'oraisons ; elle s'abîmait au brasier du prisme, qui reçoit et divise, selon les incidences, le feu divin. La pastoure, qui faisait Peau-d'Ane et se paraît devant son Sauveur, ne revêt plus sa robe couleur du temps.

La barbarie des siècles polis s'est acharnée à tout détruire. Les gens de raison, qui portent la sagesse en perruque, ont corrigé l'ignorance du moyen âge, qui était le pur savoir du cœur, l'instinct qui crée, le don du génie. Il faut fermer les yeux pour fuir ces chapelles bavardes et les peintures qui les encombrent. L'église est pleine aussi de boiseries somptueuses, la chaire, le chœur, les stalles : jamais goût ne fut si riche, ni si oratoire, ni si peu humble. Certes, qu'on ne parle point de mesure, sinon pour ne rien dire. Les saints de bois, sous Louis XIV, ressemblent à Colbert au conseil et à Sa Majesté ouvrant le ballet des « Amants Magnifiques », ou dansant « Le Bourgeois Gentilhomme ». Les anges ont les fesses grasses de Cupidon trop nourri. Toutes les figures rondouillent : c'est un temps où l'on mange trop en paradis. La Vierge et les martyres, coiffées à la fontange, sont au moment d'être présentées à la cour. Que ce siècle des orateurs, en art, est loin de l'émotion religieuse ! Les architectes et les peintres de Versailles, ici comme partout, s'en sont pris au caractère ; et sous prétexte de style, ils se sont entêtés à meurtrir la vie.

O merveilleuse symphonie de l'or, de la pourpre et du ciel ! Jadis, les trois grands thèmes de la couleur devaient engendrer une triple fugue : colossale et ravissante, l'harmonie déployait toutes les modulations de la nuance, et le divin contrepoint, heure à heure, que sur les orgues de l'ombre le jour déroule.

A présent, la musique du vitrail étant morte, cette église est dans la mort. On lui a pris son cœur, sa lumière intérieure ne bat plus.

*
* *

Au coin de la grand'place, frotté à l'ail par le vent, le café grouille de formes noires derrière les vitres. Les portes sont bien closes, contre la bise. La salle bourdonne, pleine d'hommes et de fumée. Pas une femme. L'odeur du tabac pique les yeux et la gorge. Autour des tables, les clients sont pressés comme les mouches sur un plat morceau de sucre. On boit le café dans des verres. La salle est nue. Les voix font un murmure fort et continu de guêpes. Il y a de la sciure sur le plancher carrelé. Les pipes sont rares. Tous ces hommes, on les croirait parents : ils ont le même air sec, la même joue brune et rase, le même front de brique, la même ligne fine, nerveuse et aiguë. On dirait des Toscans. La plupart, ils n'ont pas d'âge. Il faut voir au poil, pour discerner d'abord les vieux des jeunes gens. Ils sont mis avec soin : c'est jour de fête. Ils sont maigres : ce qu'ils ont sur le dos leur va bien. Le même chapeau de feutre noir sur presque toutes les têtes, un peu sur la nuque, et penché vers l'oreille ; les mêmes mains brunes, qui semblent de sarment. Beaucoup ont un foulard blanc autour du col. Ils parlent politique. Il y a de la passion dans leur accent. Deux ou trois brandissent un journal, comme une arme. Dans cette ville silencieuse, et qui fait la morte, voilà que la vie se révèle. On la sent chaude et brusque : il ne faudrait qu'une étincelle pour mettre le feu à ces hommes maigres. Des mots volent,

qui ont l'essor de la poudre, et un battement d'aile : égalité, justice. Des oui ! et des non ! violents éclatent. Les yeux brillent. Ils croient. Voilà le lieu de la prière, et la communion nouvelle.

Au bout de la rue étroite, on voit d'ici le porche de la cathédrale : l'église est vide ; le marché de la politique est plein.

Que ces blanches rues sont calmes et paisibles ! Quel repos un peu morne sur ces façades grises ! Un air de demi-sommeil, sur la couche de l'habitude,

De loin en loin, les femmes qu'on rencontre, qu'on regarde un instant pour ne plus jamais les voir, qu'elles ont le visage quiet et le pas tranquille, celles du moins qui n'ont plus seize ans ! Une jeune ménagère, deux pains fendus sur le bras, devant sa porte, cause avec une vieille, la main sur le marteau. Elle est enceinte de six à sept mois ; sa taille épaisse est libre ; le masque serré aux tempes, sa figure est pleine de douceur et de docilité. Derrière elle, le volet vert semble peint sur le mur, qu'inonde la nappe jaune du soleil. La vieille sourit à mille plis dans ses rides ; et elle secoue du doigt un grain de farine, sur son irréprochable devantier de laine noire.

La paix de Saint-Maximin prend un tout autre caractère à l'église où je rentre, un instant, pour l'adieu. De ces voûtes trop claires, qui livrent leur secret d'amour perdu, tombe une averse morose, une poudre d'abandon et de déréliction fatale. Il est rare, sous un ciel gai,

dans une ville nette et blanche, d'avoir à ce point le sentiment de la fin finale, l'oubli de l'oubli.

Ce n'est même pas la mort, qui nous retient par la douleur et les larmes. C'est ce qui la suit après des siècles : la poussière, et elle seule. Le lien est coupé, jusque dans le souvenir, entre ce qui fut et ce qui est. Un tombeau qui fut profané : non pas une tombe pathétique, où les restes épouvantables parlent à notre chagrin et à notre effroi ; mais un sarcophage vide, et même de cette poussière qu'on croyait y toucher. Le soleil tourne ; le chœur des verrières ne chante plus les heures canoniques de la lumière. Le jour est blanc sur les murailles. Entre les nefs, la clarté est sèche et glaciale comme un mort couché sur les dalles.

Sortant de la cathédrale, j'ai vu avec joie de noires hirondelles qui cisaillaient de l'aile, estafilant en mille coups de scalpel le ciel bleu. Et sur le rayon de soleil qui les portait, elles avaient le ventre rose.

On se croit loin de tout, ici ; telle est l'apparence, ou l'illusion, de la tranquillité.

V

SAPHO

Dans la rêverie somptueuse du couchant, tous les soirs, je la vois.

Je l'épie et je la contemple, sans qu'elle en ait souci. Sa passion, sa beauté, son ardeur, elle ne cache rien. C'est pourquoi elle paraît indifférente. Même après le soleil disparu, elle demeure au bord du flot, et montre son deuil magnifique, que les derniers rayons habillent de pourpre.

Sur ce cap du rivage, tout est désert. Nul, à l'heure du plein sang, ne passe. Le silence est vie. Et c'est la vie du silence que bat le pouls de la mer, tantôt fiévreux, tantôt calme.

Elle est seule, et comme à genoux, sur le roc. Presque couchée, dans un désespoir accompli, elle penche la moitié du corps au-dessus de l'abîme ; sa poitrine qui

ne touche plus terre, s'élance en figure de proue ; et du bras qu'elle garde libre, elle fait à la vague un appel sublime. De l'autre bras replié derrière le dos, elle se retient à la roche rousse avec une force pathétique. Elle a la simplicité de la note la plus pure et du plus juste cri. Toute ramassée dans la contemplation de la profondeur marine, elle demeure souple. Allongée sur les pierres aiguës, elle mourra sans paraître meurtrie.

Elle n'est pas nouée comme un lacs de douleurs convulsives. Mais, battue de la tempête, jetée vers l'espoir de la mer par le dur vent du nord, sa détresse n'est pas difforme. Sa lamentation, au contraire, a le rythme d'une ode. Elle est comme un vol de Victoire, que rompt l'éclair et que le coup de foudre brise.

Certes, elle cherche le flot. Elle veut y tremper son front qui brûle. Elle en souhaite l'amertume, attendant d'en goûter le repos. On la croit impassible, parce qu'elle est muette.

Son amour de la lumière la force aussi de se coucher, pour la prendre, pour la garder, pour n'en pas laisser perdre une goutte. Il faut qu'elle se baigne, jusqu'au suprême rayon, dans le sang du soleil oblique. Il est descendu, peu à peu, sur sa nuque, entre ses tresses et ses bras. Aux plis rugueux de sa robe il s'attarde, entre ses genoux serrés, dans son giron qui se creuse et qui brûle en secret.

Harmonieuse et passionnée, ardente et toujours cherchant la mort, enivrée de la clarté qu'elle retient et

penchant sa tête sur l'abîme de la mer, j'aimais et j'admirais cette créature fidèle au roc. Je l'appelais Sapho.

C'est un pin stérile, que je nommais ainsi, ployant, entre deux branches en forme de lyres, sa chevelure brune et verte jusque sur la vague.

VI

ROSÉE DE MAI

Sur la colline, en rade.

Il pleut. Mais le soleil n'est pas loin. Là derrière, il fait la sieste. Et, pour rire, il fait aussi la grosse voix. Voilà qu'il tonne sur la mer. Le tonnerre est le rire du soleil, qui joue à cache-cache au delà des mâts et des caps, sous la haie des monts. Pluie charmante, fine et si douce, une chevelure d'eau. Elle est comme un crépuscule de midi. Elle seule isole, et sépare de ce qui l'entoure, un esprit qui médite. Elle ouvre la porte de la serre aux rêveries. Cette pluie m'enchante; elle me rend à l'innocence. Je goûte l'isolement, dans un paysage vaste à l'égal de l'horizon marin, et où l'on s'entend chanter, recueilli comme dans une cellule. La pluie ne gonfle pas la mer; elle ne la trouble pas. Tout est si calme! Sur la colline, la pluie ne fait pas de boue. La pluie est maternelle: c'est le sein qui fait boire toutes les fleurs, toutes les feuilles. Il n'y a que

le figuier, qui ne veut pas boire frais : les gouttes roulent sur sa peau rugueuse, et sur son feuillage de drap, comme sur les oreilles de l'éléphant. Le figuier a son lait, qui perle au bouton des stipules, quand on casse le pétiole ; et les vieilles paysannes en font un remède contre les verrues.

Il pleut, délicieusement. Je sais qu'au cœur de chaque rose, bien à l'abri, sous les pétales, niche un couple doré de cétoines, dans une suave prison d'odeur.

VII

VUES SUR TOULON

C'est une ville folle de son corps.

Ceux qui vivent à Toulon n'en jugent pas bien, sauf les malheureux qui s'y ruinent ou s'y perdent. Il faut voir Toulon comme un spectacle, pour le bien voir. Les vieux, qui sont retirés de la comédie, la suivent d'un œil avisé ; mais l'inquiétude, en eux, nuit à la clairvoyance. Ils sentent bien qu'on leur a changé leurs femmes et leurs filles. Ils cèdent au temps, parce qu'il faut toujours céder. Si on voulait les entendre, ils sauraient dire ce qui les inquiète et les irrite. Cependant, on ne leur demande pas leur avis ; ils préfèrent tourner le dos à la scène ; mais, d'ailleurs, comme ils paient toute la troupe, ils paient aussi leur place.

Toulon croît et s'étend, se pare et se développe en tous sens. Toulon a la fièvre, et ne veut pas dormir. Toulon mange l'homme. Les Italiens, les Corses y sont

venus par milliers. Beaucoup de Bretons s'y fixent. A eux tous, ils ont fini par jeter dans la ville quelques éléments de violence et d'âpreté, étrangers à ce peuple, dont la raison est fine, et qui porte naturellement de la mesure jusque dans la passion, la politique exceptée. Du reste, bientôt, le climat provençal digère les hommes ; les étrangers disparaissent, ou sont conquis ; au bout du compte, ils sont tous de Toulon, en peu de temps ; mais Toulon n'est plus tout à fait le même, à la longue.

C'est la marine qui, d'abord, a fait délirer Toulon. La mode y livre de furieux combats. La flotte marque les coups de cette guerre. Les femmes se battent pour l'amour de la flotte ; et la flotte vit pour l'amour des femmes. La fortune et les maux de Toulon sont dus également à la marine.

Toutes les femmes sont folles dans une ville où tout se sait et prête aux commentaires, ville où elles règnent et où elles sont esclaves de leurs succès. La folie du luxe et des vanités est en elles, comme le cri de la cigale est dans son ventre, l'été. On ne fait pas la part de la vanité : où elle est, il faut qu'elle soit seule. C'est une essence subtile qui pénètre tout, les actes, les sentiments et les gestes. Elle absorbe même le plaisir ; car la vanité est le premier des plaisirs pour la plupart des hommes, et qui les abuse sur tous les autres. Il y a bien de quoi rire, parce que les femmes de Toulon n'ont pas perdu tout naturel encore, et qu'il leur reste de la verdeur. J'ai donc ri, parfois, de sentir, en plus

d'une, des goûts simples sous les grelots de la vanité apprise.

La vieille race a peiné trois mille ans, pour mettre tout le travail d'un paysan, pendant dix années, sur la tête d'une jeune fille : sa coiffure, ses chapeaux d'un seul hiver valent dix ans de labour, de semailles et de moissons. Ailleurs, on s'en moque; on n'y pense même plus. L'infâme exemple des Yankees a force de loi ; et l'on sait bien que la vie, la misère morale, la stupide servitude de cent mille mâles à Chicago, ne paie pas assez le luxe d'une créature sans cœur, d'un cadavre paré, qui bâille, plein de cendres et d'ennui. Après tout, c'est à faire aux hommes de ce pays-là ; ils ont les femmes qu'ils méritent.

Ici, le fond romain est trop fort. La tradition classique vit encore dans la race. La vue claire et fine de la vie ne permet pas d'accepter un tel mensonge, sans révolte. Même en y cédant, on se reproche sa démence. Tel aïeul, à l'âme latine, ressuscite dans le geste indigné d'un homme qui lève les bras en contemplant les folies de sa femme et le naïf délire de sa fille.

La passion du luxe, sans frein et sans autre joie que l'ostentation, n'est pas une maladie proprement française, encore moins provençale. C'est la façon de Paris, qui n'est pas de Paris : au contraire, tel est l'art des Barbares, qui substituent en tout la quantité à la qualité, et le poids de la masse à la vertu des éléments ; au total, une manière de faire compter ses écus par le public, et souvent d'y faire des dupes. La vanité asservit même l'argent, qui se venge des noms, des grades et des titres

en les achetant. Les grades et les noms se vengent, à leur tour, de l'argent qui les achète, en le dévorant. On croit que la vanité aide l'argent à détruire les castes et les inimitiés qui les séparent; mais l'argent et la vanité rétablissent toutes les distinctions dans l'intime discorde des familles.



La marine fut longtemps, à Toulon, la serre des grades et des titres. Elle l'est encore. Cependant, les fils de bourgeois, et les neveux d'apothicaires, dès qu'ils ont un grade et quelques alliances, le prennent de très haut avec les héritières sans galon, quittes d'ailleurs à en cueillir la dot, tout de niveau, et des deux mains, en courbant leur morgue et leur haute taille. Se tiennent-ils pour des Rohans? Ils en ont d'abord la vanité. Quoi? c'est mal dit : Rohan a de l'orgueil ; la vanité est le fait de Moutard. Qui ne connaît Moutard? Il sera amiral, dit-on, et compte trois générations d'huissiers ; mais il prouve qu'il descend du premier moutardier du pape, lequel, selon une tradition de famille, fut le neveu de Saint-Pierre en personne. Une telle généalogie ne permet plus à Moutard de marcher sur ses pattes : son pédigree le lui défend : il plane, en conséquence. D'ailleurs, il porte trois pilules de gueules sur champ d'exploits. A Carpentras, on l'appelle le baron. Un tel homme est irrésistible.

La plaie de la marine, c'est que les gens en place n'ont pas intérêt à y rien changer, à y rien faire de bon.

Chacun n'y songe qu'à soi : là-dessus, que les règlements prennent soin de la marine elle-même, s'ils veulent ! c'est aux règlements de s'en soucier, puisqu'il y en a sur tout. La marine est un corps sans tête, où tous les membres veulent être tête les uns contre les autres. Ce mal date de si loin, qu'après tout il vient de Colbert, comme le reste. Tout a été prévu, dès ce temps-là, ou dut l'être. La marine est une vieille qui n'aime pas les idées nouvelles : quand elle est forcée de les épouser, elle les endort, elle les habille à la mode du grand siècle. Elle mérite son nom : c'est la Veuve Colbert, comme on sait.

Il n'y a que des castes, en marine. Et, depuis peu, autant de castes que de rangs, et bientôt que de fonctions. L'ouvrier de l'arsenal prétend faire la loi à l'amiral. Pourquoi pas ? mais alors qu'il la fasse ! Le pis, c'est que l'ouvrier ne fait pas la loi, et que l'amiral se la laisse faire. Les uns et les autres se menacent des plus terribles représailles ; et tous ne rêvent que de dormir tranquilles. L'anarchie dans les mœurs, à Toulon, est due pour beaucoup, ainsi, à l'anarchie de la marine. L'autorité est partout, et nulle part.

Et pourtant, la marine n'est point indigne du premier rôle qu'elle joue. On y trouve, tout de même, plus de caractère et autant d'esprit qu'ailleurs. De deux hommes médiocres, celui qui est marin, malgré tout, n'est pas si pauvre que l'autre. Si la marine ne faisait pas tant de jaloux et de fats, elle ferait assez souvent des hommes. L'envie, à bord, gâte bien des caractères. L'envie est le ferment des ambitions fortes, et le poison des basses. La vie de carré cultive une aigreur atroce :

nulle part, l'âcre prévention et la jalousie ne dessèchent, plus avant dans les racines, la sève du juste.

J'en ai vu un, il y a dix ans, on l'a pris la main dans le sac de la calomnie et d'une imposture longuement préparée. Il haïssait un homme admirable, pour toutes les grandeurs qu'il lui devait reconnaître, en secret. Il éleva contre lui une accusation infâmante. Il voulait tant y faire croire, que peut-être il y a cru. Il ne s'en est pas repenti. Les mauvais de cette espèce ne s'honorent jamais jusqu'à convenir de leur péché. Avouer son tort n'est pas donné au cœur médiocre. Ce fat, plein de haine, qui prétend à l'élégance et même aux dons de l'artiste, corrompu, sans foi, mauvais dans la chair et dans l'âme, il met l'épée à la main, comme ils disent dans cette langue de parade qui leur sert à jouer la tragi-comédie. Il serait bien temps que l'habitude fût prise, pour toute réponse, de leur mettre les pieds dans les reins. Ou beaucoup mieux encore, de les omettre absolument, ne leur mettant rien, pas même un nom sur le visage.

A terre, les marins sont les maîtres, menant toutes les vanités en laisse. Il y en a qui jouent de leur austérité. et d'autres jouent de leurs appétits. Tel, qui est presque aveugle, passe déjà pour amiral, parce qu'il est habile géomètre, et pourvu de parents plus habiles encore. Tel autre commande, qui ne sait presque plus comment se lit une carte. On se moque, on s'indigne, et toujours on intrigue. Quelque dégoût qu'elle inspire, l'intrigue ne perd personne. C'est l'uniforme de la paix, la tenue de campagne pour le temps des alliances.

En retour, le dédain de l'intrigue, et le sort obscur où certains hommes pleins de force et de talents sont condamnés à passer toute leur vie, les accomplissent. Que de nobles et grands caractères, parmi ces officiers sans nom, qui ne flattent personne, que personne ne connaît, et qui sont trahis, tour à tour, par toutes les puissances politiques.

Le vrai marin est un homme qui sort de l'ordinaire. Homme qui doit abonder en décisions, prises de sang-froid, à tout moment ; son courage est celui de deux heures après minuit, le plus rare selon Napoléon. La mer donne du ton à l'âme et au caractère. Sur mer, l'ordre engage dangereusement celui qui ordonne ; l'ordre est manœuvre : il en faut répondre. Ainsi la mer force l'homme qui commande à toujours commander, et à se tenir toujours responsable.

Homme qui a de l'horizon, enfin. L'œil du bon marin n'est jamais vide. Tant d'aspects, tant d'amers, tant de formes diverses y ont laissé pourtant des rêves et des images. Tout de même, il a vu le monde. Il en a tâté l'unité profonde et la mouvante variété.



Ils ont un boulevard où tout le monde passe. Là, on se rencontre. On se salue. Les jeunes femmes, en voiture, pêchent au vol tel regard qui est pour elles, ou tel sourire qui est pour une autre. La comédie des salons se nourrit de ces scènes muettes.

Mon cher, mon brave et bon Gordal ! Je me réjouis

de l'aper evoir qui vient à moi. C'est un visage loyal et simple : une figure calme et rose, large et saine. A quarante-cinq ans, il est déjà gris ; il a beaucoup navigué. Il semble plus robuste qu'il n'est. Il est large de toute façon, du dos et des épaules. Il est timide et sûr. Il peut ne pas donner ses opinions, mais il garde celles qu'il a. Il est bon, et n'est pas faible. A l'occasion, il serait dur pour les méchants et les hâbleurs. Quant aux avantageux, il pourrait bien leur faire sentir qu'ils n'ont jamais l'avantage sur l'homme simple et droit, qui, plus railleur qu'on ne pense, n'a qu'à les considérer pour se moquer d'eux. Son regard, que n'éblouit pas le succès ni la mode, dépouille de leurs titres et de leurs vanités les singes du succès et de la mode ; il les laisse nus, sans y toucher. Il fait son devoir, comme il respire : il ne pavoise pas. Il se sent responsable en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il pense : c'est la vertu des marins, quand ils ont bien pris leçon de la mer. Parce qu'il est timide, il peut sembler roide ; et le métier militaire l'a vêtu de roideur, en effet · c'est tout ce qu'il porte de l'uniforme. Il ne sera jamais amiral ; le fût-il, sa simplicité serait la même. On ne le verrait pas devenir plus souple, ni bavard, ni coquet. Jamais il ne ferait sentir son grade. On ne pourra jamais reprendre en lui un abus de la force. Il n'est pas porté par ses galons : il les porte. Il aime profondément la mer, quoique né d'une famille paysanne : il en écoute les pulsations, il en discerne les caprices. Il a vingt ans de quart entre les tempes, sous toutes les étoiles et tous les climats. Peu à peu, le culte des idées s'est emparé de

son esprit ; mais, comme tous les marins qui ont le goût de la mathématique, il n'est pas abstrait : il tient moins du géomètre que de l'astronome. Peut-être n'est-il pas homme de guerre ; mais pourquoi le serait-il, quand personne ne l'est ? Et mieux que lui, qui ferait son devoir, jusqu'à la mort, s'il le fallait, avec une bonne conscience et une sagesse puisée à la source même des astres ? Cet homme-là, qui sait si bien se taire, qui vit seul, a l'horreur des marins galants et diplomates. On le croirait Breton, et il est du Midi. Il a la tête ronde des Romains d'Espagne ; je le vois commander une légion. Il n'aime pas les églises ni les prêtres. Il a foi aux forces de la bonne volonté et de la raison.

Cependant, les robes claires vont et viennent ; les jeunes femmes sourient ; les jeunes filles rougissent, pleines d'aise ; et toutes se comparent. Les grandes fleurs marchent sous les arbres.

Les vendeuses, à l'œil futé, aux paupières lasses, offrent aux passants des roses et des œillets. Et, d'une main, elles ramènent une mèche de cheveux rebelles, ou frisent une boucle sur leur nuque.

Dans l'ombre presque rouge, sous une tente, des coquillages ouverts et des citrons jaunes font faim à voir. On arrose la chaussée. La poussière mouillée a l'odeur du poivre et de la vanille. Les trottoirs humides brillent, miroirs d'ardoise. On chante sous une porte. La joie du soleil est répandue comme l'or d'une fortune inépuisable. Tels les germes de mai fermentent dans la

terre en travail, sans doute de vraies passions peuvent aussi naître, à l'abri des intrigues, dans le retrait de toute cette folie légère. Elles mûrissent, peut-être, tandis que la vanité du luxe continue sa ronde, et qu'elle emporte toute la gravité de l'amour en bouts de chiffons, en miettes éparses sur la nappe. Mais la joie du soleil dore ces pauvretés mêmes. « Cueille-moi, cueille-moi ! » C'est, ici, le cri de la vie ; et, souvent même, c'en est l'éclat de rire.

VIII

UNE BOUTIQUE

Le Beausset, en avril.

Crépuscule venteux et froid. Toujours cette lumière claire, l'air lavé comme à grande eau.

La dernière heure est jaune et rouge. La nuit viendra d'un coup dans les rues du village. Derrière les platanes moroses de la route, pareils à des gendarmes en faction sur un pied, la boutique est grise. On pousse la porte vitrée. Dans une pièce large, aux coins déjà sombres, la marchande, juchée au comptoir, attend qu'on la salue. C'est une femme brune, qui fait des gestes rares, et qui paraît avare de ses mots. Elle a la voix calme. Je ne sais pourquoi, j'imagine que, dans la colère, elle doit pousser des cris sauvages, blêmir et perdre toute mesure. Je ne la provoquerai pas.

A l'étal, grande et grave, elle trône entre des haches et des coutelas. Quand elle est debout, il semble qu'elle va battre du front les saucissons pendus aux solives, et

qu'elle se fera un passage à travers ces échalas de viandes, comme en forêt à travers les branches. La lumière oblique tombe d'en haut sur les murs et ne touche déjà plus le carreau de la chambre. Les visages éclairés de côté ont une certaine expression de secret et de malice.

Cette boutique est célèbre pour ses saucissons d'Arles : ils sont longs, ronds, en forme de bâtons, durs comme gourdin ; la chair, d'un brun rouge, compacte, serrée en bille de bois, est marbrée de lard en gouttes blanches, étoilée de poivre en grains pointus aux arêtes de diamant. Et, au lieu de poivre, il peut y avoir de l'ail. Dans son enveloppe blanche et grise, couverte d'une couche de nitre, ce saucisson ressemble à une droite branche de cerisier. On le coupe en rondelles très minces ; il est piquant au palais, plein de saveur, sain et robuste ; un petit goût de salpêtre excite l'appétit.

La marchande avoue qu'elle en fait par an neuf ou dix mille. Il y en a bien cinq cents, pendus au plafond : ils la dénoncent, du doigt. La plupart sont ronds et longs, comme des rouleaux à étendre la pâte, mais il en est de courts aussi, et de larges, en forme de cor, de fève ou de rognons. Tous ces témoins de la bête font le procès de la marchande. Elle prend figure d'ogresse ; sous son air calme, c'est peut-être la sorcière qui châtre les ânes, depuis Saint-Tropez jusqu'en Avignon. La boutique donne sur une cuisine, où le feu pétille dans un grand âtre ; au manteau pendent encore des victimes, saucisses et jambons ; la marmite brune, flammée du plus beau noir et de reflets rouges, fume. Quel fricot, quel élixir

mijote pour la Dame du Beausset? Bien assis sur sa queue, devant l'âtre, un chien jaune ébouriffé, pareil à un sage renard, surveille, attentif sur deux pattes jointes, la marmite et la broche qui tourne. C'est lui qui nous a reçus, d'une voix forte ; il nous a flairés, et il a été, sans hâte, reprendre son office. Il nous tourne le dos, sans autre estime ; et, de temps en temps, nous jetant un regard doré par-dessus l'épaule, il gronde, il nous invite à payer et à déguerpir. Sans doute, il sait que l'ogresse va se livrer à quelques maléfices de son art, mais il ne croit pas que ce soit sur nous ; en tout cas, il nous congédie et le fait entendre : prenez donc votre paquet, et filez, viédases !

IX

TERRASSES

Mai, à la Simiane.

Ne passerai-je pas la nuit tout entière sur cette terrasse, au clair de la lune? Je ne veux pas sortir du sommeil pour voir le soleil levant. Je voudrais succomber au lever du jour.

La lune est si blanche sur les murs, et cette blancheur si douce, que le calme a le goût du lait. A l'égal du lait, il est nourrissant. La paix de ces tièdes murailles est une mamelle où je m'appuie. Ne passerai-je pas la nuit sur cette terrasse? Verrai-je la lune tomber comme une pêche jaune par derrière les montagnes, et le soleil se dresser sur la mer?

La terrasse est de marbre, et les degrés d'amandes. Que la pierre blanche est souple sous la lune! Les rosiers de mai, en balustrade, élèvent un encens délicieux, une senteur d'innocence : les myriades de roses font une seule fleur de ce lieu suave. Et les grappes

blanches n'ont point d'ombre : la lune pénètre toute la haie, comme une eau.

Le silence est une volupté. Il est doux d'écouter si les feuilles frémissent. On est dans une clarté si tendre qu'elle caresse, et qu'elle porte parfum : elle me touche la nuque, je crois, de la main. Face à la lune, l'homme blanc ne pèse plus ; quand il marche, il promène véritablement son ombre : lui-même est ailleurs. Notre corps a perdu son opacité ; il n'est plus lié à la masse.

Des pensers tragiques me viennent, qui ont des ailes, ici : terrible plus qu'ailleurs, ici, la mort que je conçois est d'une ardente légèreté. La mort peut sourire : à la mer, sourire de perles. L'oiseau miraculeux, qui révèle la musique de la nuit, le voilà, sur un buisson de roses plus haut qu'un peuplier, qui ouvre l'écrin mélodieux du printemps. Et son cœur musical gonfle tout son petit corps brun. La lune est un œuf au nid de l'ombre, sous les arbres. O rossignol dans les roses, à la cime des des pins ! Toute lourdeur s'essore sur les notes de ce magicien : il les lance, comme des étoiles filantes tombent ; c'est de l'or céleste qui vole. Faisons un vœu !

Je rêve, je voudrais que mon sang fît un feu de roses rouges sur cette terrasse plus blanche que la blancheur. Chanter et mourir, en aimant ! Je ne frémis pas de cet excès : c'est la plus haute connaissance. Comme un violon de Crémone, le plus sensible et le plus juste, je m'y accorde purement. Ici, la mort n'est plus qu'un point d'orgue, au sommet de la mélodie. Au pied de la montagne, sous les narcisses argentés de la lune, quelqu'un

qui fut hardi sur la mer, si beau et si bon, maintenant immobile, quelqu'un m'attend.

Y a-t-il une excuse à dormir?

N'est-ce pas une honte, d'aller chercher les rêves du sommeil, quand le rêve vient, comme une femme chérie, au rendez-vous du silence et de la nuit, pleine de roses?

C'est ici un lieu d'amour.

X

SOUS LES PINS

Après-midi d'orage, en mai.

Le son que rend un pays, c'est aux harmoniques de la mélancolie qu'il le faut épier et surprendre. Les terres sous le soleil se distinguent les unes des autres par la mélancolie, plutôt que par le rire. Entre tant de semaines joyeuses, c'est à la mélancolie d'une heure que la Provence fait sentir qu'elle n'est pas l'Italie. Triste et sombre parfois, l'Italie est trop charnue pour être mélancolique.

Le ciel était gris, la terre un peu humide. Une chaleur ouatée pesait sur la colline; et parfois les frissons d'un vent frais, venu du large, nous faisaient tressaillir avec les arbres. L'après-midi semblait ne devoir jamais finir. Ce n'était pas un de ces jours, où la mer réfléchit méchamment les rayons d'un soleil mal endormi sous les nuages. Ni les vagues mortes, ni les murailles de la maison ne réverbéraient la blanche

lumière. Rien n'était dur sous les coups d'une clarté mauvaise. Les objets avaient leur couleur, mais sous un voile. Le bleu très lointain chantait avec douceur, tel un écho dans le silence de la forêt ; et les verdures jouaient en sourdine.

Les îles et les monts sont posés sur l'eau, comme dorment les cygnes. Chaque roche est une proue, l'avant dentelé d'un navire qui mouille dans le calme, et qui jamais n'évite. Toutes ces belles étraves au repos attendent le passage du roi des rois qui vient de l'Orient, chaque jour, à l'heure dite. Une cendre mauve et très fine donne le ton du pastel à Toulon tranquille. La rade est déserte, moins deux voiles, plus belles que du velours, immobiles entre les deux passes, pareilles à des goélands aux ailes de safran et d'orange.

Je vais et je viens sur la colline, avec mon ami. Une allée en gradins descend entre les pins sveltes, et larges de l'ombrelle ; à leurs troncs, comme au dos des dorades, brillent des écailles d'argent. L'allée sent la résine ; elle porte le ciel pâle, qui paraît plus bleu entre les branches ; elle est solennelle, comme si elle menait à un vénérable temple, dans une île du Nippon. Les degrés sont tendus de toutes fleurs, à petits points, sur la trame des feuilles ; ainsi, dans la clarté de ce jour crépusculaire, la colline est peinte et tissue de très vieux tapis d'Ispahan. Parmi les roses, le réséda enivrant et le thym gris, les papillons d'or du genêt tremblent à la plus faible brise ; et, comme des coqs sur un mur, des géraniums en rangs s'élève un cri rouge. Chaque feuille, chaque pétale cache un insecte qui mange, ou qui

s'accouple. Parfois, le bruit des becs tombe des arbres, comme une graine. Ou bien, c'est le doux tourbillon des ailes qui traverse les ramures. L'oreille inattentive entend sourdre la vie immense, la ruche colossale, toujours en travail, et qu'anime un si prodigieux dédain de l'individu.

Lentement, nous nous promenons sur le tapis roux des aiguilles de pin. Il pleut du pollen, en fleur de soufre. Nous sommes suspendus au-dessus de la mer, qu'enveloppe une mousseline de lumière mourante. Nous sommes au-dessus de l'heure, aussi. Calme et silence.

Côte à côte, et souvent les yeux baissés, notre entretien, que la parfaite tranquillité isole, touche avec scrupule, en des mots réticents, qui sont presque aussi éloquents que le silence, aux plus graves pensées, à cette lave des idées que les passions laissent à jamais dans l'homme. Alors, chaque coin devant la mer pâle, et sous les pins, rappelle un cri, évoque une heure d'amour ou d'angoisse, et ramène une ardente présence. Quelles transes, quels instants d'attente, quels revoirs déchirants, quels excès d'inquiétude et de joie, de quelle fièvre cette porte rouge, ce banc de pierre ne furent-ils pas témoins ? A cette place, des chênes, qui ne sont pas morts, ont vu l'amour mentir et dire vrai ; ils ont connu le délire qui se croit sincère, l'humeur changeante et la trahison.

Le rouge-gorge, qui préludait avec ivresse, s'est tu. Au fond de la rade, vers la ville et les montagnes,

une écharpe de vapeurs bleuâtres flotte, en vérité la ceinture oubliée d'une Isis qui a fui dans les nuages. Un léger brouillard monte de la mer. Les deux amis, cessant de causer, se regardent. Et soudain ils se trouvent, dans cette ombre si lente, usés par l'amour et la douleur. Car ils parlent de mort et d'amour. C'est le fond de tous les paysages.

XI

D'UNE SAGE PARESSE

Pays de volupté, je ne dis pas d'amour : il n'est pas si jeune, et il n'a pas non plus le feu mûr de la passion.

Pourquoi on ne travaille pas : on se contente de vivre. Et même avec goût. Tout est tourné vers le plaisir. Les anciens étaient ainsi.

Il y a beaucoup d'esprit dans la volupté, après tout.

La passion et la musique sont rares, en Provence. C'est que le plaisir est partout répandu. Il ne laisse pas à l'homme le temps de faire ses réserves. Le fruit se mange en fleurs, comme la figue.

Quand la passion a le temps de naître, elle fait d'affreux ravages. Elle prend toute sa figure de folie. Elle passe pour telle.

Le soleil est le maître du chœur. Le soleil est l'or-

chestre. Tout est beau par le soleil ; ou du moins, tout respire la vie qu'il aime. C'est pourquoi la pluie, elle aussi, est pleine de charme ; elle mouille et ne trempe pas. Elle est courtoise, elle est aimable comme une visiteuse souhaitée et fugitive. On sait qu'elle ne dure pas. On sent que la terre l'appelle, et que les feuilles l'attendent.

Douce pluie ! L'averse est légère, légère ! Poudre d'eau, une fée qui fuit ! Elle laisse sa robe de fil, fuya
et elle-même, invisible, s'évanouit. Il faudra fair
poème de l'averse fuyante, sur la colline.

Tant de douceur et de lumière qui caresse ! Je jou
à l'excès de ce pays. Je n'y suis pas à l'aise. Je me sens fondre, enlevé à moi-même.

La mer violente est mon climat, où il faut toujours agir, et faire route, à moins de faire naufrage. Je ne suis point né pour les sirènes, pas même pour celles que j'appelle. Il est trop à craindre que je ne succombe.

La mer dangereuse, dans les orages de la brume et du soleil, est la mer qui me convient.

On voit très clair, en ces climats ; mais au moindre nuage, les yeux s'effarent : il leur semble ne plus rien voir. Le charme d'être, personne n'en doute que les jours où le soleil ne se lève pas. Le conseil de jouir s'en suit. De toutes parts, la chanson, le rire de la mer, les fleurs, la folie du vent, la gaieté qui pétille, tout ce qui a forme et couleur vibre au soleil, et parle à l'homme pour lui dire : « Va, jouis de vivre ! »

On n'a pas besoin de rêve, là où la vie suffit, où elle est prise pour un plaisir.

Comme nous avions largement ouvert la fenêtre sur le ravissant paysage, et qu'avec l'odeur des roses, un palmier levant les mains pour la prière, toute la mer violette, au couchant, entrait dans la salle de musique où nous nous donnions le Quatuor en ut dièze mineur, ... pensais qu'au chef-d'œuvre de l'art, c'est sans doute ...xcès d'ajouter un chef-d'œuvre de la nature : c'est ...ve dans un rêve. On ne les associe pas, quoiqu'il ...ble ; ou, plutôt, on les associe moins qu'on ne se ...ive d'entrer profondément dans chacun, pour se livrer tout entier à l'un ou à l'autre.

A tout prendre, si l'on peut jouir, ici, du Quatorzième Quatuor jusqu'à l'extase, ce n'est pas ici qu'il pourra naître. Beethoven lui-même y aurait défailli. Il se fût laissé vivre, au lieu d'inventer dans les larmes un temple sublime à la douleur de la vie. S'il n'avait été prisonnier de la peine, il n'eût pas cherché la délivrance. La pleine lumière de la joie éblouit la pensée et l'absorbe. Dans la brume, on se retrouve soi-même, et l'on est contraint de donner toute la lumière qu'on porte.

Pour moi, je ne puis vivre en paix dans le soleil ni dans la volupté. Il faut que j'en sorte, ou que je m'y abîme.

XII

AURIOL

La montagne pèse sur Auriol. Elle met au bourg un capuchon d'ombre. Mais la lumière est plane sur le vaste plateau venteux, au delà. Il y a, en ce lieu clair, de la tristesse sans mystère. Borné d'une part, et bien large de l'autre, l'horizon circcnscrit une vie qui a de proches limites, et qui pourtant se suffit.

C'est le lundi de Pâques, après midi. Le vent fraîchit, et se fait toujours plus rude, soufflant du nord. Au soleil, on a chaud ; il fait presque froid, dans l'ombre. Le ciel est neuf, clair, dur. A cette hauteur un peu âpre, dans une saison qui n'est pas encore tiède, ce canton solitaire respire la gravité. Une trappe, un couvent de moines silencieux et austères, voilà ce qu'on cherche en Auriol, et qu'on s'étonne de n'y pas trouver. La clarté est l'habit monacal de la tristesse.

Sans doute, l'été, quand tout le monde est sur la

place, que les cigales font leur concert de cymbales, et qu'on entend rire amoureusement les filles sous les platanes, Auriol doit avoir de la verve et chanter gaiement, à la provençale. Mais aujourd'hui, la petite ville a un plus rare caractère. Personne, et pas le moindre bruit. Ils ont un mail, planté de grands platanes, sur plusieurs rangs, où pas une femme, en ce jour de fête, ne s'ennuie ni ne travaille; pas un enfant ne joue sur le vaste espace; et pour les commères, où sont-elles, les bavardes? Le vent d'est s'en donne; il secoue le soleil, d'arbre en arbre, qui fait des flaques de paille. Le ciel sérieux est d'un bleu sans amour. Comme un gros ruisseau, on passe la rivière sur deux petits ponts, qu'on enjambe d'un pas : c'est l'Huveaune, un torrent au nom d'idylle, ici encore verte, et qui roule vers Marseille, pour y finir en filet de boue. Elle jase sur les pierres. Les maisons aussi se taisent. Le vent a peut-être emporté d'Auriol les gens avec les feuilles. Tout est net, et froid.

Désert comme un jour de fête! Dans le coin d'un couvent, où il y eut des Carmes, je cherche un peintre, qui vit bravement en pauvre, entre des murs blanchis à la chaux, n'ayant d'autres meubles qu'un matelas sur un châssis de fer, et trois chaises qui boitent. C'est un paysan, qui s'est mis à aimer la lumière et la couleur, comme ses pères ont aimé la terre; et il laboure son champ. A peine s'il a de quoi s'acheter du pain; mais son petit œil noir brille de gaieté dans sa face cuite, en ovale de cuir brun. Il ne sait rien; il ne parle presque pas la langue des villes; mais sans bien savoir ce qu'il

dit, il le dit bien, avec joie. Son front têtu est enthousiaste; il a les cheveux fins et la bouche très bonne. Il sent l'ail, qu'il a mangé, en frottant son quignon. Il remonte, sous une ceinture de corde, ses pantalons de paysan, en velours roussi, tout roides de terre et de pluie. Son travail de l'année, il ne le montre pas comme on fait à Paris ou à Londres, dans l'or des cadres, parmi les fleurs, les objets d'art, et les tentures de soie; mais dans une sorte de cellule, les unes sur les autres, à même le plancher, il y a cent toiles entassées; et plusieurs sont peintes à l'envers comme à l'endroit; les couleurs d'abord, les toiles ensuite, on ne peut tout acheter à la fois. Il s'en plaint, en riant : il aime tant la pâte! Et, à Auriol, où peut-être toutes les maisons sont vides, il serait trop fort qu'un seul homme demeurât, qui fût précisément venu y vivre, pour se faire un musée. Mais le brave peintre ne doute de rien, ni de lui-même, ni des autres. Il croit à la vie, à la couleur, au ton pur, à l'amour et à la peinture. Il rit avec joie à l'heure bonne; il serre avec joie la main qui lui est tendue. Il est ivre de théories; il les sert avec ses pinceaux, aussi simplement que le laboureur sert le temps et la terre avec ses outils. Les idées le possèdent; le bon, c'est qu'il en change. Il a la foi; peu importe l'objet.

Sur le mail, tout à coup, venant par la route blanche, une troupe de femmes, d'hommes et d'enfants, s'arrête à grand tumulte : toutes gens qui ont été faire le lundi de Pâques à la campagne, comme on fête le lundi de Pentecôte, dans le Nord. Avant de rentrer chez eux, qui

sait où, ils ne perdront pas l'occasion de danser et de rire. Ils se sont mis à tourner, se tenant tous par la main, à beau renfort de rires et de refrains. Ils dansent la ronde; ils tournent, ils tournent, ils crient. Enfin ceux d'Auriol se montrent! On sort un peu des maisons, pour contempler ces étrangers, et les dénoncer du doigt, tandis qu'ils partent en farandole. Et le brave peintre rit de les voir rire.

Le ciel bleu durcit. Le vent souffle plus fort. La montagne se voile d'une peau violette. La plaine au soleil s'étale, immense et nue, pierreuse, à peine verte. La solitude recommence; l'ombre est transparente, comme une eau glacée en forêt, sous les arbres. Et la contrée reprend son air de grave tristesse. Je suis content d'avoir surpris, en son humeur secrète, ce pays au visage austère.

XIII

LE PETIT PORT BLEU

La petite rade est faite au tour. Elle est modelée comme une double coupe, par le maître ouvrier qui boit la mer dans son verre. Des îles ciselées, en marbre rose ou en pierre bleue, selon les heures, sont posées sur l'eau, comme sur une table des aiguières. Elles ferment le petit port, et la falaise à pic le partage en deux. Les deux vasques sont pareilles, l'une devant l'autre, telle une grosse main d'homme à côté d'une main d'enfant ouverte : le port en miniature est logé dans la grosse main; et le doigt du milieu, c'est la jetée blanche.

Tout est bleu, bleu, bleu; et les pierres sont blanches. La neige n'est pas d'un blanc plus pur que ces pierres au soleil, entre la mer et le ciel bleus. Au fond, des collines pelées, à la base d'argile rouge, font la haie contre le vent.

Tirées sur les galets, peintes en vert et en bleu, les barques semblent toutes neuves : le bordage, on dirait du sel. Large et long, le quai serpente suivant la courbe de la mer, qui clapote. Toutes les façades sont blanches rehaussées d'un filet ou bleu ou vert. Le quai est une promenade, où ne musent que deux ou trois bons vieux : ils sont bien cuits, le soleil leur a mis sur la peau une peau d'oignon mûr; parfois ils devisent, et parfois ils se taisent; ils causent, de l'œil; et ils se comprennent, branlant du menton, en disant : — *Ho-ou!* Les eucalyptus et les tamaris font de longues ombres minces, comme feuilles de sauge. On n'entend pas parler. Les chiens n'aboient pas. Les filets sèchent au soleil, réseau d'or noir, magnifique dentelle; des pêcheurs accroupis les réparent, jambes et pieds nus. On sent un parfum très fin de goudron.

A l'horizon de terre, les montagnes sont noires de pins. Et sur le rivage, descendent jusque dans la vague les collines du vert le plus gris : elles sont tapissées d'immortelles laiteuses; c'est la culture du pays, une plante humble comme une mousse, mais qui a une odeur de thym et d'aromate.

Un torpilleur aigu et sombre, filant droit comme une flèche, double la passe et entre dans le port bleu, en maître. On le regarde à peine. Le repos du séjour n'en est pas rompu. A quelques pas de la mer, les pêcheurs cultivent leurs fleurs et leurs légumes : chacun a son coin de terre, et recueille les fruits de son champ. Il n'y a point de pauvres. Personne ne mendie. On sent de l'aise à vivre, une vie souriante et simple. C'est Bandol.

Les barques de pêche rentrent, comme des cygnes. Elles dessinent des courbes molles et gracieuses, avec art. La voile claque. On se hèle. On lance deux ou trois mots. On jette des amarres. On accoste sans hâte. Peu de poisson; quelques belles langoustes. Un bon rire d'enfant retentit, comme un air de danse.

Des enfants bruns comme des grillons, des femmes maigres au geste vif font cercle autour du poisson, dans les paniers. Ils n'abondent pas en paroles; ils sont plus discrets qu'on ne croit. Mais tout d'un coup, ils éclatent de rire, franchement. Deux petites filles blondes s'enlacent et se tirent, l'une l'autre, la natte dans le dos, en riant. Sur le parapet de la plus belle maison, une chatte grise, mère pour la première fois, fait son doux miaulement qui caresse, après son fou de petit chat : ils se poursuivent sous les fleurs : le chaton noir, comme une mouche dans du lait, court dans un buisson de marguerites, aussi haut qu'un arbre, et d'une éclatante blancheur.

Le ciel est bleu; la mer est bleue; le calme est bleu.

Tel était le port du royaume où Nausicaa, jeune fille, reçut le divin Ulysse. Et certes elles étaient pareilles à celle-ci, les rades de guerre, illustres dans la mémoire des hommes, à Ithaque, à Délos, ou dans la sainte Ionie.

XIV

VILLE, LA NUIT

A Toulon, en avril.

Au clair de lune, je traverse la ville riche. Il est un peu plus de huit heures.

Le ciel de perle est clair sur les maisons. Les rues fourmillent de passants. On mange tard, ici. Les uns vont dîner; les autres en viennent; tous se promènent : ils flânent, même en se hâtant. Bonnement, ils marchent par bandes. Les jeunes gens et les matelots regardent dans les boutiques, par les portes ouvertes : ils cherchent la femme ou la fille du magasin, qui range les objets, ou se coiffe devant un miroir, avant de partir. Au coin des rues obscures, les amoureux attendent; plus d'une amoureuse est la première au rendez-vous. On surprend des visages penchés qui sourient, le bruit d'un baiser, l'accent d'une brève querelle. On voit dans l'ombre, comme des poissons étranges qui se croiseraient au-dessus d'une eau noire, les mains qui se rappro-

chent, qui se pressent et se laissent; elles plongent, elles enlacent une taille ronde, et reviennent sur le côté.

Rue bizarre, qui coule en méandres jusque sur le port, tantôt étroite, tantôt plus large, riche avec un air vieillot, celle où l'on trouve tout ce qu'on veut, où l'on s'habille, où l'on se pare, où l'on achète même de l'opium : elle n'est jamais si peuplée qu'à cette heure nocturne. Les marchands en ont assez, et baillent sur leurs portes. Quelques chalands s'attardent. Deux matelots admirent des souliers; et l'un deux, qui a un gros porte-monnaie de cuir dans la main, dit à l'autre d'une voix paternelle et bonne : — Comment les veux-tu? noirs ou jaunes, donc? Allons! choisis!

Dès le seuil, je reconnais au fond d'une boutique mystérieuse, les dragons et les sages, les porcelaines et les laques, l'art chimérique de la Chine, les galbes précieux de l'Extrême-Asie, qui séduisent la main à l'égal des yeux, qu'on a envie de toucher avec une courtoisie sensuelle, qui sentent l'odeur jaune, à nulle autre pareille, qui clignent des paupières et qui font rêver.

La rue est mal éclairée, belle de vie par là. De loin en loin, les ombres ont une profondeur de voûte. Cette rue fourmillante, où une voiture fait émeute, rappelle le cours des Italiens et la voie unique où, le soir venu, chacun passe sous l'œil de tout le monde, dans les villes de Hollande. Parfois, un souffle vif la parcourt; et, comme cette foule est légère, on la dirait portée par la brise. Tous les passants ne font qu'un seul flot, qui monte du port vers le cœur brillant de la ville; à peine

si quelques-uns refluent de la ville au port, et ceux-là se hâtent : ils ne musent pas; ils semblent de corvée.

On ne crie pas, on ne se bouscule point. C'est une paresse chaude, et comme un prélude à l'ardeur du plaisir. La rue se coude et s'étrangle; elle s'évase enfin dans une place fraîche, où une fontaine jase sous les platanes. L'eau coule par-dessus les bords, et la vieille pierre luit, noircie comme un dos de nègre. A mesure que l'on avance, l'odeur de l'alcool et de l'anis se fait plus tenace. Douce, pénétrante, ambiguë, la saveur de l'absinthe flotte entre les murailles et je ne sais comment, on dirait de ce parfum qu'il est le reflet laiteux de toutes les lumières blanches. Le pavé humide renvoie de tous côtés l'éclat des lampes, les tavernes sont pleines; elles pétillent de clarté crue et mauvaise.

Enfin, la marée des oisifs vient mourir sur la digue du boulevard : étincelant et blême, la lumière électrique l'inonde de ce feu glacial, qui ressemble au fer rougi à blanc. Les arbres et les hautes maisons font une haie rigide, qui arrête les promeneurs. Là, l'ennui même feint le plaisir, tant la vanité exige qu'on l'y trouve. On reconnaît les officiers à certaine élégance, qui n'est pas toujours d'emprunt, et qui s'affiche en se dissimulant. Parfois, un beau jeune homme, souple en tous ses gestes, le visage hâlé, énergique et fin, les yeux intelligents, l'air sinon heureux, fier de vivre, montre le prix de l'élégance naturelle : à le voir seulement marcher, indolent et nerveux, avec un peu de hauteur dans la simplicité, je retrouve le marin qui a

couru le monde, et qui a pris l'habitude de réfléchir, sans perdre le don de commander.

Dans tous les taudis du luxe public, c'est l'heure du jeu, de manger et de boire. Les portes soufflent la fumée du tabac; les verres et les pièces de monnaie tintent; l'insupportable ressac des dominos retentit jusque sur la chaussée, et les galets du trictrac crépitent. Puis, les rhythmes à trois temps des orchestres nocturnes répandent ces mélodies lascives, qui semblent des nudités qui se balancent : le violon chante son désir, et la basse pâme.

Tout près de ce piteux enfer, se croisent des rues calmes et désertes. Mais toutes mènent, où que ce soit, à l'ivresse et à la sacrée luxure. Il y a toute sorte de chemins tièdes, pour tomber dans les rues chaudes. Sous le ciel clair, à l'angle d'une maison bourgeoise et cossue, un marin baise aux lèvres une femme en cheveux ; un autre poursuit en jurant une fille, qui a déjà l'étrange rire du plaisir. Loin dans l'ombre, d'autres femmes encore lancent des cris aigus, qui appellent et repoussent. On en rencontre qui passent rapides et blanches, huppées de hautes coiffures, elles ont l'air de fuir en robes claires ou en chemise. Partout, il y en a qui vont et viennent, comme le pouls de cette heure tardive ; lentes et fardées, elles piètent, pareilles à des poules qui cherchent. Elles promènent la promesse mensongère de tous les péchés. Elles dévisagent curieusement les hommes ; et leur figure de plâtre n'est pas morne. Au contraire, elles rient ; même dans les esclaves

du plaisir, cette ville croit au plaisir. De pauvres enfants en guenilles, qui ont des fleurs fanées aux mains, regardent avec envie ces femmes à l'infortune rieuse.

Les yeux luisants, les pommettes rouges, une petite rose au coin de la bouche, des matelots chantent un refrain, à demi-voix; ils balancent en marchant un torse souple; leurs cous bruns et nus sortent du grand col avec une liberté hardie, qui fait penser à la force et à la jeunesse. Mais ni la force, ni la jeunesse, ni même le luxe et l'or ne sont les maîtres de cette ville guerrière: la femme humiliée est, malgré tout, la reine: elle incarne le plaisir. Même grossières, ce sont les ruses de la femme et ses grâces qui règnent dangereusement partout. Sa gaîté, son ardeur légère, sa vanité est celle des femmes en fête.

Les artifices du plaisir et de la mode ne peuvent pourtant pas tenir toute la place sous un ciel si voluptueux, si vif et si rustique. Quand j'ai fini d'errer je ne sais où, par de roides avenues ou d'humbles ruelles, tantôt je me trouve sur le port devant la mer; et tantôt au fond d'une rue silencieuse, je rencontre le mur bleu des montagnes. Et sur la mer heureuse, que plisse à peine un sourire d'eau, ou sur la muraille très paisible, c'est le sommeil de la nuit et l'illumination sereine de la lune.

XV

PAYSAGE ANTIQUE

En avril.

Quittant la vallée de Saint-Maximin, au delà d'Auriol on tourne le dos, une fois pour toutes, aux pays du Var, et l'on descend bientôt vers la mer phocéenne. On passe d'une campagne agreste et riche en froment à l'aridité de la contrée grecque. Toute verdure s'efface. On ne voit plus que des haies poudreuses, des cailloux, les formes sobres des figuiers tors, vieillards très pensifs, les pins en troupeaux qui bondissent, et le feuillage gris des graves oliviers.

La blancheur est éclatante. Sur un buisson poussiéreux, les roses sont une présence d'amour. Le ciel n'est pas plus bleu, mais plus ardent et plus tendre. Les rochers portent témoignage du sculpteur : leurs arêtes et leurs lignes, les ombres vivantes qui les creusent, la beauté d'un arbuste qui les couronne, ou d'un pin au fronton, il semble qu'une main intelligente a laissé son

empreinte dans ces formes, pleines d'une secrète émotion. Une écume parfumée de thyms et de romarins modèle, d'un trait noir, ces belles roches. Et le silence accroît la solitude.

Or, cessant de courir sur l'ouest, si l'on prend la route de Toulon, vers le sud, une joie profonde me saisit, pareille à la majesté heureuse du paysage : le soleil descendant illumine une vision parfaite.

Une immense étendue, une plaine comme un bouclier d'or, ciselé, sur les bords, de quelques collines. Il rayonne une paresse heureuse. De ce point, comme en un lieu de halte, on découvre tous les rivages, depuis la rade de Toulon jusqu'aux îles de Marseille. La mer est d'un bleu presque violet, au listel de l'horizon. Un golfe lointain est ouvert en vasque, où le ciel coule. Çà et là, une fibule de pourpre agrafe un cap à un cap. Sereine splendeur ! Mais une sérénité vive, répandue plutôt que profonde, légère même, où passe l'âme du vent.

En ce monde, où tout est ombre et apparence, qu'importe si c'est notre âme qui prête au paysage tant de grandeur, ou si elle l'emprunte du paysage ? Qu'importe, pourvu qu'au-dessus des ombres, ombre soi-même, on se laisse porter par un sentiment sublime ?

Sur le pavois d'or, à l'umbo, posée juste au milieu, se dresse une ville ronde comme une tour. Le piédestal d'un rocher, pareil à un donjon, la soulève. Elle est rousse comme l'oignon mûr. Elle brille de toutes les lumières, telle une tiare de métal incrustée de pierres. Elle respire une joie, une fierté plus qu'humaines, une

sorte de volonté qui dort : la simplicité dans la certitude. N'est-ce pas Eryx au cœur de la Sicile, qui a bravé toutes les invasions pendant cinq cents ans ? ou un château de Morée héroïque ? Est-ce l'acropole de quelque lieu sacré dans la poésie et le culte des hommes ? Ou encore une citadelle de l'Occident, que les flots ennemis des Sarrasins, des Turcs, des Latins même ont battue, sans la forcer jamais ? La colline et les murailles fauves étincellent. Il y a des vitres en diamant, et les toits sont de cuivre rose. Par là-dessus, il m'a semblé que des flammes volaient en aigrettes ; et, comme on le dit d'Athènes ou de Sion, assiégées par les Barbares, que des dieux ou des anges, cuirassés de lumière et casqués de rayons, croisaient la lance et le glaive.

Je me rappellerai ce bourg de paysans, dans le sang du soleil couchant, et sous les couronnes dorées d'une victoire immortelle. On le nomme, je crois, Le Castellet.

XVI

FOURNAISE

Du Mourillon au Cap Brun.

A midi, cette route au soleil est un enfer. Elle tourne en lacets blancs autour de la mer éclatante. Elle est nue, elle crie comme une folle. Et, parce que j'y suis seul avec moi-même, penché sur le miroir du feu, je crois qu'elle mène au cercle le plus cruel des passions, là où l'amour se couche sur les tisons inextinguibles, et s'expie dans la braise.

Pas une ombre, et pas un espoir d'ombre. Les rocs, à la peau rousse, toutes pierres à feu qui luisent, roides et durs comme des lions à l'affût, mordent. Ils renvoient les rayons méchamment, en regards de côté, pareils aux ruses du tigre. Le pied bat le briquet sur les galets fauves; l'étincelle va jaillir. Les marches du chemin, le long de la mer, sont taillées dans la pierre; les veines du granit, gonflées sous le sable et les débris de varech, semblent des serpents endormis, ou de monstrueuses

racines. Mais les chênes verts et les pins vivent là-haut; ils ne poussent pas jusqu'à l'eau salée leurs tentacules patients et leurs membres avides.

Pas une ombre, et pas une ombre d'ombre. Les palmiers en ligne, immobiles, métalliques, sortent d'une terre plus blanche que la craie. Ce sont les goupillons de la clarté, qui lancent la blancheur dans l'air qui vibre. Tel est l'éclat du jour, que l'espace semble cribler une poussière qui danse. Il en reste aux doigts pointus des palmes.

Je touche une clôture de bois blanc, qui est chaude comme un poulet. Le parapet de pierre est un cri pour les yeux : aigu, il brûle. Derrière les grilles, un jardin chauffé à blanc, dort, pareil à un bas-relief, peint en vert et en vermillon. Il y a des roses feuillues de poussière, et des chênes qui rôtissent : on dirait qu'ils se consument et qu'ils se rétrécissent.

Personne. Le dernier vivant que j'ai vu ne vivait guère : tout à l'heure, c'était un homme gris sous une treille : lapidé d'ombres courtes et de lumière, sous un réseau de rondelles d'or, il ne faisait pas un mouvement. Si je repasse par là dans cent ans, il y sera encore, le même homme gris, assis sur la même chaise, peut-être une momie.

Les oliviers, les pins, tous les arbres que le vent convulse sur le roc, sont tordus aujourd'hui par les flammes. La route me brûle aux semelles. J'entends le bruit de la mer : sur les galets, c'est parfois un ressac d'os; la chair des damnés a fini de cuire. La mer fume.

Je vois rouge. J'ai du feu dans la tête. J'ai, sous le

dôme du crâne, un soleil furieux qui cherche l'autre, que l'autre appelle, d'un grand murmure qui clame. Séduction terrible.

Soudain, un vol de moucherons sort des roches. Ils titubent, ils sont mous comme des vers; ils collent sans force et sans dard aux vêtements; j'en écrase, j'en secoue avec dégoût qui se sont pris à ma sueur.

Il me semble que j'ai des flammes dans la bouche, et que je respire des flammes. Mon souffle me brûle le nez et les lèvres. A travers le ventre, je sens une barre de métal qui fume, dans un bain de mercure qui bout: cela me transperce avec roideur et me fait siffler le sang. Mes mains ardentes se dessèchent; chaque doigt fait brûlure à l'autre. Je connais l'enfer, et l'ardeur taciturne où toute la chair hurle. Un bruit immense de cascade roule sous mon front; un incendie me crépite entre les tempes. L'air éclatant sonne la charge à mes oreilles. Le monde est une seule cigale : le ciel est une aile; l'autre aile, c'est la mer de métal; et la lumière blanche, le cri. Le soleil est un dieu dangereux pour moi, sans doute une déesse.

XVII

LA CENTENAIRE

— Grand'mère! Grand'mère! Allons voir la centenaire, dit quelqu'un.

Au sortir de la rue, qui résonne de bruit et de soleil comme un tambour, une longue cour d'usine, calme et déserte à cette heure où le travail cesse, tourne autour d'un beau platane qui abrite des bancs. C'est là devant que demeure une centenaire, dans une maison spacieuse et fraiche. On écarte un rideau. Au fond d'une chambre déjà sombre, où le crépuscule étale ses tentures et ses tapis, on l'appelle :

— Grand'mère! Grand'mère!

On la réveille de son demi-sommeil, muet exercice de l'autre. Tassée au creux d'un fauteuil bas, je vois une sorte de mannequin, cassé en deux. Cette femme a cent ans, la pauvre vieille! Je m'approche. Sa tête touche son ventre; elle a le nez dans son giron. Dirait-

on pas qu'elle se cache? Je n'imagine pas autrement la faiblesse dissimulant sa grande honte. Une large cote en damier de laine brune, un mouchoir croisé dans le dos, un bonnet blanc, c'est tout ce que je distingue. Elle est très propre, et d'abord, n'a pas d'odeur. Une vieille femme, pâle et ridée, sa fille, l'entoure de soins.

Elle ne cherche pas la terre : elle la porte sur son dos, comme un sac. Oui, elle a chargé son cercueil sur son échine : jamais elle ne relèvera la tête. Elle renifle la poussière. Elle flaire le sol, et le fumet d'en bas. Elle a les doigts noueux et crochus, déjà en forme de racines; la couleur de la peau est celle de l'humus; et les nœuds des veines sont pareils aux rouges vers de terre.

Une curiosité, pieuse et malsaine, me pousse à ne rien perdre de l'affreux spectacle, que j'attends. Il le faut, je me penche. Sous le bonnet, ce visage! C'est de la peau mouillée et sèche, du parchemin mou. Des plis comme des plumes d'oie. La joue, près de l'oreille, a les noirceurs de la corruption. Partout, d'ailleurs, cette peau est marbrée des lamentables taches qui révèlent la moisissure des vieillards : ils se mortifient. Elle est rapiécée de morceaux rouges, comme une nappe sale est éclaboussée de vin. Au menton, de la lie, des grains verts et des pastilles jaunes. Le sang est stagnant, par plaques.

Deux ou trois mouches viennent à la vieille et se logent dans la bague sanglante de l'œil; car l'orbite paraît vide. Elle ne les sent et ne les chasse qu'après un peu de temps. Elle lève une main gourde, maladroite,

comme celle des enfants au maillot ; mais non pas, comme eux, une petite fleur rouge. La mouche ne craint pas d'être prise ; elle va aussi de l'œil au nez, du nez au menton, et du menton aux lèvres. Elle tombe avec lenteur des narines, où elle fourrage, comme une roupie. Elle s'arrête à la bouche, et ne bouge plus : là, il y a de la chair sale et brune, comme celle du cheval à l'étal. On ne peut plus bannir l'idée de la viande qui se décompose. Il lui reste deux ou trois chicots saillants, noirs et jaunes. Ses lèvres, violettes et gonflées, lui rentrent sous le nez. Des gencives, dures comme la corne, lui servent de dents. On croirait qu'elle a des moustaches, tant le tour de la bouche est noirci, gangrené par l'âge.

Cependant, on la fait parler. Bien éveillée, tout d'un coup, et presque vive, elle s'y prête. Elle n'est pas trop sourde. Il semble qu'elle a une langue énorme dans la bouche, et qu'elle ne la meut plus qu'avec difficulté. Sa voix, d'abord faible et ténue, s'assure et rend des sons plus graves ; mais elle tremblote, elle grésille sans cesse comme un grillon.

On lui demande si elle souffre.

— Non, rien ! dit-elle, avec indifférence.

Elle n'a mal à rien. Elle ne manque de rien. Elle ne veut rien : *Rèn, rèn !* Sa réponse à tout, c'est rien !

— A quoi pensez-vous, grand'mère ?

— Tantôt à une chose, tantôt à une autre. Ho-ou ! j'ai bonne tête !

— Allons, dites un peu à quoi vous pensez !

— Hé ! Je ne pense à rien, *rèn !*

Elle dit aussi :

— De toute ma vie, jamais je n'ai pensé à la mort.

— Pas possible !

— Jamais, jamais !

Elle l'affirme dix fois, et s'irrite presque d'avoir à le répéter. Elle appelle la mort : La Maigre.

— Bien, voulez-vous vivre encore longtemps, grand-mère ?

— Moi ? Non, non ! Qu'elle vienne, la Maigre, qu'elle vienne vite ! vite, bien vite ! Je l'attends. Vite, vite !

Autour d'elle, on rit :

— Vous vivrez encore dix ans, grand'mère ! lui fait-on.

Tout de même, on ne peut pas lui dire qu'elle vivra cent ans : car elle les a.

Elle en a beaucoup vu, beaucoup subi. Elle ne se plaint pas ; mais elle accuse : elle n'a qu'à parler. Il y a un mot qu'elle répète volontiers :

— Je prends tout avec patience, tout !

Je ne sais comment, on la fait chanter.

Telle une machine qu'on monte, elle part et ne s'arrête plus. Elle chevrote, d'une voix qui a pris le timbre d'une sonnette en bois vermoulu, une interminable chanson, dont le refrain, en provençal, est : « *Tran, tran, la belle amoureuse, tran, tran !* » C'est la dérision la plus terrible. Elle chante, la centenaire ; les autres parlent d'elle, et ne l'écoutent pas. Ils assurent qu'elle mange encore bien, qu'elle est gourmande et fort attentive à ses intérêts : elle n'oublie pas les termes de la pension qui lui est faite, et se moque vertement de ceux qui la

lui font attendre. « *Tran, tran !* » continue le vieux squelette, enrobé de chair gâtée, « *tran, tran !* » Les bonnes gens qui l'entourent, ne rient pas d'elle ; mais ils sont gais, par bonhomie ; ils sont contents d'avoir cette merveille à produire, et de lui donner des soins. C'est une vue du sépulcre, et ils ne s'en doutent pas. L'amour, le chant, la vie ! Voilà le miroir, voilà le terme. « *Tran, tran* ! »

On la pousse, on l'excite. Elle sait qu'elle est un objet rare. Elle a sa vanité. Il ne lui déplaît pas qu'on la vienne voir. Ce qu'elle a de proprement provençal, c'est une sorte d'ironie, qui est moins dans son âme que dans ses mots, moins dans ce qu'elle pense qu'en ce qu'elle dit. De même, sans avoir aucune raison d'être gaie ni de rire, il lui reste une espèce de gaîté et de malice ; l'accent le veut ainsi ; il a de la verdeur jusque dans cette ruine. Le ton est léger, enfin. Cette femme de cent ans n'est pas grave ; elle a un air de raillerie, parfois, et pourrait passer pour méchante. Par-dessus tout, elle se défend : elle est toujours sur le qui-vive ; elle ne se laisse pas faire : on l'assied, on la hisse sur le lit ; mais elle n'est pas infirme ; on ne la manie qu'à son gré.

Elle se moque d'un parent à elle, qui a pris femme à soixante et onze ans. Elle ricane :

— Il ne peut seulement pas se tenir debout, le propre à rien ! Qu'est-ce qu'il va faire, alors ?

— Veut-elle pas se marier, elle ? dit quelqu'un pour se gausser.

Elle pousse un sifflement :

— *Bou Diou! Bou Di-ou!* Bon Dieu! soupire-t-elle dans un long cri. C'est bien assez d'une fois! C'est bien assez d'avoir eu un homme, sûr! J'en ai passé, avec lui!

Jamais accent de telle lassitude, ni si vraie.

Elle n'aime pas les prêtres. Elle n'en veut pas voir. C'est, peut-être, que la soutane précède le cercueil; mais elle ne l'avoue pas.

— Le curé? je n'ai pas besoin de lui, dit-elle. J'ai mieux fait que lui, toute la vie.

Paysanne, en effet, elle a travaillé aux champs jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans, « nonante-quatre », comme elle compte. Il n'y a que six ans qu'elle se repose.

Tout de même, elle a son Dieu, et sa religion; certains mots qui ont de la vertu, certaines formules d'incantation qu'elle croit puissantes. Elle fait d'étranges prières. Le soir, en se couchant, elle marmotte un couplet, en forme de complainte, qui dit à peu près :

« Au lit de Dieu je me couche, moi. J'entends sept » anges, trois aux pieds, quatre à la tête; et la Vierge, au milieu, me dit que je me couche: elle me recom- » mande que je n'aie peur de rien, ni des serpents, ni » des mauvaises gens. »

Elle termine par un refrain où, voulu sans le vouloir, on trouve le mot pour rire, la bonhomie, le signe de la Provence :

« Bonsoir, mon père! bonsoir, ma mère, et toute la compagnie. »

La prière du matin est imprévue et presque char-

mante : en se lavant, trempant ses mains, elle fait oraison à l'eau, qu'elle bénit en somme :

« Eau bénite, arrose-moi ! » dit-elle. « De mes péchés, » fais-moi nette. Si je viens à mourir subitement, eau » bénite, sers-moi de sacrement ! »

L'une de ses mains, suspendue au bras du fauteuil, asperge le carreau, recourbée en goupillon ; l'autre, sur les genoux, est une patte de poule malade. Toutes les deux gonflées, elle sont d'une gaucherie qui fait mal. De la bouche tuméfiée, il me semble qu'une langue va sortir, noire comme au bout de la corde, sous le gibet. Elle seule, cette vieille, est vraie, ici. Elle l'est toujours, vraie en tous ses gestes, vraie en tout ce qu'elle dit, en tout ce qu'elle fait. Autour d'elle, tous mentent : c'est qu'ils sont tous vivants encore.

Tous, ils veulent vivre, ils veulent vieillir. Et moi aussi, je veux vieillir, et je veux vivre.

XVIII

COUCHANT TRAGIQUE

Je quitte la Provence avec le jour.

L'éblouissante journée de mai se retire avec une amoureuse lenteur. Au terme de l'après-midi, je suis sur la route de Marseille, la ville dangereuse et violente, qu'on n'aime ni ne déteste à demi. Le calme Orient est déjà baigné de cendres. Sur la campagne encore fraîche et sur les amandiers, les ombres font des pièces d'eau qui mouillent les prairies. Parmi les pins et les oliviers, je traverse un vallon bien connu, planté de pommiers plus tordus que des vignes, vieux et noirs dans cette verte obscurité comme des griffes de bronze. La forte ville, qui élève une si rude clameur sous le ciel, m'est toujours cachée par les collines.

Quelle heure ardente et grise ! Des nuages puissants, venus de la terre, chargent la moitié de l'horizon, au galop La réserve est inépuisable. Vers la mer, sur le

bord libre, d'étranges brumes palpitent, qu'une insensible pulsation gonfle par moments, comme le feu de l'incendie derrière un voile de fumée. Le soleil est là, qui saigne et qui tombe. Parfois, il se retranche entre deux collines ; et parfois, il montre une face échevelée, qui rayonne de sang. Alors, il éclabousse la mer, secouant l'effusion pourpre dans un rire terrible. Toutes pelées à midi et si arides, les hauteurs sourcilleuses sont vêtues d'or sombre et d'hyacinthe, par la magie du couchant. Une admirable tristesse enveloppe ces lieux et le temps. Ce n'est pas la douceur de la paix, ni aucun charme d'idylle. Une calme grandeur ordonne tous les objets ensemble, et chacun à sa place, comme les héros et le chœur de la tragédie. Ces collines, sur leurs bases d'ombre, s'élèvent à la taille des montagnes ; elles ont la forme aiguë, l'auguste profil des guerrières casquées, que j'appelle mes Muses. O majesté de la sérénité tragique ! Comme une rue de temples, la route est bordée de silence.

Le chemin fait un coude, rudement ; il tourne autour d'un breuil d'âpres rochers, que le vin du couchant trempe d'une lie violette ; puis il s'ouvre à deux battants, largement vers l'ouest. Le soleil est sur la mer, au ras du rivage, boule énorme qui glisse, cerise de feu, au milieu des vapeurs grises. Sa splendeur purpurine enflamme, sans les dissiper, les voiles tristes du crépuscule. Lui seul, comme un héros qui chante, dans une robe rouge, flamboie, sanglant, sur l'horizon. C'est Hercule sur le bûcher, dans la fatale tunique. Il montre son cœur, il saigne, il descend. Il laisse derrière lui une

douleur sublime. Les tisons brûlent entre le ciel et la mer, du même gris profond. Par delà le petit golfe rocheux de Cassis, et Carpiagne, la montagne, farouche à cette heure de deuil, je ne sais, dans cet encens de funérailles, où finit la terre, où le ciel commence, où la mer. Sont-ce les îles de la rade que je distingue, Maïre, Jaïre, Riou, en forme de canots pierreux? Est-ce la lampe de Planier, cette étincelle dure dans l'incendie?

Tout était grandeur, désert, sang du ciel et silence. A présent, les maisons entassées, les haillons et les linges pendus aux fenêtres, la rumeur et le mouvement annoncent Marseille, la furie. De toutes parts, les cheminées se dressent ; elles crachent noir dans l'air calme ; tous ces canons de briques dirigent leur obus vertical contre le ciel. Il éclate en fumées épaisses et lentes. Des routes charbonneuses sillonnent le pur espace, des pavillons d'encre y flottent, des panaches de goudron, des toisons de cambouis et de houille.

J'ai doublé des collines pleines de morts, qui ne dorment même plus sur les pentes. Au pied des pins et des cyprès, les cimetières précèdent la ville, accroupie comme un fœtus monstrueux entre les monts et la mer. Jamais de repos, ici, ni de relâche. Une houle de clartés ! L'agitation et le bruit déferlent des vagues frénétiques. Le tumulte implacable de la vie, une gaîté farouche, la dureté des riches, le cri de la servitude ouvrière, toutes les passions de la chair, toutes les races en chaleur bouillent ensemble dans la cuve, mêlées pour la poursuite de l'arcane. Au soleil ou aux lampes, la fournaise de Marseille ronfle à la recherche de l'or.

Cependant, je me dirige vers le nord. Je m'éloigne de la ville bleue et rouge. Une brûlure au ciel reflète la frénésie du mouvement, l'immense clameur des hommes et des machines. Le cri des sirènes retentit encore dans les lumières qui reculent : il beugle, le troupeau des taureaux et des vaches marines, à l'étable de la Joliette et d'Arenc. Là, je le sais, la mer clapote à quai, contre la quille des navires ; là, les vaisseaux mouillés, demain lèveront l'ancre ; là est le voyage, l'aventure, le soleil, les routes de la Grèce et de l'Asie ; là, les balancelles catalanes, et, coulant sur les dalles du Vieux Port, les flots d'oranges, l'or en billes des Hespérides. C'est la mer, ce que j'aime le plus, le ciel liquide où l'on embarque, où l'on navigue : la planche est retirée, on est à bord comme l'on ressuscite, et déjà dans une autre vie : le long cours, les heures canoniales de la navigation, sévèrement mesurées sur les étoiles, et le désert de l'espace rond, où l'homme est intérieur à la sphère, à toute chose et à lui-même. C'est la mer où j'ai vécu ma plus belle part, et où elle demeure, la mer qui m'est connue comme si j'en étais sorti.

Je lève alors les yeux. Le firmament irréprochable plane, de l'indigo le plus pur, à l'égal de la mer, sans lune ni soleil. Une heure ou deux encore : je rentrerai dans la pluie, entre les prairies vertes ; puis, la Seine au train si noble de reine ; et, au petit jour, une autre rumeur, plus colossale que le tumulte des ports, le ressac d'une ardeur triste et magnifique, m'annonceront la Ville des villes et l'océan des hommes.

Juin 1908.

RÉFLEXIONS
SUR LA DÉCADENCE

RÉFLEXIONS SUR LA DÉCADENCE

I

CHIMÈRE DE L'IMPARTIALITÉ

Je ne me flatte point de tenir la balance égale entre ceux qui bénissent leur siècle et ceux qui le condamnent; mais selon un beau mot d'homme, faute de pouvoir être impartial, c'est assez que je sois sincère.

L'impartialité est la fausse vertu de ceux qui n'en ont aucune, ni pour l'action ni même pour la pensée. Parce qu'ils ne sont pas capables de sentir, ils s'imaginent comprendre. C'est comme ces hommes sans chair, au sérail, qui se croient passionnés.

L'homme qui se vante d'être impartial n'a pas de quoi être sincère. Il n'en sent pas l'orgueilleux besoin. Sans quoi se vanterait-il d'une prétention qui trahit l'impuissance? On est partial, parce qu'on est de chair, par nécessité.

L'âne de Buridan ne meurt même pas de faim entre les deux picotins d'avoine : cet animal d'école n'a jamais

mangé. Il est peint sur un mur; sa peau est une outre à vents, pour disputer. Il n'a ni dents, ni estomac, ni panse. Il vit à la Sorbonne, mais il est seul à s'en persuader.

Le berger troyen, lui, a choisi entre trois déesses; et même s'il a vu la mort dans son choix, il n'a point balancé. Il savait pourquoi : sa chair a parlé, et son cœur ensuite. On n'est pas impartial même entre deux raisons; car la vie a ses raisons propres d'osciller, de pencher sur un bord et non sur l'autre. Les trois déesses sont également belles; mais il y en a une qui donne et qui reçoit le premier baiser. La véritable impartialité sera, plus tard, de baiser aussi les autres.

On observe et on pèse. La pensée pense : c'est agir et non conclure. Toute conclusion doit être fausse, hors le cas de prophétie.

On verra ici les preuves de la croissance et les éléments de la chute. Mais au lieu d'y toucher des espèces contraires, je les parcours comme les horizons enchaînés de la même sphère, et je les trouve les uns dans les autres, comme les vagues dont on ne sait jamais laquelle engendre ni laquelle est engendrée.

II

Pour être vrai, et révéler d'abord le fond du mystère, la décadence est sensible à ceux qui tombent; et pour ceux qui se maintiennent ou qui s'élèvent, de décadence il n'y en a pas. Ils ne savent pas de quoi on leur parle.

III

Je ne me livrerai pas au vain scandale de la définition. On ne définit que pour conclure.

En toute définition, je lis la haine de la nature, et la pauvreté de l'esprit qui veut réduire le monde à l'angle où il le voit. C'est un infiniment petit dont l'intérêt fait la suprême intégrale.

Les objets qui vivent, à tout moment se définissent, pour renaître des cendres de la définition.

La vie échappe à toute définition, et c'est sa définition. Il n'est prison d'où elle ne s'évade.

Je ne vois et ne pense rien qu'en fonction de la vie. *Omnia mutantur, nihil interit :* c'est le principe.

IV

MUTATIONS

Pour les fanatiques, tout changement est décadence.

V

Quand l'anarchie, dans les idées et les mœurs, coïncide avec une belle époque pour la science ou pour l'art, on admire la liberté et combien elle est féconde. Quand la tyrannie des lois et des principes coïncide à un grand siècle, on admire l'excellence de l'autorité. Mais rien ne sépare l'anarchie de la liberté, ni l'autorité de l'état despotique, si ce n'est le succès.

A la vérité, ce qu'il y a de pis, c'est la foi s'emparant de tous les esprits, tandis que l'anarchie règne dans l'État et que les volontés se séparent, ou bien la paresse de la pensée, quand l'autorité est despotique. Dans les deux cas, la chute de l'esprit.

Il faut que les esprits soient libres : j'entends par là qu'ils suivent chacun sa voie. La force et la vie s'accommodent de tous les états. La vie manque aussi bien sous un tyran que dans la plus folle des républiques. Croire à ce qu'on fait, croire à ce qu'on veut, croire enfin à ce qu'on est : la nature est ainsi et le peuple. La foi dans l'anarchie a fait des miracles; et à la fin, le plus grand de tous : elle dévore l'anarchie.

VI

Mais, peut-être, un corps de nation n'est-il pas plus éternel que ce corps d'individus qu'on appelle une famille? Après cinq, six ou dix générations, faut-il pas qu'une famille s'éteigne? Et faut-il donc qu'une nation meure? A quoi je dirai : S'il le faut, que sert d'aller là contre?

En tout cas, il est un magnifique devoir : qu'un homme ni une nation ne manque jamais à soi-même. J'imagine que le vieux président Pascal eût consenti la ruine de sa maison, pourvu qu'elle pérît dans son fils, d'une grandeur et d'une beauté éternelles. Il nous faut prétendre à la beauté, rien au delà : nous ne tenons pas les fils. Or, ce n'est plus là périr, mais vivre.

VII

La force de ne jamais manquer à soi-même, ni dans l'ardeur à vivre de la foule, ni dans les princes, qui sont les grands hommes de la nation : tel est le mensonge vital, le sang des peuples. C'est en quoi il est bon que les princes ne reculent jamais dans la voie où leur génie les engage, fût-ce à détruire tout ce qui les entoure. Et de même, il ne faut jamais désespérer la foule, ni dans le peuple le principe qui vit.

Or, il peut se faire et il arrive que le peuple place sa vie dans une action qui dément toutes les autres. Il arrive que le même peuple, après avoir été à la Croisade, fasse la Révolution. Et comme il eût été absurde de lui prêcher l'Antechrist sous saint Louis, il est absurde de lui prêcher saint Louis sous le canon de Valmy.

VIII

Selon le vieux mot, dont la beauté est si pleine : la force n'est pas dans la rage ; la force est dans l'amour.

Là où est l'amour de la foule et du peuple, là est le mensonge vital et le nerf de la vie. Que j'y consente ou que j'y répugne. Il faut toujours être complice de la vie, Tout est bon qui aide un peuple à vivre.

IX

ÉGLISE

L'Église est une société parfaite. C'est pourquoi elle a

ses lois qui défient toute loi et qui, selon elle, ruinent toute loi qu'elle n'a pas faite.

X

L'Église prétendue morte et à jamais vivante. Quelle preuve contre la décadence ! L'Église n'est pas seulement dans ceux qui la croient à la lettre, elle est aussi dans ceux qui la nient, et qu'elle a nourris pendant deux mille ans. Comme tout ce qui fut, elle est dans ce qui est. Il faut avoir été catholique, ou il le faut être. Quand la foi est passée dans le sang, elle meurt, et morte vit encore. Voilà la promesse éternelle. Retour qui enchante. Il paraîtra cruel aux fidèles.

XI

Il ne faut point raisonner des forces comme on voudrait qu'elles fussent, mais comme elles sont. C'est pourquoi faire des lois, ce n'est pas faire raison : c'est faire violence.

L'Église est vaine d'attendre justice de l'État : il légifère. Et si l'État prétend faire justice à l'Église, il ment. Il en fait justice ; c'est tout le contraire.

L'Église veut dominer sur l'État : c'est son institution qui l'y force. Elle ne le dit plus, parce qu'elle n'est pas la plus forte.

Si les autres églises se soumettent, c'est la preuve qu'elles ne sont pas des églises

XII

Admirable discipline de l'Église : fondée sur le sentiment. Ici, la volonté met à servir la même joie qu'ailleurs elle a dans la révolte. L'âme même se plie, s'il faut, à la violence. Or, la plupart aujourd'hui se servent de l'Église et ne servent pas.

L'obéissance dans la joie, voilà la pierre dont il est dit : *Tu es Petrus et* — Le ciment est parti, la pierre branle : quand le cœur n'y est plus, l'homme a horreur de l'Église ; il trouve ce joug insupportable ; et refusant d'obéir, il la hait d'avoir obéi.

XIII

L'Église est une souveraineté. Mais le nombre est la souveraineté. On n'arrête ni la mer ni le nombre. Nous sommes au large de l'Histoire. Tout le mouvement du genre humain s'est fait dans le sens du nombre.

XIV

NŒUD DU DRAME

Nous sommes au premier siècle de l'Empire. Les Barbares de l'Est se sont ébranlés vers l'Occident. Tout est remis en question ; les éléments se heurtent et se confondent. Mais les proportions ne sont plus les mêmes.

Comme il y a deux mille ans, sous le César romain, on assiste à l'essai d'une loi universelle. L'Europe se cohère, au noyau de la planète, comme l'anneau romain s'était condensé au centre du vieux monde. Le globe est découvert, et la race des maîtres, venus d'Occident, ouvre la voie aux barbares et aux jeunes. Ce qu'on n'avait encore jamais vu, la matière a un dieu : la science.

Époque capitale que celle-ci, en mal ou en bien, selon le sentiment de chacun ; mais ni le mal ni le bien n'ont de relation aux métamorphoses de l'énergie. Un cas de conscience a eu tous les effets de la Réforme, moins la guerre civile, que les combats de la parole, de la haine et de la calomnie ont rendue inutile. En vingt ans, le monde a plus changé qu'il n'avait fait en vingt siècles.

XV

Ici, où est la cellule mère, il semble que la France tente le destin, qu'elle se prenne elle-même en oubli et qu'elle crée enfin l'Europe.

Il n'y aura d'Europe, que si le génie de la France l'emporte. Elle a d'abord créé l'Église pour le monde chrétien. Puis elle a créé la monarchie, pour que les états prissent forme. Il s'agit à présent de révéler le peuple entier, en sauvant l'esprit, et de donner l'ordre humain à l'homme.

Bien loin qu'il y ait chute de la vie, voici peut-être l'aurore d'un grand siècle. Mais il est vrai qu'on touche peut-être aussi au noir matin de la matière, au triomphe de l'automate, à la barbarie savante.

XVI

CLASSES

Société, transposition de la nature.

Ce qui est écrit au ton de l'instinct, se chante sur la clé de l'esprit.

XVII

Les classes sont des espèces, qui tendent à la variété.

Ils se feraient tous damner pour être riches. Mais les plus riches et qui tiennent le plus âprement à l'or, ne sont pas sûrs de leur droit à posséder. Les riches sont condamnés, puisqu'ils se condamnent. Il n'y a presque plus de beaux riches : ceux qui ont droit à la possession, parce qu'ils ont le génie du bel usage. L'Amérique fait des riches plus automates que des mendiants, et leur bienfaisance sans choix est d'une laideur insigne.

La plupart des riches sont possédés et ne possèdent pas.

XVIII

Femelles, esclaves. Elles sont esclaves, parce qu'il leur faut céder au désir de l'homme. Mais quand il cède à leur désir, quand il le sert, quel homme n'est pas esclave ? Il faudra qu'il se révolte aussi. Tout cela finit par la nausée : dès le second mois.

XIX

Voici les mains des vieux pauvres : pluie et soleil,

elles se sont fermées sur vingt mille jours, et elles sont vides.

Beaucoup traitent de la décadence, et il faudrait parler de conscience.

XX

Les plus épris de l'ordre sont vains de leur ordre. Mais l'anarchie est dans tous : elle est même dans l'Église. Critique des livres saints, doute sur tous les dogmes. Il semble bien que le sort de la propriété soit lié au destin de l'Église. L'ordre catholique se tient mieux qu'un autre : mais combien y a-t-il de catholiques ?

Bientôt pourtant, ceux qui possèdent feront un seul parti ; et un autre, ceux qui n'ont rien. Puis, la guerre.

XXI

La violence n'est pas un moyen de gouvernement, sauf au Dahomey ou en Russie. Mais la violence convient à ceux qui veulent prendre le pouvoir, la douceur inflexible à ceux qui le détiennent. S'il y avait eu un grand homme, sachant dire : oui ! et non ! toutes les fois qu'il le faut dire, il n'y aurait peut-être jamais eu de révolutions. En définitive, l'art est de céder.

XXII

Nous allons sans doute à une Convention de professeurs, de médecins et de syndics ouvriers. Elle sera très

calme, si on la laisse faire. Ou d'une violence sans bornes, si on prétend la régler. L'armée sera pour elle et les orateurs ses apôtres. Le hideux pouvoir de l'éloquence se fera sentir ; et pour égayer les dieux, devant la tribune aux harangues, on enclouera quelques vieux sénateurs, sur leurs chaises curules.

XXIII

MOUVEMENTS CONTRAIRES

« Alors, l'autorité pouvait tout », disent-ils en pleurant devant le buste de Louis XIV : oui, tout ! même souffleter le pape.

Et l'opinion, aujourd'hui : c'est-à-dire aujourd'hui comme alors, la force.

XXIV

Les richesses sont le fumier de la puissance. Il est bien question de la sainte ampoule. Les puissants ont toujours été les riches. Le poing même, c'est la main fermée sur l'or.

XXV

La politesse est une sorte essentielle de la règle. En temps de révolution, on n'a pas le loisir d'être poli. Qu'on augure par là si l'on va à la révolution, ou si l'on s'en éloigne.

XXVI

La tyrannie, mot qui effraie. Mais enfin la tyrannie n'est pas si rare : tyrannie, tout ce qui commande à

ceux qui ne veulent pas être commandés. Renan remarque qu'une dynastie n'est qu'un système de tyrannie réglée. Quand une révolution est achevée, les lois dans leur suite valent une tyrannie.

XXVI

Pourquoi l'obéissance? Le devoir ne prétend plus écheler le ciel de la vertu.

XXVIII

Combien l'État se moque de la conscience! mais combien plus encore la foule en appétit.

XXIX

Puis l'ironie suprême, qui n'est jamais dans le mépris : le rire du peuple qui espère. Prendre à merci ce pauvre monde convulsif sur la berge, et rire même de soi, avec lui. Car il est si faible! Et il fait ce qu'il peut.

XXX

POLITIQUE

L'argent seul ne fait pas les révolutions. Car une bonne moitié des révolutions s'est faite contre l'argent. L'argent fait les pouvoirs et enchaîne la rébellion.

XXXI

La justice relève de la logique. Telle est la force de cette idée dans les peuples qui pensent : qui comptent sur leurs doigts. Les bons esprits croient à la justice parce qu'ils pensent selon l'ordre. Illusion nécessaire dans les peuples qui ont l'illusion d'être libres : la justice semble le propre espace de la morale et de l'action.

XXXII

Les socialistes vont en tout contre la nature : l'égalité, la liberté universelle, la paix, la justice et le reste. De là qu'ils plaisent. Car l'homme n'est pas capable de soutenir la vue et le droit de la nature : c'est en effet pour être sorti de la nature qu'il est homme. Et il rêve d'une nature à son image.

Ainsi la propriété : elle est le signe social de la suite humaine dans le temps, de la fatalité héréditaire, en un mot du sang ; et par là elle paraît ce qu'il y a de plus injuste à ces hommes affamés d'humanité. Certes, l'humanité est bien loin de la nature. Au moins aussi loin que le ciel de la Bible, fait pour éclairer la terre, du ciel des astronomes. Les socialistes ont la naïveté des chrétiens : ils parlent d'une nature faite pour l'homme. Peut-être finiront-ils par une religion. De là vient qu'en tous leurs discours ils plaident ; car c'est plaider que de requérir.

XXXIII

Le rôle des femmes est immense dans une société vouée au plaisir. Là, elles sont bien les plus fortes. Le désir des femmes est le ferment des mœurs nouvelles. En ces temps-là, elles parlent de leur âme : le concile leur en reconnaît une, et l'homme leur livre la sienne. Tous y gagnent, et de la place publique l'anarchie entre dans les ménages.

Toute société qui se perd et toute société qui se forme donne beaucoup d'importance aux femmes. Puissante est la matrice, et dans ses misères ou ses fureurs même, hautement vénérable : quoi qu'on fasse, en dépit de tous les fards, la nature est ici. Toutefois, les femmes ne sont dignes de la nature que si elles ne s'en doutent pas.

XXXIV

Le faible n'a pas de droits ; mais les faibles en ont, puisqu'ils les revendiquent. Ceux qu'on appelle avec mépris, en les caressant, les faibles et les humbles, sont insolents et forts. Parce que le nombre a appris sa force, la force est dans le nombre.

La violence du nombre ne saurait être maudite : elle est la vie. Il est bon que la foule soit brute : elle est corps. Il est bon que l'élite soit patiente et habile : elle défend sa vie : elle est esprit. Il sera temps pour elle de disparaître, quand sa pensée aura pénétré le corps du nombre.

XXXV

ANARCHIE

En temps de décadence, tout le monde est anarchiste, et ceux qui le sont et ceux qui se vantent de ne pas l'être. Car chacun prend sa règle en soi.

Les esprits les plus religieux, qui se croient les plus soumis, acceptent une règle pour contester toutes les autres. Leur église et leur dieu les arment pour un éternel combat contre tout le reste. Et, par ce que je sais de la force qui n'est pas différente en eux et en moi, je les soupçonne, s'ils avaient vécu en un temps unanime sur Dieu et sur l'Église, ils eussent tendu à l'hérésie : ils auraient eu leur idée de Dieu, et non pas celle de l'Église.

En beaucoup d'hommes, s'il en est beaucoup de forts, il y a un ordre intérieur qui justifie tous les autres désordres. On veut obéir, et on n'obéit pas. La force est rebelle : c'est elle, l'orgueil. Je crois à l'orgueil infini des plus humbles. J'ai vue sur cette humilité-là. On aime l'ordre avec passion : mais c'est l'ordre qu'on veut faire, non pas l'ordre qu'on reçoit.

XXXVI

Il faut enfin comprendre qu'une vue juste du monde fait un idéaliste de chaque homme qui pense. Et l'anarchiste s'en suit.

Il n'y a rien de réel que ce que je vois. Je suis la mesure de toute chose ! A qui donc obéir qu'à moi ? Comme ce que je sens est le monde, ce que je veux est ma loi. Chaque homme, fonction de sa pensée et de sa force, est un souverain absolu : à ses risques et périls, chaque homme ne vit que pour le pouvoir absolu.

Je ris de ces tyrans en tous sens, qui se croisent comme les atômes dans le tourbillon des corps. Mais c'est un beau rire et enfin voilà notre ordre.

XXXVII

Le petit nombre connaît la possession ; le grand nombre, l'appétit. Le petit nombre craint ; le grand nombre espère. De la sorte, le grand nombre qui n'a point de Dieu, a la religion ; et le petit nombre, qui fait métier d'en avoir une, ravale son dieu aux fonctions de maître de police.

XXXVIII

Dans l'anarchie, il faut convenir d'une beauté : c'est que la force jette bas les masques. Tous les appétits se révèlent ; et combien aussi, ceux qui se cachent.

Le luxe est la soif du genre humain. Il me semble que le monde entier est républicain ; car ceux qui croient l'être le moins, ne désirent pas moins le luxe que les autres. Le luxe est la guerre des démocraties.

Le monde n'a encore jamais vu un grand État démocratique. Quoi qu'on dise, une République où la religion règne dans les mœurs est une espèce de monarchie.

Mais une République sans Église et sans morale est une telle nouveauté, qu'elle ne peut pas naître ni grandir sinon dans un bouleversement de fond en comble. Comme tous les pouvoirs souverains, elle se forme dans l'anarchie.

XXXIX

Le pouvoir se dissout, on dit que la nation se décompose. On ne peut plus gouverner que par la violence. On gouverne un jour par mois, et le reste du temps on s'en excuse. On implore l'oubli pour la grande audace de n'avoir contenté personne.

Quand on agit peu, tout acte fait scandale; et il faut qu'on vous le pardonne.

XL

PHYSIQUE

Dans le corps vivant, tout est nécessaire; et de même tous les éléments d'une société sont légitimes, il faut en tirer parti.

Le corps vivant est un monde où tous les éléments sont en travail les uns pour les autres. Et les parasites même.

XLI

L'être qui vit s'accroît et se développe. Se nourrir, c'est le trait commun et capital.

La graine, ou l'œuf, ou l'adulte, tout vivant se renouvelle par la nourriture et grandit. La croissance tend à

un état d'équilibre, qui n'est jamais atteint : il serait le repos. Dans la décroissance même, je vois une lutte pour maintenir l'équilibre. L'équilibre est idéal. La tumeur elle-même est de la nutrition.

XLII

Selon Claude Bernard, la destruction organique et la synthèse se balancent dans l'être vivant : elle forment un couple qu'on ne peut rompre. La vie est le courant.

La destruction et le renouvellement sont donc inséparables. En tout cas, la destruction est la condition nécessaire du renouvellement. Que cette idée est grande et profonde dans l'homme qui pense : elle vient de la plus lointaine Asie et je l'ai prise dans Héraclite.

La fonction use et détruit, en même temps qu'elle provoque la cause qui rénove l'action, dans l'intimité des tissus. Les pertes se réparent à mesure qu'elles se produisent, dit le savant ; et tel est l'équilibre.

XLIII

L'être vivant assimile ce qu'il dévore : de sa nourriture, il fait de la matière semblable à lui. Il recouvre ainsi ce qu'il dépense. Rien ne manque à la chaîne : les anneaux se renouvellent, mais tous les anneaux y sont.

XLIV

Entre ce qui est et ce qui va être, entre ce qui cesse et ce qui commence, il y a des degrés infinis, comme de

ce qu'on appelle la matière à ce qu'on appelle la vie. Mais en fait, rien n'est matière et tout est vie.

XLV

Tout est continu pour nous : la pensée l'exige.

Nous ne touchons que des limites et des sommes. Or il est clair qu'il n'y a ni limite, ni somme.

XLVI

Eternel est le changement. On croit saisir la vie à l'origine, la suivre dans son progrès et la voir qui décline. Mais c'est pure apparence : rien n'est certain que le changement. Si fatal qu'il paraisse, le déclin n'a toute fatalité que dans le sentiment de l'homme.

Seul, le moi est sujet à la mort.

Le moi est la somme des sommes.

XLVII

On dit que les astres mourront, et qu'il y a des globes éteints. C'est une idée d'homme.

Il n'y a point de mort que dans la forme. Ce n'est pas la mort que la fin, si non pour l'homme. Ce qui a été une fois, est et doit être toujours. A plus forte raison, s'il n'y a rien que dans la pensée de l'homme.

XLVIII

L'histoire des corps et celle des sociétés est une recherche de l'équilibre. Ce qu'on nomme l'État, en est le

signe. On tend toujours à l'état : on y est plus ou moins, sans jamais y être. Il n'y a rien, dans le monde de la vie ni même dans celui des corps, qui ne soit une somme du temps. Mais qu'est-ce que la somme d'une variable éternelle ?

L'état n'est pas ce qui est, mais la limite de tout ce qui cesse, à l'infini.

XLIX

Il n'est point de repos, pas même dans la mort. Et sans doute la mort n'est que l'apparence d'un repos changeant.

On ne voit que les masses. Toute foule est un masque d'éléments. Ainsi, l'océan, qui n'est rien, sans les gouttes. On n'aperçoit que l'ensemble.

L'atome seul est immuable, s'il existe ; mais c'est un être de raison. L'atome social, dans le temps, c'est l'homme. Qui peut nier la profonde nécessité des changements, quand tous les événements qui les produisent, par l'effet de causes en nombre presque infini, coïncident pour une heure en un même point de l'espace et du temps ?

L

En tout ce que nous connaissons, la route commune mène à la mort par la vie et à la vie par la mort. Les éléments demeurent, la somme reste la même ; mais les formes varient et elles périssent.

La mort, dit-on, est la rançon de la vie la plus riche.

La mort est la rupture du lien social. Mais qui ne voit, ici, la condition de l'individu, et précisément sa limite, le terme enfin?

LI

Une nation n'est pas un individu comme un autre. Pour l'individu, il est ce qu'il pense : et la mort sonne la fin de cela qui est moi, l'évanouissement de la conscience, la syncope du fil qui fait un faisceau de toutes les parties. Mais la conscience d'une nation est d'un autre ordre.

LII

Là où est la vie, là est la force qui veille sur la vie.

La vie ne se laisse pas si aisément détruire. Il faut une force colossale pour broyer totalement une cellule : parce que la conscience n'y est pas.

Ni les plaies ni les maladies du corps social ne sont incurables. La vie répare les tissus et les blessures se cicatrisent. A une profonde atteinte répond un effort de réparation profonde. Et toujours la forme de ce qui vit s'impose à la partie qui veut guérir et revivre.

LIII

Et il y a des esprits pour rêver qu'un peuple, qu'une société soient immuables? bien mieux, pour vouloir en ramener les états qui ne sont plus! qui se sont eux-mêmes anéantis!

LIV

ILOTES.

Qu'on le veuille ou non, tout repose d'abord sur la masse des ilotes, en tout genre. Ils cultivent la terre ; ils tiennent les métiers et même ils enseignent la morale. L'esclave finit par être l'homme libre. Le vil Syrien des catacombes a peuplé la seconde Rome : combien de papes sont sortis de ces terriers ?

Le curé des ilotes se démène sous nos yeux : le maître d'école. Quel oracle, un maître à penser ! Quel apôtre ! Quelles langues de feu il porte sur la tête ! c'est la science qui l'a orné de cornes. Le maître d'école fait et défait les États.

LV

Les Parlements sont le paradis des ilotes. Là, ils siègent dans toute leur gloire. Ils sont bien vengés. Ils vivent dans la béatitude, qui est l'éternelle présence de la loi : même ils la font, pour être plus sûrs qu'ils la contemplent.

Dans une assemblée, il n'y a presque que des écoliers et des maîtres d'école ; les uns qu'on fouette, les autres bien dignes d'être fouettés.

LVI

Il faudrait des provinces, et il n'y a que des quartiers.

Chacun tire à soi tout l'effort de la politique et toutes les ressources de l'État. Il ne s'agit plus de la France ni même de la République : il n'est question que du village ; et dans le village, du cabaretier ; et au cabaret, du client.

C'en est fait de l'autorité, quand une assemblée gouverne. Elle n'est rien, si elle veut tout être.

LVII

Au Parlement, les maîtres d'école se font les commis des écoliers. L'orthographe a toujours tort. Quand chacun d'eux aurait sa valeur, à tous ensemble, ils n'en ont aucune.

Là, un homme qui sait refuser est rare. Et il cède même quand il refuse.

LVIII

Chacun se rend juge de ce qui convient « au pays », comme ils disent, et c'est ce qui lui convient, à lui. Il est odieux d'être mené par des sots et des fourbes.

Quand chaque denrée se prend pour l'État, tout semble à vendre.

Alors, on voit une ressource dans la violence de l'or. Les maîtres de l'or font ce qu'ils veulent. L'or ne se laisse pas faire. L'or domine tout, hormis l'esprit. Sous le règne du fer, aussi, l'esprit sait être libre. C'est pourquoi l'esprit dédaigne tous les régimes. Mais il préfère une demi-anarchie. Nulle époque, pour penser, ne valut celle où nous sommes. L'or fait tout de même avec la pensée meilleur ménage que le fer.

Si on a la paix, c'est que l'or ne veut pas la guerre. Les paysans en sont touchés. Il en est de même partout; mais dans un empire militaire, où le fer a beaucoup de force, on fait chèrement payer à l'or ces droits régaliens.

LIX

Les ilotes savent que l'or mène à tout.

La bêtise et l'envie sont elles-mêmes très salutaires. Autant elles sont funestes dans l'homme qui se mêle d'ètre le maître, autant elles sont bonnes dans la foule. Les crises de bêtise et d'envie, à plein soc, font les labours de la masse. Elle en est remuée pour l'action et en quelque sorte pour la foi. Car, au total, le peuple finit toujours par la foi: il se fait une idolâtrie de ce qu'il désire et une religion de ce qu'il n'a pas.

LX

Si l'anarchie était générale et dans toute sa violence, ce serait le plus beau temps pour l'action.

Quand tous les liens sont rompus, chaque homme vaut ce qu'il vaut. Il n'emprunte plus rien de l'habit ni de la fonction : c'est comme en amour, quand une catastrophe dépouille tout le monde : là où il n'y a plus que des pauvres et des hommes nus, rien ne compte que la beauté, le muscle, le don d'aimer et la jeunesse.

Comme les natures fortes tendent à l'unité, l'anarchie les dérange. Il n'est plus si facile de croire en soi. Mais quelle anarchie ne vaut pas mieux qu'un ordre muet?

L'anarchie est un temps admirable pour penser sans conclure et pour agir sans récolter.

Pour les âmes fortes, il n'y a point de décadence : pour elles, la décadence, c'est l'anarchie.

LXI

RÉFLEXION EN MARGE.

Je suis spectateur au théâtre du monde ; mais passionné quoi que je veuille, et la justice n'est pas mon fait. J'en ai une ; mais pour autrui, ce n'est pas moi qui en décide.

Spectateur, je le suis de moi-même, dans ce qui me touche de plus près, dans la pièce où j'agis. Et si je l'avoue, c'est sans doute pour qu'on dise : Voilà bien l'homme de la décadence. — Qui sait pourtant ? Quand je dis : moi, je dis : vous.

Un insatiable désir de ne point laisser perdre une miette de l'action, d'être en tout ce qui se fait et tout ce qui se voit : c'est l'instinct du spectateur et de l'intelligence. Que l'acteur se farde, lui, qu'il s'écoute parler, et pour avoir raison qu'il se donne la réplique.

LXII

CEUX QUI TOUJOURS NIENT.

De la peur, qui se soumet en frémissant, à l'orgueil qui se venge, et de l'orgueil vengé au mol apaisement :

c'est l'histoire des races, des peuples, des maisons et des états. L'honneur couvre les intérêts. Il s'agit de pain et de gloire. Il n'est vainqueur qui n'ait commencé par être esclave. Il n'est vaincu, qui n'ait été un jour vainqueur : il a vécu. La roue tourne et les climats de l'âme sont changés.

L'état de possession détend la fibre ; le muscle s'effémine.

La sûreté de la vie énerve toutes les fortes passions. Moins l'envie.

LXIII

L'homme qui hait, voilà tout un parti !

Ils aboient, c'est leur musique ; ils mordent, et ils disent que c'est le génie de la France.

Ils virent dans le sépulcre. Ils sont catholiques sans croire, par symbole : car leur nature est proprement de n'être pas. Rien ne les définit que le contraire. Ils voudraient être seuls où ils sont : alors il n'y aurait rien. Il leur faut nier pour être. Ces grands amoureux de la France, ils ont besoin d'exécrer la patrie qu'ils ont, pour aimer celles qu'ils n'ont pas. Si on les retirait de ce siècle, que feraient-ils ? Que leur resterait-il, moins l'exécration ? Hôtes superbes d'un cercueil ! Que cette faune est immodeste !

Quelle vanité forcenée dans l'envie ! Ils vont répétant partout que la France est morte. Oui, elle l'est en eux, qui vivent dans les cimetières.

On ne peut méconnaître davantage la joie qui est au cœur d'une mère si douce et folle de vie. Jamais le par-

don ne fut pratiqué par un peuple, comme il l'a été, ici. C'est que les forts pardonnent. L'homme qui hait, d'abord, est déchu. La fétide impuissance est toute envie.

LXIV

Être de son pays : si ce n'est un instinct, quel est donc ce métier? On n'est pas fils ni frère de profession.

On est de son pays comme on est de son sang. On est donc nationaliste en naissant ; mais on ne passe pas sa vie uniquement à naître.

LXV

Ils sont, dans ce parti, un sourd et trois ennuques, enragés de donner des lois à la musique et à l'amour.

LXVI

Depuis cent vingt ans, ils vivent sur les biens nationaux. Et leurs saluts, leurs hommages, leurs génuflexions devant les émigrés sont tout ce qu'ils leur rendent.

LXVII

Il n'y a que les plus beaux morts qui vivent : et toujours dans l'amour. Mais ces vivants qui mangent les morts et qui en vivent, à quel nom lugubre riment-ils? Les grands morts ont été pleins de jours ; les plus tristes

ont vécu dans leur temps, parce qu'on ne peut pas autrement vivre. Le plus dur des hommes sera généreux pourvu qu'il soit grand. Sans gloire et sans pardon, c'est tout comme.

LXVIII

C'est l'amour seul qui conquiert et qui maintient. Qui hait, fait haïr. Ceux qui ont le génie du passé l'incorporent à ce qu'ils aiment.

LXIX

Etre généreux, être vaste.

Il y a plus d'espace dans le cœur d'une paysanne qui ne hait point, que dans la vaine étendue des rhéteurs et des savants.

LXX

La haine est toujours basse. Elle est sotte même. Elle n'accepte pas le monde. Elle en chicane les fatalités.

Les grands cœurs ne cèdent jamais au vil emploi de la haine.

Je ne voudrais pas haïr ce que je suis forcé de tuer. Je ne voudrais pas insulter à ce que je veux détruire. Il est trop bas de se pencher sur l'ennemi à terre, pour lui cracher à la face : c'est bon à l'académicien d'été, bourdonnant de pensées noires sur l'étal des viandes et ronflant autour du gibet.

LXXI

Ces charognards élèvent leurs enfants à mépriser

ceux qu'ils haïssent. Ils vont jusque-là. Cultiver le mépris dans un cœur d'enfant !

LXXII

La vertu du sol n'est pas négative. Si on y plante un cep étranger, ou il faut qu'il prenne le goût de la terre nourrice, ou il faut qu'il périsse sarment. Le sol nourrit ce qu'il accepte, et tue ce qu'il refuse. Ce n'est pas qu'il lui faille distiller des poisons, ou qu'il ait besoin d'armes vénéneuses ; mais le plant étranger, s'il ne se nourrit pas du terroir, il meurt et doit mourir. Et enfin le sol n'est-il plus capable de donner son goût à la graine étrangère, il ne l'est pas davantage de nourrir la plante natale. Il a perdu sa vertu. Il faut donc l'amender, au lieu de lui faire un ridicule sacrifice d'encens, de haine et de rhétorique bénite.

Comment ne le voient-ils pas, ceux qui nient ? Et qu'en niant, ils font plus de mal à leur peuple que tous ceux qu'ils prétendent lui en faire le plus.

LXXIII

Nationalistes : parti de nos fils de famille. Ils héritent, ils ne se lassent pas d'hériter ; ils comptent et recomptent le trésor des siècles : ils estiment imprudemment qu'il leur est dû. Ils n'y ajoutent pas une once, pas un liard. De quoi ils s'enorgueillissent. Ce trésor ne serait fait que de pièces fausses, si le passé n'avait été fait que d'hommes comme eux. Cette superbe de l'héritage est

peut être la plus vaine de toutes : bien plus d'amour propre que d'amour.

LXXIV

MOYENS.

Le règne est aux médiocres ; car on ne règne que sur les médiocres. Il en est toujours ainsi ; et comme il a été, il en sera.

Le nombre est la médiocrité même. L'homme est médiocre.

César est un grand poète qui réussit, parmi tant d'autres qui n'ont pas été compris. Et à la fin il tombe avec sa pièce. On le tue, dénouement nécessaire de la tragédie.

LXXV

DISSOLUTIONS.

Chute de tout respect : la dispersion des forces s'en suit, comme d'une ville aux murailles étroites, et livrée au pillage, les meilleurs s'en vont.

Mais il est vrai que le respect porte l'autorité, comme un aveugle porte sur son dos la mort masquée, qui lui commande de la mener, de nuit, au milieu de la ville.

LXXVI

La marine est le thermomètre de l'ordre dans les états. Où il n'y a plus ni ordre ni respect, il n'est plus de marine.

On voit, depuis peu, une espèce de bouffons redoutables, qui n'eut jamais sa pareille : les ouvriers de marine. Ils ne se croient pas faits pour la marine, mais que la marine est faite pour eux. L'arsenal n'est pas le lieu où ils travaillent, mais l'antichambre où ils attendent des rentes. Ils s'élèvent ainsi à la dignité hargneuse de petits bourgeois. Nulle conscience, et l'arme de la paresse.

LXXVII

On laisse aller et on laisse faire : voilà la lâcheté sociale. Et parfois l'esprit manque encore plus que le caractère.

Le désordre est bien puissant quand il s'organise.

LXXVIII

La bassesse est le plus sûr moyen de parvenir. Sans doute, en tout temps ; mais il y a des temps où la bassesse porte le masque du talent.

LXXIX

Le mariage est si corrompu qu'il ne peut plus se défendre. Il y a eu de vrais mariages dans la société catholique ; mais je n'y étais pas.

Dès que la religion n'a plus eu son empire indiscret sur les mœurs, l'adultère a tempéré le règne absolu du mariage. C'est à présent le mariage qui tempère l'adultère pour un temps.

LXXX

LOI DU PLAISIR.

Dans l'anarchie morale, quand plus rien n'a de certitude, le plaisir est la seule réalité. Le plaisir est le témoin de la vie, le seul recevable, le seul qu'on rappelle, et qu'on veuille croire. Si la sensualité peut détruire l'homme, j'y consens ; mais il est vrai aussi qu'elle le conserve. Et enfin elle est l'épreuve des caractères, l'étant de toutes les forces.

LXXXI

On discerne une ruse des sens dans toutes les religions basses qui suppléent à la grande religion.

Le luxe des sens tend toujours à quelque cruauté. Le sang répandu est aussi un luxe ; et sans doute le seul à la portée des mauvais pauvres. Rien ne se touche de si près que le raffinement et la grossièreté, dans la luxure. Le meurtre voisine avec le désir, dans le chenil secret. La brûlure de l'un mord l'autre en son sommeil, et réveillé, il a la rage.

LXXXII

L'atmosphère du plaisir est irritante ; les désirs violents y lèvent et cheminent comme les vifs serpents dans les terres grasses de Java, trempées par la mousson.

Les femmes travaillent les temps de décadence. La virilité y a besoin d'excuse ; et il est vrai qu'elle passe à

l'état de souvenir. Alors, dans les faubourgs grouillent des hommes, qui ne sont que des mâles, mais du moins qui le sont. Et leur vertu est éclatante.

Les siècles féminins, qu'on dit les plus déchus, ont un étrange sourire entre souffrance et volupté. Tout est plein de germes : les sanglantes ténèbres couvent une masse d'infiniment petits, qui seront peut être infiniment grands. Féconde pourriture. Suburre et les catacombes, les pourrissoirs d'Alexandrie, d'Antioche et de l'Orient engraissaient le dieu et l'ordre de vingt siècles, tandis que le noble Romain, détournant le regard avec mépris, relevait le bord de sa toge et passait en crachant.

LXXXIII

SOUVERAINS

Rien dans les jeux de l'esprit ne s'oppose à l'anarchie, et tout y aide. Le recours contre l'anarchie est dans les caractères. La pauvreté des caractères est la rançon du plaisir et des mœurs libres : la valeur est dispersée partout ; mais tant de fractions n'ont pas l'effet d'une somme.

Qu'il y a peu de grandes forces vivantes ! Au temps de la décadence, on les trouve partout plutôt que dans les princes de l'État.

LXXXIV

La misère de l'intelligence pure, c'est quelle tourne à vide : moudre du vent, moudre des formules, moudre

des raisons. Sous la meule à vent, on ne sent pas la chair qui résiste, ni la teinture du sang, ni ce travail qui brûle comme le feu.

L'émotion est le signe de la valeur. Les artistes le savent. L'émotion seule est créatrice. L'émotion, comme d'un signal en mer, annonce la présence de la vie.

Je reconnais l'intelligence sans émotion à certain goût de la farce : il faut qu'elle parodie ou qu'elle siffle. Souvent, pour mieux faire, elle imite. L'anarchie ne va pas avec un grand caractère. S'il a de l'anarchie en soi, il en souffre, il s'en tourmente et n'en jouit pas.

Les plus intelligents entre ceux qui gouvernent, ont l'esprit d'ordre poussé jusqu'à la manie. Ils vivent pour classer les espèces : ils sont dangereux en ce que le classement leur dissimule les espèces qu'ils classent : grâce à ces hommes, on obtient des herbiers où il fallait des laboureurs et des moissons.

L'action rachète ces esprits : on manie les hommes, et soi-même on se fait homme : on cesse un peu d'être machine. Pourtant le grand ressort de l'humanité manque encore. Ces fortes intelligences sont des montres : il faudrait qu'on les consultât et ne jamais leur laisser la direction du conseil. Plus l'automate est intelligent, plus il est nécessaire de le mettre dans la main d'un homme.

LXXXV

Comme on meurt beaucoup moins, le nombre des maladies est bien plus grand. D'où la puissance des

médecins. L'ignore-t-on ? La politique des états et toutes les grandes affaires dépendent d'hommes malades, ou qui vont l'être, ou que le souci de leur santé préoccupe. Il n'en est pas autrement dans les familles : l'estomac ou les reins, le cœur ou la vessie, que ce soit la femme qui souffre ou l'homme, ou tous les deux, les nombres que tourne le destin sont inscrits sur ces dés-là.

LXXXVI

Il faut toujours des prêtres pour conforter le mal et pour rassurer l'avenir.

Quand les prêtres du temple s'en vont, les prêtres de l'hôpital arrivent. Le clergé de la viande succède à l'autre. Leur rôle est immense, ils en sont embarrassés : toute chair les appelle.

Eux aussi, dès lors, pour soutenir leur autorité, l'enveloppent de sorcelleries. Des corps et des soins que la chair réclame, ils passent aux guérisons de l'âme, qu'on ne voit point et qui se laisse mieux faire. Curés de l'hygiène, ils se font évêques de la morale. Et les voilà qui dirigent les consciences avec les estomacs. Comme le plaisir finissait par mener les gens au cloître, il les ramène aux médecins.

LXXXVII

Je dis : princes, pour dire les premiers de l'État, fussent-ils les derniers des hommes ; mais il n'importe. On doit avoir égard aussi à la fonction. Le dernier des

hommes au premier rang fait figure, pour le reste de l'échelle (en Russie, ordre de primo-géniture). Tandis qu'ils ne voient seulement pas le premier des hommes, s'il est au dernier rang. Il faut donc avoir égard aux rangs, un reste de respect en quelque sorte.

LXXXVIII

A Rome et ailleurs, les vrais princes sont des affranchis. Combien un ministre a de ressources, s'il n'oublie pas les mœurs du léno qu'il fût d'abord à Port-Saïd, la marmite du genre humain. Là un homme se forme ; il cuisine ; il apprend la politique, qui récompense les premières vertus : la présence d'esprit et l'ardeur au travail.

LXXXIX

La haine de la supériorité, voilà le vice le plus noir que je trouve dans les hommes les plus intelligents. L'anarchiste s'y trahit : tout de même, il pense d'abord à soi.

XC

Quelque cynique qu'elle soit, la volupté a besoin du mensonge ; elle joue l'amour ; c'est sa parure. Les siècles du plaisir sont voués à tous les genres de comédie.

On se fait assez vite au délire, quand la sagesse elle-même a son grain. Les prêtres de la tradition, qui se croient si sages, ruinent le respect. Leur manie de porter

les anciens costumes, cette façon grave de s'affubler en masques et de danser la pavane, tout en fait des revenants. Or il est inévitable, quand on ne croit pas aux revenants qu'on s'en moque.

XCI

Néron est le vrai héros de la décadence.

Qu'il soit poète ou philosophe, peuple ou prince, il est par son excellence le bon souverain. Il se donne en spectacle ; il est une compagnie d'acteurs à lui seul ; il a toutes les défroques ; il amuse en amusant ; il est grand prêtre. Prodigue et bon à tous ; voluptueux comme un chien de lit ; indulgent aux fats, féroce par accès, chanteur infatigable. Il ne hait que le génie et le silence.

Néron, lui aussi, en parodiant la souveraineté, aide au grand œuvre de la destruction. Il abat les plus hautes têtes ou les rend inutiles. En tout sens, Néron travaille pour l'égalité.

XCII

On multiplie les lois, quand tout le monde a le mépris de la loi. Les magistrats font mépriser la loi plus que les prêtres ne font mépriser l'Église. Je ne vois point de bon magistrat sans une foi très rigide. S'il ricane, s'il joue avec la vie de l'accusé, pourquoi ne jouerait-on pas avec sa toque ? Gare à la tête là-dessous.

XCIII

MENSONGES

Il en est qui professent le mépris des riches, parce qu'ils sont riches, et pour rien autre. Or, ils vivent des riches. Quelle est cette insolente vertu d'être pauvre? moins de vertu que d'insolence; et moins d'insolence que d'envie.

XCIV

C'est un métier pour beaucoup de mépriser les riches, et c'est aussi leur fortune : il y a des métiers qui enrichissent. Dans la haine des Juifs, pour une bonne part, il y a la haine du riche. Métier qui enrichit.

Quoi de mieux, s'enrichir en prenant la cause des pauvres contre les riches ? L'honneur et le profit. Belle navigation : le navire est de mensonges ; la cale est bondée de mensonges ; le capitaine et les compas se règlent sur le mensonge ; et un saint pavillon couvre toute la marchandise.

XCV

Moins les saints et les plus purs héros, ceux qui vantent la pauvreté, parlent de l'hiver les pieds au feu. Misérable ouï-dire, flagornerie au bois qu'on brûle, à la souche dont on se chauffe.

Il faut de vrais pauvres et de vrais riches pour parler des pauvres et des riches. L'orateur populaire ne se marie pas à Pauvreté : il la prostitue.

Point de gloire à être pauvre. Mais bien souvent, une certaine honte.

XCVI

OPPOSITIONS

Il n'y a de vrai parti d'opposition que le révolutionnaire. Le principe est d'entretenir le feu de toutes rébellions. C'est l'esprit qui rend la flamme aux cendres.

XCVII

L'énorme ennui du devoir, quand on n'y croit plus. Et la séduction du plaisir, qu'on est toujours forcé de croire, puisqu'on l'espère

XCVIII

L'honneur des politiques est une forme de leur envie ; et leur vertu, c'est leur hypocrisie. A cet égard, ils ne font qu'un parti, sur toute la terre. Quand le politique est académicien, il ne sait même pas être hypocrite : cette espèce est si vaine, qu'elle lève le masque, pour faire admirer son nez.

XCIX

La nécessité manie la conscience comme un nouveau-né clandestin, qu'il faut étrangler avant qu'il crie, avant qu'il puisse pleurer.

Les innombrables lâchetés de l'intérêt font l'esprit de

parti : elles unissent tout le monde. Au contraire, les faiblesses de la passion font de mortels ennemis. Mais, ayant l'âme aux passions, qui s'enclorait dans la basse-cour, qui serait d'un parti ?

C

Le plaisir qui dissout tous les liens, fait de tous ceux qui le cherchent des complices.

Quand le sens de la volupté est adulte, c'en est fait des vieilles lois : le plaisir ne traite plus avec le devoir, de puissance à puissance. La volupté exige.

CI

On n'a de droits que ceux qu'on prend, disent-ils, eux qui n'en ont aucun, s'en faisant un du plaisir qu'ils envient. Il n'est pas facile de répondre à une sagesse si nue.

Se faire justice sur le dos de l'État, c'est l'idée qu'on a, quand l'État n'est plus une bête féroce.

CII

Ceux qui se tuent : ils abdiquent ; mais ils font place. Ils ne se défendent plus : mais quelle menace ! Un monde où, au milieu de richesses incalculables, devant des Alpes de victuailles, un vieil homme, après soixante ans de travail, meurt de faim, à Noël, contre une porte, un tel monde est sans lois. Or, comme il faut toujours des lois, c'est qu'il s'en forme.

Dira-t-on qu'il en fut toujours ainsi ? Soit. Mais je n'y étais point, et on ne le savait pas.

CIII

La sensualité est meurtrière au respect. Elle est dans le génie des révolutions.

On va voir condamner un homme à mort, par avidité de son opprobre et de ses stupres. On préfère l'assassin au voleur, et celui qui viole à celui qui tue. Si on le montrait nu au tribunal, toute la ville voudrait y être. Les femmes se tueraient à la barre, s'il était permis de le toucher, car elles ne savent plus que faire de leur sang menstruel, et toutes pourtant ne peuvent pas en écrire des livres ou en barbouiller Pégase.

Le misérable, qui a toujours l'air d'un homme comme les autres, que rien ne distingue de tous sinon un degré dans la lâcheté, pleure ou fait semblant ; parfois il a envie de rire ; il cache sa tête, qui branle au manche, derrière ses mains. Il n'est donc pas nu. Et pourtant, ces femmes et ces hommes ne sont là que pour la nudité : la sienne et la leur.

CIV

Sortie des ouvriers.

Quand la chaude journée d'août, lourde de sueurs et de poussière, va sombrer, avec ses galions de misère, de saleté et de peines impures dans le marais sanglant du soleil couché par les rues, on voit de toutes parts les fourmilières de la ville dégorger à flots les hommes.

Accablées de fatigue, usées par la chaleur et la monotonie de la servitude, toutes ces larves de la multitude se traînent, et leur puanteur s'ajoute à l'haleine de l'été putride. Sont-ce des hommes ou des esclaves, ces mornes témoins du luxe, dans une saison faite pour le plaisir, tandis que ni le luxe ni le plaisir n'est fait pour eux? Sont-ce des hommes, ou les têtards géants et gris d'une espèce qui vit dans la pierre?

Mais on ne doute plus; on les reconnaît pour hommes à cet air de révolte et même de haine qui luit, malgré tout, comme une funèbre veilleuse, à travers la vitre empestée de la misère humaine.

CV

Jamais on ne fit un si pauvre emploi des plus belles forces. Cependant, la jeune vie offensée offre son énergie au monde, qui détourne les yeux et qui ronfle dans la plume.

CVI

C'est un grand point pour l'espèce que les individus vivent longtemps. L'intelligence est fonction de la longévité.

Il n'y a point d'expérience qui n'ait d'abord besoin du temps. Le grand âge seul a permis les comparaisons d'où le calcul est sorti. C'est parce que la vie de l'homme est longue que l'homme est homme.

Ce qu'on appelle un peuple vieilli, il n'est donc pas si certain que ce soit un peuple à bout et sur sa fin.

CVII

ÉGOÏSTE

L'anarchie n'est rien, tant que l'étranger ne s'en mêle pas, et que la nation reste sous les armes. On peut ne point croire à la mort, mais à une léthargie des États. L'Italie a dormi trois cents ans. La Grèce a disparu plus de mille. Au contraire, la magnifique anarchie des guerres civiles en France et en Angleterre, a exalté l'intelligence humaine. Sans les troubles, on n'aurait pas vu Rabelais, ni Montaigne, ni Pascal sans la Fronde. La liberté souveraine de Shakespeare vient de là. Les grandes âmes sont créatrices; pour elles, l'anarchie est sans danger : elles en profitent pour se délier. L'anarchie leur offre le spectacle le plus riche de la vie humaine. C'est un bon temps pour préparer la scène tragique.

CVIII

COLIQUES SOCIALES

Toute force sans emploi est un danger. Quand on ne sait plus où elle s'applique, elle n'est bonne qu'à miner l'ordre, quel qu'il soit. Ainsi la force qui a servi l'ordre en d'autres temps n'aide plus qu'au désordre. De là, que les partis du passé, si jaloux de l'ordre, ajoutent à l'anarchie. Si je croyais au diable, je verrais l'ergot du Malin dans la suprême malice des Juifs convertis. Je dis en politique.

CIX

L'instinct social est moins propre à maintenir une religion, désormais, qu'à en fonder une. La religion seule supporte les trônes : c'est qu'il y a des intérêts religieux, et là-dessous des hommes.

CX

Les hommes ne peuvent peut-être pas faire des souverains. Mais ils sont admirables pour les défaire; ils ont tout ce qu'il faut : la raison et le nombre, l'or et les bras.

CXI

On méprise le pouvoir dès qu'on ne le sent plus, et on cesse de croire, pour la même raison. Toute autorité est fondée sur l'Église.

Il faut qu'il y ait du mystère dans l'autorité, alors on la respecte. L'égalité détruit le mystère dans le peuple, comme la critique le ruine dans les esprits. L'autorité n'est qu'une espèce de religion, quand on prétend la faire respecter : au lieu qu'elle est de fait, et une espèce de la force, quand on se borne à la faire subir. Voyez l'erreur des rois légitimes : ils ont toujours eu trop d'égards à l'âme de leurs sujets!

CXII

L'idée que le pouvoir, c'est le mal, pour destructrice

qu'elle soit, est aussi féconde. Et d'abord elle est la source d'une nouvelle puissance.

La haine du pouvoir est l'âme seconde de la démocratie. Le pouvoir est trop contraire à l'égalité.

On peut mettre autant de volonté à ruiner le pouvoir qu'à maintenir la plus roide puissance. Les violents finissent par avoir raison. La violence masquée est l'arbitre des partis en présence.

CXIII

La division n'est pas toujours le signe de la chute. Un peuple divisé n'est pas si faible qu'on dit. A la condition que l'étranger n'ait pas voix au chapitre.

La discorde, à l'intérieur d'un État, est une forme du changement. Le changement est une condition de la vie. En peu de temps, toutes les cellules d'un corps se renouvellent.

CXIV

La liberté d'un peuple tient de près à la faculté du changement. Il est aisé de se croire libre, quand le changement des lois se fait sans un excès de violences.

Il faut prendre garde que les lois sont l'abus même. Toute loi a une face d'abus; mais il faut pouvoir, après une face montrer l'autre. Ce n'est pas assez qu'une loi soit un cube : après les faces, les facettes et les plans divers du rhombe.

Changer d'abus, changer de lois. La dernière venue n'a pas eu le temps de démanger au cou du grand

nombre. Si le petit nombre se gratte, le grand nombre ne sent pas le collier.

On corrige tels abus par une loi qui en fait naître d'autres. Voilà la vertu du changement.

CXV

DILEMME

En général, ceux qui ont vécu du désordre ne peuvent rien pour l'ordre. Ceux qui ont beaucoup détruit l'autorité, n'ont pas d'autorité. S'ils arrivent au pouvoir, on attend d'eux qu'ils le ruinent. Et on ne les croit pas, s'ils prétendent l'exercer. Ils semblent nés sous un mauvais signe.

Il est vrai qu'un homme d'action est pour la moitié dans son caractère ; et l'idée qu'on en a, fait l'autre moitié. Mais tout dépend de l'âge, ici. Les jeunes gens font les révolutions et les hommes mûrs leur donnent la règle.

Les Jacobins sont hommes d'ordre, en ce qu'ils sont hommes d'action. Prince ou assemblée, le tyran sort de l'anarchie, comme la victoire des mille manœuvres des armées en bataille : la victoire est la formule des mouvements contraires et la figure juste.

C'est comme les vieux critiques, ils ne font pas de bons poètes. Mais il y a une critique créatrice, toute pleine de poésie.

Anarchie : époque des critiques dans l'action.

CXVI

L'amour de la paix travaille les temps de discordes. L'idée de la paix est la plus grande dans les petits esprits : elle les occupe totalement. Ils n'ont plus d'espace pour aucune autre. Mais ils n'en peuvent jamais tirer parti : car il leur faudrait faire la guerre.

CXVII

Un peuple, en tant qu'il est lui-même et se tient pour la tête du genre humain, est toujours religieux. Chaque grand peuple a sa mission où il croit comme à soi-même. Or, pour religieux que soit un peuple, il peut finir par se rire du dogme et dépouiller le culte.

La France donne au monde un spectacle inconnu jusque-là : la France est profondément athée et non moins religieuse. La raison en est sans doute que la France est un peuple de paysans qui calculent : ils pèsent les grains, ils pèsent le temps, ils pèsent les mots : en vérité, ils pensent. Ils croient à la terre ; ils en rèvent, et même alors ils sont réalistes.

CXVIII

Humanum paucis vivit genus, le genre humain est fait pour quelques hommes, et par eux. Cela est sûr, et doit s'entendre de la pensée comme de l'action. Quelques hommes mènent le monde, et le monde n'est monde que dans quelques larges têtes.

Si donc, le peuple veut entrer dans ce nombre fort, qu'il essaie! qu'il le tente! que rien ne l'arrête! Il est beau qu'il revendique le droit auguste. Il faut l'y aider.

CXIX

Et, pour le reste, les maîtres sont des maîtres. La force n'a-t-elle pas le dernier mot? L'idée de l'humanité est une force comme une autre. La guerre! Que le plus fort, que le plus grand l'emporte. Voilà pour rire au nez de la monarchie légitime.

CXX

PROBABLES

Le contemplateur qui est pour tous, est aussi contre tous. On le croit; mais ce n'est qu'une apparence.

Le poète tragique est pour l'action: où qu'elle aille. Respect à tout créateur de faits.

Le dénouement n'appartient pas aux dieux, mais au maître des dieux, le destin, qui lui-même l'ignore. Tout vrai politique est l'homme du destin. Il ne s'agit pas de lutter contre le destin, mais de le conduire: rendre la lutte inutile. Il n'y a point d'anarchie si dégoûtante qui ne soit grosse du fils qui la musèle. Il faut accoucher une société qui porte l'avenir. Ceux qui la font avorter, tuent la malade.

CXXI

Il n'est de peuple en décadence, que celui qui ne croit plus à la vie. Où est ce peuple?

Il n'y a de peuple perdu que celui qui se condamne. Une certaine idée de la mort est nécessaire pour mourir.

CXXII

Initium facientibus Gallis, c'est la gloire de la Gaule qu'en toute œuvre capitale pour le genre humain, elle commence. Et voilà sans doute pourquoi les seuls bons Français qu'il y ait en France, se préparent à ramener Louis XIV : quel voyage plus rapide ? — Il est à Saint-Denis.

CXXIII

Trêve aussi d'invectives au plaisir. Ce n'est pas le plaisir qui importe, mais le désir de vivre et la recherche du plaisir.

Le plaisir n'est pas dans la jouissance, mais dans l'action. On ne jouit pas tant, dans la volupté, de la tenir que de se la promettre.

CXXIV

Un peuple qui n'accepte plus les disciplines de la vie, est un peuple perdu. Entre toutes, la première discipline : l'action de chaque élément, par rapport à l'ensemble. Détruire l'autorité, mais pour la restaurer. L'individu supérieur, seul, a droit à la liberté ; car il sait, lui, ce que c'est.

CXXV

Immonde anarchie des éléments déchaînés : la marmite des sorcières bout : mais quelqu'un sera roi.

Le voleur se donne pour un percepteur d'impôts, l'assassin pour un maître, le lâche pour un pacifique. Mais l'anarchie ne peut durer : le roi, c'est celui qui vient : l'ordre.

CXXVI

Il faut que le droit soit dans les sujets et le pouvoir dans le prince, quel qu'il soit, force ou intelligence, volonté d'un seul, de plusieurs ou de tous. Il n'y a point de gouvernement qui n'en doive venir là. Et la force, à la fin, fera ce que la faiblesse a cru défaire. La force est le gouvernement, où qu'elle soit.

CXXVII

FATALITÉS

Un ordre tombe. Un autre ordre s'élève. Une forme après une forme. Invisible et tout puissant, l'éternel sculpteur modèle. L'acte est garant de la vie. La promesse d'immortalité est formelle. L'action fait croire à la durée.

La forme achevée est toujours la plus belle. Une douleur sourde, comme d'un mal profond, travaille ceux qui ont l'amour de la forme belle : car la beauté est le privilège de l'ordre ancien, la parure des siècles. La beauté paraît toujours condamnée : qui la sent, la regrette. On ne la voit jamais dans le chaos où le nouvel ordre se condense, au milieu des météores, des transes et des tempêtes.

CXXVIII

La pensée ne s'arrête pas aux douleurs du sentiment. Son propre est d'étouffer les plaintes.

Dans une peine semblable à celle-ci, il y a un retour de chaque homme sur lui-même, un attachement de la chair. Nous nous regrettons dans ce qui va cesser d'être. Cette inquiétude du présent est la nôtre, et l'angoisse du temps où nous ne serons plus.

Ainsi, celui qui aime la France, dans le profond sentiment de ce qu'elle est, y va de sa chair. Quelque forte part de lui-même est à jamais liée, en ce qui ne peut plus être, à ce qu'elle fut. Le véritable amour, qui est toujours jeune, ne peut croire à la vieillesse de ce qu'il aime.

Mais l'intelligence ne se connaît que par la rupture de tous liens. Dans la forme morte, elle voit l'origine de la forme vivante. On doit porter plus d'amour et de piété à ce qui cesse, plus de pitié à ce qui vient. Une sorte de respect curieux est due au mystère de ce qui commence. Souvent j'ai trouvé dans la curiosité une compassion de l'esprit.

L'enfant aveugle, aux poings fermés sur les yeux, frappe du front aux portes du ventre maternel, et cherche à sortir dans les convulsions de la mère. Et il faut couper le cordon, même si elle y doit succomber. L'essai du temps futur est encore tout empêtré dans son délivre de sanglants efforts et de violence. Les horreurs de la naissance ne doivent pas nous dégoûter de la paternité.

CXXIX

Qu'il est beau de voir les choses fatales, et de se faire un œil à la fatalité. C'est là penser, c'est là comprendre : c'est peut-être aussi créer. Telle est cette vertu, qu'en elle c'est presque aimer. Ce qu'on voit bien, je ne saurais comprendre qu'on ne l'aimât pas.

CXXX

On souffre donc de la décadence. On la sent, on la hait. Et la pensée refuse d'y croire. Elle ne tombe pas sous le sens de l'esprit, qui a la froideur virginale de la balance.

Ce que la nécessité veut, ce n'est jamais le mal ni le bien : c'est la vie et le changement. Ils ne dépendent pas d'une forme seule. La loi du mouvement enferme toutes les lois. La fatalité d'un tel ordre enferme tous les ordres. La beauté en est infinie, pour qui la comprend.

CXXXI

Si le mot a un sens, la décadence est une chute de la vie. Or, il se trouve que dans un peuple en progrès, telles formes ou tels hommes ne cessent de déchoir ; et que tels autres s'élèvent dans un peuple en décadence.

Il n'y aurait de décadence que l'état où une grande âme fût empêchée de grandir et de croître. Je ne puis voir d'autre décadence, s'il en est : empêchement à la vie, attentat à la grandeur.

1906.

LORD SPLEEN
EN CORNOUAILLES

LORD SPLEEN
EN CORNOUAILLES

I

À KER-MOR

O que n'ai-je vécu au bord de la mer verte,
Sur la pointe du roc, à l'ombre des ormes et des pins,
Dans le sombre manoir que ceint la solitude,
Les prés noirs au crépuscule, et le ciel noir où couve la tempête,
Lorsque la noire voile, fuyant l'orage, mouille dans l'anse, au pied des dunes,
Et que le long de la grève déserte
Revient, silencieuse, la jeune paysanne qui ramène mes vaches à l'étable !

Que n'ai-je assis ma vie, que n'ai-je couché mon âme
Sur le sommet solitaire, où la place était marquée
D'un unique palais, demeure héréditaire,
Aux vastes salles, plus hautes que la nef des cathédrales,
Dont les verrières s'ouvrent sur la forêt muette, qui toujours rêve,
Sur la dune perfide où la trace des pas s'efface au vent,
Et sur l'Océan gris, ce désert de cendre où l'infini désert du ciel se mire?

J'aurais laissé venir le vent du large dans mes salles immenses;
J'aurais touché mes orgues et chanté ma partie
Au choral de l'Océan, de la Solitude et de l'Ennui.
J'aurais rêvé, loin de tout, loin des hommes et loin peut être de ma vie,
Harmonieux, les yeux errants sur la vague éternelle, qui toujours se gonfle et toujours tombe,
Ou, par les soirs calmes d'hiver, le regard perdu dans la braise et les cendres de l'âtre en abside,
J'aurais rêvé sans frein, sans souvenir et sans limite, à l'autel de mes passions.

La mer verte et grise... Le ciel gris, la lumière malade, le jour bas... Par cette saison où toute couleur

résonne sourdement et s'étouffe, les roches de la côte sont toutes noires; les bois sont noirs; l'horizon noir : seule, dépassant les arbres, la tête rousse de l'automne.

Je n'ai, de toutes parts, autour de moi, que l'Océan et les landes mouvantes à l'égal des vagues, et plus noires qu'elles. Les petites villes sont perdues au loin; les havres sont cachés entre les promontoires, ou dans le calice étroit des rivières, au creux des plages. Toute demeure paraît lointaine, au delà de ce désert salé ou de ces landes sombres. Lointain, le port; et la ville des hommes, lointaine.

Ciel trop gris et trop proche, combien sous toi la terre porte de deuil. Aussi loin que le regard s'étende au cœur du pays, au delà des champs, au delà des landes, derrière les buissons où les genêts en fleurs sont haut perchés sur les ajoncs qui montent, derrière les haies d'encre damasquinées d'or roux par les bruyères, sur les collines, c'est toute l'armée noire des bois qui se dépouillent, une armée sombre et dense, à l'assaut du ciel.

La mer des grandes marées n'a point encore de fureur, et cette atmosphère de pluie ne l'irrite pas, l'orageuse. Mais avec le flux elle essaie sa rage. Sur les vagues d'un vert de bile, l'écume est une bave; elle se rompt lentement en cercles savonneux, qui se divisent à l'infini pareils sur le sable aux cellules de la lymphe. Une voile, très humble, longe la côte, comme un mendiant rase un mur, le soir, pour éviter les premières gouttes de pluie. Une île, là-bas, est enfoncée dans les

flots, et s'y confond, presque aussi grise. Et le flot patiemment, sûrement, monte, meurt, et mourant toujours monte.

Une tristesse sans bornes. Ici, je suis dans mon pays, peut-être ? Entre deux plis des dunes, dans un vallon de sable livide, deux huttes basses dont les chaumes semblent couchés au niveau de la terre. La petite prairie, verte et noire, s'incline, coupe d'herbe, entre les murs gris et une ceinture d'arbres roux : au fond, quelques hêtres doux et nobles, les uns taillés de toutes leurs branches, un autre réduit au tronc seul, qui se dresse tordu comme un supplicié, large et tout mangé de fougères. Une jument et son poulain paissent sans bruit.

Personne. Il tombe une pluie impalpable, une fumée humide de nuage. Au pied de mornes aulnes, une eau noire luit au jour tombant, fuyante et lourde comme la pensée du crime.

Le vent a fraîchi. Il court sur les dunes : le désert en est plus âpre. L'ombre grise se répand comme un fleuve de cendres, *sicut cinerem spargit*. La lande devient plus noire sous les arbres violâtres ; et la mer s'agite. Le soir, rapide et sûr, tombe avec la fine pluie oblique. Le vent la pousse et l'éparpille en poussière glaciale. Et les réserves de la brume descendent plus bas, plus près de la terre, bruine qu'un souffle lent balance.

Je marche, porté par le vent et fouetté par la petite pluie ; il me semble parfois que je vole. La chienne qui me suit, ne me précède plus de ses bonds : elle ne quitte pas mon sillage ; et, quand je tourne la tête, je la

vois ébouriffée derrière moi, ombre noire et qui semble sans corps, déjà pareille aux formes que l'on rencontre en rêve, et dont on se défie. J'avance pourtant; et je respire l'immense tristesse du lieu, de l'heure, de la terre et de toute la vie.

La vaste solitude de l'Océan gris, et du ciel bas contre la lande et les dunes, m'emplit d'une étrange ivresse. Ah! ne rien voir que le large espace où veille le silence; boire toute l'amertume de la contrée soucieuse; et respirer du sang en foulant l'herbe molle.

Je vais sur les pierres cruelles, le long des rocs. La mer, plus grise encore, se soulève avec colère. La vague brise, en criant au milieu de l'écume; et je reçois sur le visage des paquets d'eau glacée. La pluie froide ne cesse pas de sillonner l'air, victoire d'archers incomparables, déluge de fines flèches lancées d'un seul côté. Au fond de la baie, voici des lumières qui s'allument, et qui sautillent, comme des vers luisants sur la haie. Les phares ouvrent leurs yeux fixes; leur prunelle hagarde commence à rougeoyer. Au plus loin, la grande terre de l'Esconil à Pen-marc'h s'efface au ras de l'eau, dans la bruine. Comme des Parques en quête de victimes, l'un derrière l'autre, trois noirs torpilleurs défilent à toute vitesse, et courent vers le port, laissant entre l'eau et le ciel bas trois serpents de fumée sombre, dont les anneaux se cherchent et s'entremêlent.

Les feux lointains, dans l'ombre grise, sont pensifs comme la lampe ou le cierge qui veille dans les ténèbres d'une longue église. Le vent siffle dans les voiles;

les barques, serrant la côte, rentrent. Et la tristesse sans bornes confond toutes choses dans le murmure étouffé de la pluie.

Que ne suis-je né, pour n'en jamais sortir, dans le palais taciturne,

Le manoir de granit, que bleuit le crépuscule et qu'enlacent les fougères,

Quand le soir vient caresser languissamment, de ses molles et souples mains,

Les sculptures du porche, et creusant les orbites des statues,

Fait couler l'ombre de ses doigts jusques au fond des yeux?

Alors, par les caves du Sud et les couloirs de l'Ouest, le Suroît souffle si rapide,

Qu'il éparpille en poussière la pluie oblique : et l'horizon semble un mort qui se redresse, pour vêtir son linceul bis.

O que n'ai-je vécu toute une vie, dans chaque heure du silence?

Que n'ai-je dépouillé de mes lèvres une déesse nue,

Dans la chambre plus haute qu'une nef, où les braises de sang blondissent,

Et que n'ai-je fremi de voir, dans la tristesse puissante du désir,

L'ombre de la volupte silencieuse errer, et se courber et fuir, comme la vague même,

Parmi les formes effacées, à travers les bois d'automne et les figures d'or bleui,

Pour s'immoler enfin à l'autel de mes passions.

II

AMOUR — FEMMES

Qui voit les hommes et les femmes ensemble, observaut chaque couple, découvre l'immense rôle du hasard dans les liaisons amoureuses. Pourquoi cette belle jeune fille est-elle suspendue au bras de ce monstre? Pourquoi cette maritorne accompagne-t-elle cet élégant? — L'occasion, reine de l'amour et du monde. L'occasion et l'impudence, voilà Pandarus et ses deux visages. L'occasion confronte les désirs et les fait naître. L'occasion les accouple. C'est pourquoi les solitaires et les hommes dont le cœur, étant très tendre, est délicat et fier, sont en amour les plus misérables. Ni ils ne font naître l'occasion, — ni ils n'ont l'impudence, sur une simple rencontre, de la saisir, de la surprendre. Ils ne sont pas si avantageux. L'avantage qu'un amant se donne est la moitié de l'amour qu'il convoite : et on lui offre l'autre.

Pour une femme, l'homme qui n'ose rien prendre, refuse ; et il ne mérite plus qu'on lui donne. Et s'il est timide par excès d'amour, pas une femme sur cent mille ne le comprend, ni ne l'excuse.

Les femmes, surtout les amoureuses, n'aiment pas qu'on se fasse une trop haute idée d'elles : sinon en paroles, où elles l'exigent. Aussi les avantageux le sont bien en discours. Ils ne reculent devant aucune hyperbole, aucune fadaise. Or cette comédie ne répugne pas moins au grand cœur que la fatuité même : comment louer à l'excès ce qu'on préfère ? — Comme des siennes propres, on se soucie de la fierté et de la délicatesse en ce qu'on aime. — Mais de quoi va-t-il se mêler ? pense la femme. Ce n'est pas son affaire. Qu'il me persuade de son mérite en y croyant. Je crois bien au prix infini de mon corps, dit-elle, et de ma volupté ?

On est sans force contre les femmes. Elles parlent au désir des désirs. Leur corps fait une promesse à l'âme. Leur âme fait une promesse au corps. Le cœur attend une joie inconnue de leur étreinte ; et la chair prétend s'y perdre elle-même dans son triomphe. On rêve d'elles, si l'on rêve de soi. On doute de soi plutôt que d'elles. En elles, on feint de croire au bonheur, où pourtant l'on ne croit pas. C'est on ne sait quoi de doux et de puissant qui désarme, qui séduit et qui flatte. Et qui caresse encore en déchirant.

Sur la grève.

Ils se baignent. Elles prennent des bains.

Ils nagent, ils plongent; ils veulent montrer leur force, et veulent tenter par là. Puis soufflant et victorieux, ils sortent tête basse pourtant; ils se secouent comme des chiens; et se redressant, ils tendent le torse.

Elles tâtent l'eau du pied; elles crient; elles rient; elles fuient. Elles sont parées jusque dans la vague. Elles font des ronds de jambe et de bras. Elles montrent un peu de chair nue et en cachent davantage. Elles veulent tenter par leur peau, leur faiblesse et ses mystères.

Si les honnêtes femmes savaient combien elles font penser aux autres... Elles n'osent y croire. Celles qui ne sont pas honnêtes passent pour afficher ce que les honnêtes passent pour cacher. C'est une différence d'habit: le costume fait la décence.

Combien les femmes s'indigneraient si un jeune homme maniait une petite fille nue, comme elles font des petits garçons dépouillés? — Elles ne croiraient jamais au même plaisir, dans la même innocence. Sans doute avec raison. Et pourtant, elles ne sont pas toutes si innocentes en ce jeu que je le serais.

Les hommes velus et les femmes trop rondes éprouvent au bain même vanité et même passion. Ils se font à la fois un peu gloire et un peu honte, ceux-ci de leur poil, celles-là de leurs bosses. Et selon le moment, ils les font voir ou ils les cachent.

Ce qui convient le mieux à une intelligence hardie est ce qui sied le moins aux femmes. C'est un prodige de

la pauvre raison que les femmes se fassent des lois nouvelles avec les idées amères de l'homme; et plus l'homme a de génie, plus il est cruel pour les femmes de l'en croire.

L'amour toujours ment; et il est forcé de toujours mentir. Le triomphe de la nature est d'accorder les deux mensonges et d'inspirer à l'un une reconnaissance passionnée pour l'autre. Où il n'y a point de dupe en amour, il n'est plus que des ennemis.

La plupart des hommes ne songent pas à se défendre d'une duperie si générale, et qui est dans le vœu de la vie, — ou, pour ne point parler par idoles, un ressort essentiel dans la mécanique du monde. L'aveuglement de l'amour est le propre sacrement de l'espèce. Or, nous voulons sortir de l'espèce : c'est là être homme, et aimer en homme.

Si les femmes n'ont plus le sens de leur immolation sacrée, réduites au sens propre, elles sont réduites au seul plaisir, — ou à la méchanceté.

Il ne s'agit jamais pour elles que de l'amour. Il paraît immoral de condamner les femmes au seul amour; mais il l'est infiniment plus de les y soustraire.

Invisible et toujours présent, le tout-puissant Éros préside aux assemblées des jeunes hommes et des jeunes femmes. On ne le nomme point, et il est là, dans sa double nudité, qui d'une main touche le cœur des hommes, et de l'autre cherche le cœur des femmes pour y porter l'étincelle jaillie de l'homme, en le touchant du doigt.

Les jeunes femmes pensent sans cesse au don d'elles-mêmes que les hommes réclament; et elles savent qu'ils n'ont point de désir plus fort que le don de ce corps, qu'il ne faut pas nommer. Et les jeunes hommes ne pensent qu'à ce don, et à se le faire faire; et ils n'avouent pas qu'ils doutent toujours qu'il leur soit fait, tant que le présent de la chair ne s'est pas chargé de les en convaincre : car ils ne veulent pas en croire une autre preuve.

Ainsi les jeunes femmes se savent convoitées dans leur corps, et la possession de ce corps. C'est pourquoi elles ont honte d'avoir l'air d'y être sensibles, et mettent leur orgueil à n'être pas instruites de cette convoitise, ou du moins à ne pas le paraître. Et souvent elles sacrifient toute leur joie à la gloire du refus. Pour les hommes, ils plaisent aux femmes dans la mesure où ils ménagent cette pudeur, leur parure, tout en l'écartant et en en troublant le bel ordre. C'est pourquoi les bavards, les bouffons de bon ton, les diseurs de rien ont chance de plaire aux femmes : ils ne les convoitent pas moins que les autres; mais ils les font rire, ils les flattent, ils les amusent; et toute la comédie est plaisante parce qu'elle occupe la scène, et sert de rideau au dénouement.

Mais au contraire les hommes passionnés, dont la violence est sensuelle, trahissent, quoi qu'ils fassent leur grand désir; et même ils ont honte de le cacher sous la fadaise du rire. Outre que l'amour les mène moins à la farce qu'à la tragédie. Ces hommes-là sont odieux aux

femmes, jusqu'au jour où ils en intéressent la vanité par un peu de bruit, s'ils en ont fait dans le monde.

Il ne faut pas laisser croire aux femmes qu'on pût se passer d'elles. Mais encore moins qu'on ne peut s'en passer. Elles sont maternelles à la faiblesse, cruelles et dures à la force. De là, qu'elles pardonnent tant aux indignes, et qu'elles ne pardonnent rien aux plus grands. Elles haïssent la passion et la tristesse. La puissance les humilie : elles ne l'aiment qu'humiliée.

Qu'elles servent la nature, et une fin où elles sont sacrifiées. Manque de quoi, elles ne seront même pas capables de ne point se trahir elles-mêmes.

Toutes les passions des femmes, toutes leurs erreurs et leurs injustices inspirent une piété très sainte ; mais à une condition seulement : c'est que leur aveuglement soit divin, comme celui de la nature, et qu'elles se soumettent sans marchander à ce que la terrible puissance exige d'elles, — et qu'elles ne font jamais d'un meilleur cœur que si elles ne se doutent même pas d'être aveuglées.

Le dernier mot de l'intelligence est une humble requête à la bonté, — une requête passionnée et douloureuse.

III

CARREFOURS — POLITIQUE

Tout est public, désormais. Le Journal et l'Amérique ont passé par là. Les enfants en maillot, on leur reconnaît des droits contre leur père.

— Oui : se suçant le pouce, le droit de crier.

La maison est debout ; mais la famille est morte : c'est le moi qui la tue ; et la maison se vide. Dans le pays de leur choix, l'enfer des Yankees, ils font des prisons à trente étages, où cinq cents mâles ont leur logis avec cinq cents femelles. Ils n'ont même plus de noms : ce sont des chiffres. La maison centrale, c'est leur maison. Et digne d'eux : une maison de verre, machine des toits à la cave. Là dedans, tu seras mis au cachot si tu ne peux payer son poids d'or à la jeune fille que tu regardes, s'arrêtant sous tes yeux pour en être regardée. Tu lui ravis l'honneur, si tu n'as pas dix ou vingt mille louis à te faire ravir par elle. Telle

sont les vierges dans la nouvelle maison, les lois de l'amour et la pudeur.

Même ici, dans la maison pleine, le moi sépare les membres. L'homme n'est plus le père, ni même l'amant : ce n'est que l'estomac de la fable, et quelquefois le bras qui frappe. Et de la main on pousse les vieillards vers le fond de la salle, là où la trappe noire s'ouvre sur les ténèbres.

Il faudrait pouvoir faire l'hypocrite dans sa propre maison : mais il n'est pas donné à tout le monde de jouer au naturel ce rôle-là. Il faut se faire obéir des femmes, ou leur obéir. Tout le reste s'ensuit. Il n'y a point de famille sans obéissance, comme il n'y a point de maison sans étage : un pied-à-terre n'est pas une maison ; ni un lit.

Pour moi, j'entends peut être l'obéissance du cœur au cœur. Mais pour l'ordinaire, c'est sur l'autre obéissance que celle-ci se fonde.

A l'égard de la vie privée, l'homme qui pense n'est jamais qu'un homme qui sent. L'on ne peut changer de sentiment; l'on est comme on est, et voilà tout. Les raisons n'ont point de force là-contre : quand je me suis donné les meilleures du monde pour ne pas être comme je suis, je n'en suis pas moins comme je suis ; et il arrive même que je le sois trois fois davantage.

On naît aristocrate; mais que non pas démocrate : on le devient. Qui n'est pas démocrate ? Ils courent les rues. On rencontre partout plus d'électeurs que de raisons.

Ils sont tous démocrates, comme ils sont tous soldats, quand ils ont bu : alors, ils se vantent de l'être, s'imaginant qu'ils l'ont voulu. Mais c'est qu'ils ne pouvaient pas faire autrement.

Ne dites point qu'on se fait aristocrate : on fait l'aristocrate, tout au plus. On l'est, ou on ne le sera pas. J'en sais un ou deux. Pour le reste, ce n'est que figures de mode et l'ornement des salons.

Les démocrates parlent, et les mots agissent; telle est la mécanique humaine, qu'il suffit de donner le branle à la machine. Mais qu'ils y mettent peu de cœur! Du reste, ce n'est pas le lieu.

Otez un quartier de leurs rentes aux bourgeois, ils courront à l'église. Otez-leur en deux, ils feront venir le roi; ôtez-leur en trois, ils seront tous démocrates; — si quatre, ils offriront l'espoir du cinquième en sacrifice à la démocratie, leur idole.

J'entends par bourgeois tous ceux qui ont plus de bien qu'ils n'en eussent acquis par leurs propres forces. Ils ont le pouvoir, et d'autres le méritent. Les rois de l'Europe en sont les gros bourgeois. De là qu'ils font bon ménage entre eux, et tous ensemble avec les rois d'Amérique. S'il en était un seul qui eût de l'âme, comme il serait haï de tous les autres, et qu'il les haïrait. Les bourgeois règnent, parce que la monnaie est la reine du monde. Les socialistes s'en doutent bien. C'est une souveraine publique et sans mystère : elle est à qui peut la prendre. Au plus audacieux de faire valoir son droit.

Au fond, il n'y a dans le monde qu'une foule de

bourgeois et de candidats à l'être; quelques savants, beaucoup de pédants et d'auteurs; quelques esprits habiles, et de loin en loin deux ou trois artistes.

En tout peuple, il y a un bourgeois qui s'éveille. Il aspire à l'être; mais il n'en a pas le moyen. Il a la force, et ne sait pas s'en servir. Voilà la porte ouverte aux démocrates. O que l'envie est donc un grand ressort social, — l'émulation, disent les optimistes.

Le peuple aime les orateurs : c'est qu'il aime qu'on le trompe. Il n'y a point d'orateur qui ne soit démocrate : il n'oserait pas. Pour l'ordinaire, parler haut. c'est penser bassement.

Les prolétaires, qui sont démocrates de naissance. et par force, pensent si peu à aimer le peuple qu'ils font bon marché de leur propre progéniture. Arrive là-dessus l'orateur qui chérit le peuple universel, et ne vit plus que pour lui plaire : c'est qu'il vit de l'électeur.

Les hommes ne peuvent pas vivre seuls, ni être silencieux. Ils parlent sans cesse, parce qu'ils n'ont rien à se dire. Et ils sont en quête des réponses l'un de l'autre, parce qu'ils ne peuvent s'en donner eux-mêmes aucune. Et du reste ils n'en cherchent pas.

Ils veulent qu'on les honore : mais de quoi? — S'honorent-ils tant eux-mêmes? — Je ne respecte rien dans l'homme, qu'une parenté à ma misère. Ils sont si loin de la respecter en moi, qu'ils ne la conçoivent même point.

Le respect de la misère humaine n'a qu'un nom : c'est la pitié. Pour eux, je ne puis avoir d'estime; mais

d'eux, j'ai grand'pitié. Et jamais ils ne sauront que ce don est le plus grand qu'on puisse faire, un don royal, celui-là. La pitié n'est pas une fleur de maison ni de carrefour, mais un présent magnifique, de qui possède à qui est dénué. La pitié est un attribut de la souveraineté. Et rare comme elle.

Selon que tourne la roue, ils semblent meilleurs, ou semblent pires. Mais ils sont les mêmes, — ni meilleurs, ni pires. — Tous esclaves, la meule les emporte ; et ils croient qu'ils font tourner la meule. Un tour, deux tours encore, ils sont broyés, et ils tombent dans la fosse. C'est la meule de la mort.

Il est nécessaire que les rois soient de très pauvres diables, pour que le principe de la monarchie ait son plein effet.

Un roi niais, cagot, sale, plein de débauches, menteur, femelle, — à la bonne heure : il règne, et c'est vraiment par la grâce de Dieu et le bon plaisir de madame sa mère, qui en a fait le don précieux à son peuple.

Mais un monarque qui a du génie n'est qu'un aventurier. Il contrefait les héros. Or, c'est aux héros déchus de contrefaire les monarques.

Pour se garder du dégoût et d'une horreur injuste contre tous les hommes, il faut se séparer d'eux : mieux est d'y penser que de voir.

On se retire pour ne point haïr. On cesse d'agir par

bonté, à l'inverse de tous les bavards, qui agissent, à les en croire, pour en être meilleurs, ou parce qu'ils sont bons : ils sont trop innocents pour savoir même ce qu'ils y gagnent. Moi, j'y perdrais. C'est ce qui nous distingue.

Ou bien, il faudrait être pareil au plus loyal d'entre eux, à un beau paysan de Skaër, ou à une jeune fille de Kemperlé. Mais mieux encore, que ne suis-je un grand chêne, ou un hêtre, ou un houx sur un rocher? — Qui ignore, pardonne.

Le nombre est le plus fort. Mais je ne céderai pas au nombre, cette vile poussière de la force. Que le nombre infini des zéros à la gauche du chiffre ne se vante pas de le multiplier : ils ne peuvent même pas l'anéantir; et il n'est qu'en lui de faire qu'ils comptent.

La puissance du nombre, c'est la puissance des mouches.

Couche-toi, lion. Ton heure est venue. Tu vas périr sous les aiguillons. Mais ce n'est pas assez : les mouches vont t'engendrer une innombrable vermine.

IV

ART — STYLE

L'art est un appétit de l'âme en quête de volupté; et peut-être une recherche souffrante du moi avide de triomphe : c'est dire combien la chair y a de part, et l'instinct de la perfection sensuelle.

Les passions déçues se choisissent pour reine et pour unique messagère l'unique passion de la beauté. Elles n'abdiquent pas toujours sans combat en faveur d'elle seule; souvent elles lui font escorte; mais enfin la passion de la beauté paraît ne jamais être qu'une forme suprême de toutes les autres. On ne saurait concevoir un grand artiste sans passions. Le sens de la volupté est plus aigu dans cet homme qu'en tout autre, quoi qu'on en pense, quoi qu'il en laisse voir et quoi qu'il fasse. Il n'est pas si faux de croire qu'avec un artiste médiocre on fait un grand débauché, que d'imaginer qu'on peut faire un grand artiste avec une dame anglaise, ou le plus chaste des Yankees.

Il n'y a pas beaucoup d'art dans le Nord, parce que les passions manquent. D'autant plus fortes elles sont, et d'autant plus grands les artistes, quand il y en a.

La morale prétend régenter l'art : voilà l'aigre vent du nord. Que Marthe fasse sa besogne et se tienne tranquille.

L'art méprise la morale sans le vouloir, comme l'amour méprise les lois. Ce n'est pas du même ordre. La morale est une règle pour tous. L'art n'est fait que pour quelques-uns, et d'abord même pour un seul, l'artiste. Que l'œuvre d'art ensuite fasse la conquête du peuple, c'est l'affaire du peuple, des critiques, des marchands et des bateleurs : ce n'est pas celle de l'artiste.

Il faut maintenir les lois, ou payer de sa vie si l'on transgresse la règle. Les passions n'hésitent pas. De là, que le grand amour est rare et tragique. Et plus rare encore le grand art, sinon plus tragique.

Comme les passions ne tendent qu'à se satisfaire, l'amour ne se soucie que de beauté. Rien n'est si connu des journalistes et des auteurs à la pelle : la beauté même ne leur suffit pas : ils y mettent la majuscule.

La France n'a que faire des auteurs étrangers, d'où qu'ils viennent ; et ceux du Midi importent encore moins que ceux du Nord. Heureux ceux qu'on dépouille. La plupart, on ne peut même pas les piller, puisqu'ils nous pillent. Ici et là, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, un homme ou deux a du génie tous les trente ou quarante ans : c'est le seul qui compte ; le grand

nombre des autres nous le fait bien payer, — rançon trop onéreuse en vérité. Il faut faire passer le grand homme en France, et lui seul, pour qu'il y donne tout son effet, et qu'on sache s'il est humain. Qu'il nous débarrasse, entre temps, de cent petits singes qui vont se jeter à l'imiter : n'est-ce pas assez de nos magots ? Quel besoin de mettre au visage cent copies d'une grimace étrangère ? On ne le vit jamais mieux qu'aux partisans scandinaves qui ont envahi la France dans les fourgons du grand Ibsen. Tous, à leur insu ou non, ils veulent lier le sort de l'art à la morale : tant ils aiment l'artiste qu'ils lui mettent la pierre au cou. C'est ce qui nous rend ces auteurs insupportables, ou indifférents. Que le pittoresque de la vie est, dès lors, peu de chose. Tous ces gens-là crèvent de certitude, comme des chimistes. Ils pérorent en savants, à perte de vue. Ils découvrent l'Amérique : ils en sont où la France était au temps du second Empire. Ils sont prophètes contre la religion et l'État, comme ils l'eussent été pour leur État et leur Église, un demi-siècle avant. Ce sont machines à penser, qui s'enorgueillissent prodigieusement d'être pensantes, à l'ordinaire des machines : c'est ce qui les fait marcher. Il faut voir le fils de l'Ourse, dans sa meilleure œuvre, où il traite du miracle : comme il est sûr de sa théorie ; comme en ce théologien de l'Antèchrist je reconnais le pasteur de Jésus-Christ. Il ne peut même pas se passer d'un évangile, et le voilà qui dédie son drame aux médecins de la Salpêtrière : la belle idée, et que n'aurait pas eue Æschyle.

Les codes, le droit des femmes, la liberté des amants.

tous les sujets dont une époque fait des sermons, celle-ci en fait des drames. Là, il n'y a rien pour nous : parce que les dogmes nous touchent peu, voir même les idées. Rien ne nous est propre que les passions. La peinture toute vive des passions, voilà la seconde vie que l'on attend de l'art, et que l'œuvre d'art nous offre.

Je m'en persuadai, dans le temps que je vis une Norvégienne qui me parut aussi singulière parmi toutes les autres qu'Ibsen lui-même entre les auteurs du Nord. Cette femme grande et fauve, pâle et lente, était encore très belle, quoiqu'elle eût plus de trente ans, et dans sa jeunesse elle avait dû être admirable. Seule de toutes les Scandinaves que je rencontrai, ni elle ne parlait beaucoup, ni elle ne faisait de gestes. Elle n'avait rien de cette vivacité simiesque qu'enfin toutes ces femmes si intelligentes tiennent de leur redoutable ancêtre, et qu'elles ne dissimulent point pour mieux montrer qu'elles ont lu Darwin. Sa plus rare beauté, au contraire, était le reflet de je ne sais quoi d'animal, qui brillait faiblement dans ses yeux dormants et son vague sourire, comme la paix sur un lac, ou la lune sur un champ de froment.

Or, tous les hommes de son pays s'empressaient autour de cette femme énigmatique, taciturne, et qui devait passer pour n'être pas intelligente. C'est qu'elle portait la marque de l'intelligence suprême, et la propre ressemblance des passions. Elle est dans Ibsen, dans Dostoïevski et dans Tolstoï ; je la vois dans Thomas Hardy ; mais chez les Italiens, ce n'en est fort souvent que la parodie la plus grossière.

Un homme de génie n'a point d'école. Il n'a même pas de doctrines : elles varient avec ses propres efforts à vivre : car on ne vit point, à moins de renouveler continuellement sa vie. La plupart des gens ont besoin de principes, faute d'avoir en soi où se tenir et où se prendre. Mais un moi puissant est le lieu géométrique à toute sorte de doctrines et d'idées différentes : la volonté d'être impose à tout son plan. L'œuvre d'un grand homme est une galerie de miroirs où il cherche à se voir lui-même sous toutes les figures. Le génie les varie jusqu'à se rendre méconnaissable ; c'est ce que ne peut pas faire le talent.

L'art est le recours suprême de l'ordre contre l'anarchie. Qu'il parle pour l'anarchie tant qu'il lui plaira : le grand artiste est la preuve de l'ordre. Voilà comment il ne s'adresse encore qu'au public de son choix, et non pas à la foire. Car dans son œuvre la foire verra toujours l'anarchie, et jamais ne verra l'ordre. — Il est vrai que le public idéal n'existe pas : en quoi il est digne, au moins, que l'artiste y pense et se propose de travailler pour lui.

L'artiste est le souverain de la langue : contre elle et contre lui, les anarchistes font un détestable complot. La pire des anarchies est celles des mauvais auteurs et des journalistes : elle ne va pas moins contre l'ordre que contre la beauté de la langue. Ils forgent des mots, faute de savoir les leurs. Que tout est mort sur ces lèvres mercenaires.

Mieux valait parler peuple que parler grammaire.

Mais le peuple, désormais, parle comme le journal : c'est qu'il apprend à parler à l'école. Partout, à tous les étages, l'école est la mort du style. Le peuple parle mieux que M. de Voltaire, quand il ne tient pas ses mots d'un professeur.

Le jargon abstrait : il est partout ; il supplée aux formes vivantes. Le grand style fait vivre jusqu'aux bois morts de l'entendement : il ressuscite les idées dans leur herbier. Le jargon momifie jusqu'aux passions de l'âme, jusqu'aux traits les plus mobiles du visage vivant. Ils inventent des mots, parce que la vie leur manque. Ils n'en ont pas assez, parce qu'eux-mêmes sont en défaut. Ils ne connaissent que la richesse brutale, qui se compte lettre à lettre ; mais le trésor intérieur, la plénitude du sens et le roman admirable, le poème de chaque mot, cette fortune séculaire leur échappe. Ils lâchent les Barbares sur la langue française, le plus beau royaume sous le ciel de la pensée.

Il faut penser comme Pascal, et parler comme sa nourrice.

Beaucoup de faux grands hommes, à qui la foire fait des triomphes : on les reconnaît à ce signe, qu'ils n'ont pas de style. Du reste, on les connaît aussi à leur public.

Le vrai poète est l'artiste suprême. Je ne parle pas de tel ou tel, qui souffle dans ses pipeaux, ou qui vole dans le cirque, monté sur sa Rossinante chevillée d'ailes. Mais je pense à Æschyle, à Dante, à Pascal, et avant tous à Shakespeare.

Il sculpte, il peint, il chante. Il bâtit des édifices à la pensée. Pour orner les passions et les rendre, il cherche les sons, les couleurs les plus rares et les harmonies puissantes. Et parfois, au lieu de les draper, il les modèle nues.

Ils ne savent pas ce que c'est qu'un grand poète, les maudits faiseurs de bruit. Tout pour eux n'est que forme ; et tout n'est que fond, pour d'autres. Les uns comptent jusqu'à douze sur leurs doigts, et les autres, dans l'huître feignent de cacher la perle. Mais il n'est huître pour le vrai poète, ni alexandrin : la vie, voilà son fond et sa forme ; la vie et le rythme ; l'image et la vie. Épris de la vie, comme il l'a, il la donne. Artiste, il a sa matière qu'il travaille avec amour, passé maître en ce travail comme tout artiste doit l'être dans le sien. Le langage, telle est sa matière. Il aime les mots ; il les soigne, il les vénère ; il en suce la moelle, il en lave la chair salie et mortifiée jusqu'à l'os par l'usage. Il sait la couleur des syllabes et le mystère des sons : il n'en fait pas montre à la foire, mais il les chérit. Puis il coule cette matière merveilleuse dans la matrice de son âme. Voilà le style qui est si rare et plus même que l'homme. Presque tous dédaignent le style : car, combien s'y connaissent ? — Et certes jamais une femme. Le style, comme la force, leur fait peur.

Au bout du compte, le génie, c'est le style. Voilà pour rendre un peu plus humbles dans le succès tous ces gens-là qui ne sont pas artistes.

V

LE MOI — LE PEUPLE

La grande inégalité entre les hommes est dans leur valeur propre pour le silence. Des uns aux autres, c'est une différence infinie. Elle est à peine concevable, et les sépare plus entre eux que ne fait l'espèce.

Ce qu'on vaut pour se taire, quand on a beaucoup à dire : c'est la question.

Le silence est le parfum propre du cœur solitaire. Les hommes ne reçoivent guère l'un des dons sans l'autre.

De gré ou de force, par leur faute ou celle d'autrui, la solitude est l'empire des esprits. On règne où l'on peut. Car il faut toujours régner. Que faire de mieux ? A un certain degré, l'on n'est propre qu'au règne.

Les puissants sont solitaires. Et ils sont silencieux, même quand ils semblent le moins l'être : car ils ne disent rien de leur puissance, qui les hante pourtant.

On ne se tait pas faute d'avoir à dire, mais d'avoir à qui le dire.

Le malheur d'être soi-même est plus cuisant que celui de ne pas l'être. La quantité pour la vie est positive, ici; là, négative. Tous ces petits hommes, qui courent à ils ne savent quoi, criant leur volonté d'être soi-même, me rappellent la foule qui part pour le désert de glace, où, lui a-t-on dit, sous la terre morte il y a de l'or. Le soleil, qui ne la fait pas fondre, ils ne le voient pas dans le ciel, — il se cache sous la glace. Ils s'en vont donc déterrer le soleil. On trouve un peu d'or, quelques fois. Il n'y en aurait pas un grain, pas une once, la rage d'en chercher n'en serait pas moins vive. Il ne leur souvient plus de quelques-uns qui sont morts de faim sur leur trésor.

Être soi-même? Ce n'est pas seulement le pays désolé qui s'étend sous le cercle arctique: c'est le pôle, — le point où s'anéantit l'espace, et où il n'est plus d'horizon. Vaut-il pas mieux, pour vous, tourner autour de l'axe, dans la rotation de l'instinct?

Ils se précipitent sur cette idée, parce qu'elle leur paraît ouvrir la cage où les joies de l'appétit sont prisonnières, et où l'amour cruel de soi est enchaîné. Outre qu'il leur est si propre de ne pas l'être, qu'ils jugent tout facile d'être soi-même. Qu'en pourraient-ils redouter? — Les enfants jouent au bord de la mer, ignorant le danger qui monte. Ils se noient, pour jouer. J'envie l'enfant; mais je ne puis tout à fait l'être.

La plupart des hommes ne connaissent pas la profonde tristesse: elle naît de la force. Ils n'ont pas assez de fond pour sentir ce souffle ténébreux, haleine d'un grand sépulcre. La puissance de l'ennui est méconnue.

Que je suis sensible aux énergies de ce mot sombre ! Il ne les a plus, pour eux. Je n'y vois rien qui marque une âme oisive. Il me parle d'un dégoût immense, amer comme l'éther et plus brûlant encore. Ennui, dernier-né de la lumière, tu sens la fièvre, et le frisson est ton système d'ondes.

S'il contient de la haine, c'est la haine de soi. Il est un dur ennui où la pensée se goûte, où elle prend un intérêt infatigable, où elle jouit enfin et ne jouit que trop de soi : c'est l'ennui dévorant d'un grand cœur, — la lente, l'ardente torture qui le prend pour unique victime ; et l'esprit s'y complaît, loin d'en souffrir.

J'ai les entrailles bien amères, — à cause de mon ennui. Salutaire amertume ! Elle seule me défend contre le miel de la douceur, dont mes lèvres sont si avides, et qu'elles butinent sur toutes les joies de la vie, pour enrichir follement la ruche du cœur. Bénie soit donc l'amertume, qui met en fuite mes abeilles, et les endort.

Quel peuple rend l'amour qu'on lui donne, sinon à qui le trompe et le flagorne, et ne le méritant pas n'en est que plus aimé ? — Le peuple est femelle. C'en est la faiblesse et la force ; de là sa patience, sa matrice qui ne refuse pas l'avenir, ses bonnes mamelles de travail et d'espérance ; de là aussi la tête folle, l'hystérie et le mauvais goût en toutes sortes d'art.

Femelle, le peuple est curieux des ruffians ; il leur garde une prédilection constante. La prostitution du peuple a un nom : c'est la politique. Car la politique

n'est grande, belle et pure qu'entre les mains d'un seul homme.

Je rêve de conquête. Si l'on me disait ce que je suis, je ne voudrais plus l'être. Et pourtant je ne veux être qu'au delà de ce que je suis, — pleinement tout ce que je suis.

Le rêve de la conquête est le rêve de la vie. C'est pourquoi je méprise en vain la conquête. Que ne ferait-on pas pour conquérir? — Je me perdrais volontiers pour asservir tout le reste : mais quel besoin, dès lors, de conquérir en effet? Que ferais-tu de plus que tu ne fais? — Il ne s'agit que de penser.

— Non : il s'agit de sentir et de vivre. Il faut être le plus fort; ou il n'y a pas moyen de vivre : ce n'est plus la peine. La conquête fait passer le temps.

Et moi, qui sais la vertu du silence, pourquoi parlé-je? C'est le sang et le torrent de la colère qui tournent en paroles sur mes lèvres. Mais j'en veux rougir, et je m'en punirai.

Je vois venir sur la lande le vieux Recteur, M. Kergall, et la Religieuse de l'école. Le prêtre, a plus de soixante ans, grand, large, maigre, de mine ascétique, la plus belle figure aux arêtes de marbre, le regard pur sous les épais sourcils blancs, le front brillant et dur, le teint hâlé : il est sain comme l'œil; la religieuse, hier encore une jeune femme, est un peu ronde; sa peau est fine, lavée, d'une pâleur transparente; son visage en tout pareil à celui des petites filles qu'elle enseigne : comme la lumière du matin est posée sur la rivière, un repos lumineux éclaire ce visage blanc.

Voilà, peut-être, le seul état où l'âme, se trouvant quelque prix, connaisse la paix. L'épreuve en a été faite mille fois. Je me rappelle le moine de Vendôme, après la citadelle prise et le château incendié. Comme les Huguenots menaient pendre Benéhart, l'homme de la Ligue, les soldats eurent l'idée de brancher aussi le moine qui l'assistait, et qui seul avait osé le faire. Ils n'étaient pas pris de vin ; ils étaient pris de sang, comme il est si ordinaire à l'homme, dès qu'il le fait couler. Il leur parut donc plaisant d'accrocher à la même potence le confesseur et le pénitent. Mais ils ne savaient comment accomplir la facétie : point de corde assez longue, et l'on n'en pouvait trouver aucune, le gibet ayant été dressé fort haut. C'est alors que le moine dénoua sa ceinture et offrit sa corde aux bourreaux. Ils la reçurent en riant. Ils pendirent Benéhart ; ils pendirent le cordelier ; et le moine, les regardant à peine, se laissa pendre, sans dire un mot. Que j'y voudrais voir un médecin illustre ! — Mais diront-ils, il y a le grand Archimède. — Sans doute ; pourtant Archimède était au bain, et il n'a pas fourni le couteau. Et quoi, du reste ? Peut-être Archimède eût été cordelier. Newton, à sa manière, l'était bien. Dont je l'envie.

Je sais la mélancolie d'un homme exilé du règne ; j'en sais les frissons ; et j'en ai sous les yeux l'horizon même. Il est pareil au crépuscule d'un jour trop bref, au cours d'un morne hiver. Il a l'âpre lumière de la nuit sous les neiges. C'est parfois une ombre étouffante, où l'on ne trouve pas son chemin, où il faut le chercher à tâtons,

marchant sur les genoux, tâtant la route livide de la main et du front, la route dallée de glace. Et parfois c'est le clair de lune éblouissant, la clarté dure des étoiles sur les sommets ; une bise qui brûle et dessèche les poumons, balaie l'espace : là-dessous, tout est mort ; tout est roidi dans les attitudes d'une attente éternelle. Et l'homme altier, dans la douleur, lève le front.

Celui qui est sujet à cette fièvre et qui la communique n'a point l'âme insensible. Il n'est pas si rude qu'il ne fasse davantage semblant de l'être. La froideur trompe là-dessus. Ha ! que n'est-il froid aussi à l'égard des passions tendres. Il est violent et passionné pour ses idées : or, la propre chaleur des idées, c'est la violence.

Amer, parce qu'on n'espère pas. On a la force du sarcasme, comme tous ceux qui sentent moins la vie des autres en eux, qu'ils ne s'y comparent. Le contraste est révoltant de la foule humaine et de celui qui la contemple, entre ce qu'elle est et ce qu'elle croit être, mais bien plus entre ce qu'elle doit être et ce qu'on voudrait qu'elle fût. La gravité ne peut tenir devant ce palais de singes ; on grimace aussi à les suivre dans leur art grimaçant. Comme Jacob s'il avait été vaincu, il faut avoir lutté corps à corps avec la fortune ; terrassé, il faut s'être résigné ; il faut avoir regardé la fortune les yeux dans les yeux, pour la mépriser assez, et pour la braver d'un silencieux sourire.

Philanthropie.

Le plus seul est le meilleur, sinon le plus grand,

selon Ibsen. Le plus loin des hommes est le moins dur pour les hommes : car il n'en souffre plus tant.

Je crois aux hommes, quand je ne les vois point. J'y crois, comme j'y pense. Mais comment croire aux hommes dans la cage aux singes ? — Loin d'eux, je perds l'idée de leurs grimaces. Rêvant de ce qu'ils peuvent être, il ne me souvient plus de ce qu'ils sont.

Ou aveugle, ou solitaire : il n'est pas d'autre état où l'on garde de la tendresse pour les hommes.

Il ne faut pas réduire au désespoir une grande âme, à l'heure où elle a toute sa verdeur et toute sa force : car c'est alors qu'elle réclamait la joie du triomphe ; alors, elle pouvait la goûter.

Au moribond qui ne se nourrit plus que de lait, qu'importe si on le convie, soir et matin, à des festins magnifiques ? — Il fallait lui offrir le pain blanc, le pain de pur froment, chaud et frais comme la vie, quand, mineur enseveli dans la caverne, il aspirait de tout son être à l'air libre, et qu'il réclamait à manger, mourant de faim et de nuit, après un long jeûne. — Où tout est cohue, tout vient à contretemps.

Je sais un livre admirable, un des maîtres livres du monde, qui n'a pas d'abord été lu par vingt personnes. Le genre humain se passe bien de livres. — Souffrez donc que tel livre ait pitié du genre humain.

La lune luit dans sa lanterne de blancs nuages, veilleuse dans la chambre du ciel malade. La mer étouffe ses sanglots dans la nuit sourde : comme elle pleure doucement sur les rochers.

Demain, où sera ma jeunesse? Où seront tant de volontés, qui volaient à la conquête, comme des flammes d'or au vent d'ouest? C'en est fait.

Ma jeunesse tombe dans le passé, comme une pierre dans le fleuve. Et toute ma volonté s'épuise dans la solitude. La sourde nuit est là. C'en va être fait! Que n'es-tu sourde, ô toi-même, comme elle, ô mon âme?

Étouffe tes sanglots, comme la mer sur les rochers du phare. C'en sera fait demain.

C'en est fait.

VI

BÊTES

La perfection de la bonne nature elle est dans les yeux de la chienne. La bonté est là, — bonté, je veux dire joyeuse soumission d'un être à un être. Voici une créature qui a trouvé son Dieu.

Elle m'aime d'amour, la belle danoise. Chaque matin, elle gémit de joie à me revoir. J'ai bonne odeur pour elle ; ma main, mon air, ma peau, lui plaisent.

Jamais un homme comme moi ne sera tant aimé d'une jeune femelle, comme il l'est de sa chienne. C'est une loi. Je vois qu'elle le sait : ils me le disent, ces yeux trop clairs, et sans pensée comme la pureté même. Mais la voici bondissante, qui a peur que je pense pour elle ; et, faisant du bruit, cherchant ma main, elle en attend la menace et déjà en jouit. Ici ! Couchée ! — Oui, vous êtes belle.

Les enfants ont une forme d'imagination singulière: elle dépend du geste presque uniquement. Ils se donnent un thème de jeu ; puis ils jouent : mais en eux-mêmes rien ne répond au geste. En quoi, tous les enfants sont du Midi. Ils ne croient pas à ce qu'ils font: ils font semblant d'y croire. En voici quatre qui jouent à l'oiseau. Un d'eux chasse ; les autres sont du gibier, que l'on prend en vie. Celui qui est pris, se laisse tenir par l'autre, qui le saisit à la blouse et le pousse devant lui, tandis qu'il penche la tête et bat des ailes avec les bras. Comme je les regarde, sans rien leur demander, le chasseur me dit complaisamment : « J'ai pris un oiseau vivant. »

Cette imagination qui tient au geste n'est point du tout pareille, comme on le dit souvent, à l'imagination des poètes. Le geste, qui est le tout de l'une, est la ruine de l'autre. Les poètes imaginent en sentant ; parfois même ils n'imaginent que pour sentir ; ils en poussent la volupté jusqu'au délire. Une passion dépravée, si l'on veut. Non seulement le sentiment ne correspond pas à ce que les enfants imaginent, mais si d'aventure il y entre, ils en ont peur : ce n'est plus un jeu. Les enfants ne sont donc poètes, comme les poètes mêmes, qu'à leurs heures de passion : quand ils s'endorment persuadés que saint Nicolas va descendre de son char de neige, pour leur mettre des jouets au pied du lit, ou mieux encore, dans la peur, — quand ils ont pris l'habitude de craindre, le soir, tel escalier de la maison, ou telle cave, tel coin du jardin, tel visage de mendiant, ou telle voix de visiteur étranger.

L'imagination des enfants est une gymnastique. Tandis que celle des poètes est un songe. Rien de plus réel que le songe, du temps qu'on y est plongé. On pleure. On aime. On est supplicié. On perd et l'on possède. On meurt même et l'on se réveille en criant, surpris de se retrouver.

Assise sur le roc, ses beaux pieds nus dans l'eau verte, la fillette se baissant pèche parfois au vol une petite bête, et la désarticule. Je prends entre ses doigts un crabe, qu'elle va mettre à la torture. Elle en jouit déjà, ayant été pincée. Je ne lui prêche point la pitié ; mais je lui donne du sucre. Elle rit, elle jette le crabe : le gros pou cuirassé, le sale guerrier de l'ordure, de quel train il s'efforce de regagner l'ombre humide sous les pierres! Comme il court de côté, dans son armure! Une hâte, un désir de vivre éperdus ; les pattes grouillent sous la carapace, comme la tortue que font les soldats romains à l'assaut de la ville promise par le consul aux voluptés du sac. Je me penche, pour admirer ce hideux : dans son ardeur, il fiente : il me semble qu'il pue le suprême désir : vais-je pas l'adorer, le misérable, dans son humble bénédiction de la vie ? — Tant de piteuse sublimité me force à rire. Et riant aussi, tandis qu'elle en croque un dé, Jeannette me demande du sucre, agitant de plaisir ses belles petites jambes, et choquant l'un contre l'autre les œufs pointus de ses genoux d'ambre.

On ne rencontre que médecins mués en prêtres. Il

faut suivre le catéchisme de l'hôpital, ou subir leur mépris. J'ai le dégoût de ce fameux sacerdoce qu'ils exercent dans l'église de la chair.

Une foule de gens, qui ont trop de sens pour croire à rien, croient à la médecine et s'y efforcent. Ils suivent l'office des médecins, et ont bien honte d'entendre une autre messe. Il n'y a mal, pourtant, de l'esprit ni du corps que n'engendrent ces soi-disant curateurs à l'un et à l'autre. Et d'abord, il est constant que la chimie altère tous les remèdes : pas une fois sur mille, ai-je lu quelque part, on ne trouve une drogue sincère dans la boutique de l'apothicaire, cette nouvelle sacristie. Et voilà des dogmes qui n'ont point d'incrédules ! *O sancta simplicitas !* Qui rira du cardinal Purgon, quand il rit du pape ?

C'est dans les jeunes garçons qu'on voit le mieux la laideur, la sottise et la méchanceté des hommes. Mais surtout leur lâcheté. Ils sont lâches à tout instant. Ils ne savent que faire le mal, ou le craindre ; qu'abuser de leur force, contre les plus petits, les filles, les bêtes, — ou fuir devant l'abus qu'on veut en faire contre eux. Comme ils n'ont plus la voix ni les gestes de l'enfant, leurs tours et leurs mouvements sont haïssables : on ne peut guère pardonner à ce manque d'harmonie. Et comme ils n'ont pas encore la force de nuire, en ayant la volonté, on ne peut se venger d'eux comme des hommes mêmes. En quoi il sont plus détestables même que les hommes. Nombre d'auteurs restent petits garçons toute leur vie.

Le petit garçon est l'animal injurieux par excellence. C'est une vieille fille aux jambes nues. Le roquet de la maison. Il aboie à tout ce qu'il ignore. Il n'aime rien, — ou le sucre, ou la viande. Il ne lui faut qu'agiter les pattes et la queue, faire des bonds, donner de la voix, japper enfin. Et comme il est le plus injurieux des êtres, il est fatal qu'il en soit le plus bruyant. Les chiens gâtent la nuit d'été, le bruit des jeunes garçons gâte la journée ; mais la mère s'y plaît. Pour être plus odieux encore, le jeune voisin, sa voix muant, jappe en deux ou trois tons, et fait à lui seul l'effet de deux ou trois dogues. Que n'y a-t-il des chenils pour cette active canaille? Il en faudrait, à l'orée des beaux paysages. Mais on les y mène, désormais, pour faire comme les Anglais, passés maîtres en l'art de faire un chien courant d'un homme.

Entre tous les singes de l'Europe, la grande parenté, c'est qu'ils s'accordent tous à se croire des hommes, et n'en refusent tous la qualité qu'aux seuls Français. Ainsi ce pauvre babouin d'Alfieri, qui pendant vingt ans fit la grimace grecque. Ainsi le premier caporal venu en Poméranie, Brahms ou Boecklin, je suppose. Ainsi tel chat-tigre à Londres, et à Kristiania le Fils de l'Ourse.

Pour moi, je n'excepte personne de la commune singerie, qui est l'humanité. Mais il y a un ou deux hommes, de temps en temps, qui font rougir les singes d'être hommes soi-disant, et les hommes d'être singes, Aussi, quelle vie on leur fait mener : Kipling, dans sa jungle,

aurait bien parlé, cent ans plus tôt, de pendre Beethoven; et Chamberlain de mettre Dostoïevski en cage. Ils diront non : mais qu'importe? Les singes graves mentent de bonne foi.

Je ne connais qu'une espèce de grands singes qui n'a presque plus rien d'humain : c'est les Yankees.

Il est dur de vivre dans un monde où ce n'est pas assez des ministres anglais pour donner le ton à la planète, mais où les meilleurs de l'Angleterre eux-mêmes, désormais yankisent.

Yankiser, c'est singer l'homme, quand on est automate.

Qui fera enfin grâce aux pauvres bêtes, et les délivrera dans leurs supplices? Elles attendent leur Sauveur.

Les pauvres bêtes, qui sont tout ce qu'il y a d'irréprochable au monde, — tout ce qu'il y a d'innocent, puisqu'elles ne savent pas.

Elles font de leur mieux, même quand elles mordent.

Les pauvres bêtes, qui sont nées de l'amour et d'une mère, par le même insondable miracle : elles ont bondi dans la joie, à la lumière du jour, et teté les mamelles, tandis que la mère les léchait doucement sur la tête : comme nous.

Et les voici, qui ne sont pour l'homme qu'un garde-manger saignant, un cellier de meurtre et de sang, un troupeau innombrable de condamnés à mort, qu'on frappe, qu'on entrave et qu'on égorge. Les pauvres bêtes, non moins divines pourtant que le plus grand des

hommes, ayant un cœur qui se contracte, et qui chasse le sang, des poumons qui respirent, une belle face de soie et de velours, et ces yeux, miroirs de nature, où jamais le mensonge ne fit ombre à la sensation toute pure, et que la mort ternit.

VII

RÊVES

C'est fait du soleil et de l'espace libre. L'air gris, l'air mat et sourd ; le temps voilé et la pluie longue. On ne voit plus les mouettes obliques ramer contre le vent, ou se poser sur leurs nids en hotte collés contre la roche. L'impalpable tissu du brouillard marin étoffe d'eau toutes choses. Les murailles se chagrinent d'humidité et de grésil. Une lueur plombée tombe dans l'air malade. Au loin, de noirs sapins surgissent de la buée ; et dans le port, les mâts en deuil, d'un doigt hargneux, tâtent la brume. Sur les maisons de bois rouge, les cheminées s'encapuchonnent de fumée ; un brouillard jaune ouate les membres blessés, les os maigres des arbres. La pluie, la pluie, la pluie.

Il pleut sur le fjord ; les murailles se resserrent. La vie s'enferme jalousement dans les maisons ; lourde, noire, carrée comme un bloc de fer, la Bible sur la table veille au maintien de la clôture et des mœurs

rigides. Les yeux ronds du vitrail enchâssés dans le plomb s'écarquillent de sommeil. Le jour tombe dans la chambre ténébreuse ; le poêle ronfle dans un coin, comme un ours à la chaîne, dormant dans sa fourrure ; et son mufle rougeoie. Une tache d'or rouge, là-bas, sur la tenture, une lueur de lumière captive sommeille sur le velours. Et dans le vaste lit, sous les rideaux complices, je devine une femme qui soupire ; mais elle étouffe dans sa gorge la colombe de la volupté ; elle ne veut même pas, dans la ville hypocrite, que son amant s'en doute ; et sur sa bouche même, elle se tait ; seule, dans le miroir de ses yeux fixes, la convulsion du plaisir bat de l'aile, lorsque passe avec lenteur la colombe mourante.

Il pleut. Sur le quai, la bise glacée souffle au visage l'haleine de l'est et le vent des pôles. Le rideau de la pluie, un instant soulevé, retombe, double et triple ses mailles. Sur la pluie, la brume ; et sur la brume, la fumée des nuages, à l'infini. La mer aussi dort sous la brume ; et même la tempête roule dans le brouillard, invisible. La folie amère des vagues, l'aveugle obstination des rochers, un bruit d'eau dans le silence.

On frappe à la porte de velours. La pluie coule sur le vitrail, pareille au compte sans fin d'un sablier liquide. Et tout s'étouffe, dans un frisson : tout se suspend.

J'ai été, cet hiver, à Aberdeen ou bien à Inverness, dans la lointaine Écosse.

Je me plais avec les petits enfants, quand ils sont beaux. Mais ce n'est qu'un peu de temps. Il faudrait que

les jeunes femmes fussent sans force contre le désir impérieux de l'artiste, quand il rêve de beauté à leur propos. Mais c'est contre lui qu'elles sont les plus fortes, contre lui qu'elles s'arment le plus de leur vanité.

Si les fleurs se mouvaient, et si on les entendait un peu souffrir ?

A quoi ne préférerait-on pas les fleurs tièdes, muettes et palpitantes ?

Je suis dégoûté de ce que je vois, — dégoûté de tout ce que je lis.

Partout des livres, partout des auteurs. Point d'œuvres, et point d'hommes.

Nulle part, depuis Wagner, je ne trouve la grandeur, la rude puissance jaillie de l'âme, l'éclair brûlant du cœur. Ils ne me donnent rien de ce que j'attends, ni de ce que je cherche : ils ne m'offrent que leurs masques en scène. Les réalistes ne peignent que le meuble et la façade. Les idéalistes, bien plus pauvres encore, se racontant eux-mêmes, ne rendent que le vide de la salle. Où est la cathédrale, corps et âme, la nef avec les orgues, et la musique de la lumière sur les vitraux ? Où est la Vision ?

La pauvreté des livres n'est pas si offensante, mais du même ordre que la hideuse ladrerie des milliardaires, rois en Amérique : roi du cochon, roi de la viande, roi du vol, la nouvelle Table Ronde et les Douze Pairs infects de l'impudence. C'est la même gale de matière, la même misère du fond, le même mensonge

qui ne se connaît pas, la même bassesse qui se vante. L'avantage des livres, c'est qu'on les brûle et qu'ils ne comptent pas. Ils n'ont point la force de l'ignominie régnante. J'ai lu le discours qu'un roi des porcs, étant promu recteur dans son université, a osé jeter, comme de la boue, à la face insultée des siècles, où l'on pouvait être homme. Il chante le triomphe de sa porcherie : ils seront un milliard de têtes, dit-il, avant cent ans ; il compte sur ses doigts les tas d'or, les étages des maisons, les brevets des femmes en toutes sciences, les droits et les devoirs, enfin tous les rouages de la mécanique universelle.

Où fuir cet immonde génie ? Où n'avoir plus vent de ses œuvres scélérates ? Je rougis de honte ; je voudrais ne pas respirer un atome de l'air que cet homme et ses pareils respirent. Cependant, dès demain, ils seront les plus forts : ils sont le nombre. Ces misérables jugent du monde, de l'énergie et de la force à la mesure de leurs orphéons et de leurs architectes. Ils ont les maisons de trente étages, et Chartres n'a que Notre-Dame. Ils hurlent en chœur de dix mille mâles et dix mille femelles leurs hymnes patibulaires ; et Beethoven, dans une chambre d'auberge, seul avec le crépuscule, chante sa grande peine. Un Wagner en Allemagne et un Bismarck, un homme en Norvège, un ou deux en Angleterre, trois ou quatre en Russie et trois ou quatre en France, voilà tout le siècle. A l'entour, le désert.

La divine musique, seule, me console. Encore, toute la musique n'est-elle qu'un seul homme. Mais sans pareil : en lui toutes les forces, toutes les beautés, toutes

les vertus, toute la profondeur, toute la création de l'âme, toute la source du cœur jaillissant pour le cœur, — les énergies de ta douleur et de ta solitude, mon Beethoven, les ont connues.

J'ai vu tuer un grand arbre, un frêne séculaire, lumineux, et dans sa vaste vieillesse, plein de grâce. Je l'appelais la Reine ; et c'était pour moi la mère vénérable des fées.

J'ai vu les assassins le frapper, l'arracher de la terre ; le fer criait dans les entailles ; il semblait frémir sous les coups ; et quand parurent au jour ses racines, ses poumons dégouttaient d'un sang noir. Comme la femme tirée de son lit, il soulevait avec sa masse l'odeur nocturne de la terre, une senteur profonde de sommeil. Cependant il allait mourir. Sans doute, en tombant, tandis qu'on le brisait, il faisait entendre un cri ; il poussait parfois un sombre gémissement. Mais il ne se plaignait pas ; et son chef spacieux, ainsi que tous ses membres écartelés, est resté impassible. O grand arbre, ami puissant et sûr, frère aîné, puisses-tu m'enseigner ; puissé-je apprendre ta sagesse, bon maître. Tu n'as rien dit ; et tu étais si beau. Et tu mourais.

La mer.

Toujours pure ; et par là plus séduisante encore que cruelle. Elle est l'horizon de l'ineffable dédain.

Elle renvoie les coupables ; les hommes morts, ces pauvres fous, qui croyaient vivre, — les restes d'un soleil et d'un orage.

Et les hommes regardent la mer avec crainte, — les hommes toujours travaillés de désirs, toujours travaillés de remords... — Pourquoi le remords, puisque le temps passe?...

— Il passe, c'est cela.

VIII

ÉTÉ — SUEURS

Il fait beau. Le monde grouille. Les oiseaux éperdus chantent comme s'ils devaient épuiser leur chant, et ne plus vivre qu'une heure. La truie grogne sous la queue du cochon. Chaque homme en congé, mais non vacant de soi, parle au bord de la mer, et bien bassement. Chaque homme sue le lard de son âme, dans la chaleur de vivre : il pense.

J'ai vu trois bourgeois avec leurs femmes. Chacun des trois se moquait de l'autre, parce qu'ils s'enviaient. Mais, quand ils m'ont vu, tous trois avec leurs femmes, ils ne se sont plus moqués que de moi ; mais ils ne m'enviaient pas. L'un d'eux était un auteur à la mode. L'autre était notaire ; et le troisième, un comte ruffian qui a vendu sa couronne je ne sais où, au poids du cochon : je veux dire de l'or.

J'aime cela, que ces trois hommes rient et ne m'envient pas. Moi, je ne ris point et les envie. A cause du comte, je laissai parler en moi la bête sous la couronne, ce jour-là.

La mer se soulève comme une gorge. Elle rêve d'amour, je le sais. Elle a son odeur d'iode et de violettes. Elle veut que le ciel la caresse. Et cette blonde fille, là-bas, qui se couche dans l'ombre du rocher, comme un enfant aux pieds d'un vieillard : elle ramène son bras sur ses yeux, et sous la guimpe je vois battre ses seins ; elle semble avoir deux cœurs.

Et dire, dire qu'en cet instant des hommes meurent, et qu'ils sentent la glace de l'éternel hiver monter de leurs pieds à leurs entrailles, tandis que le cœur tremble. Mais quoi ? déjà, dans la chambre, déjà, sous la peau, les mouches et les vers se réjouissent.

Spinosa a tout déduit dans son ordre : celui du fait et de la force. Il n'y est pour rien. Il contemple, et n'agit pas. Il n'oublie que d'être homme.

La pitié est un flux du cœur mal réglé, une diarrhée de l'âme. Si un chien a la rage, je ne lui en veux pas d'être enragé ; mais je l'étouffe ; et s'il pouvait comprendre, mon chien lui-même, raisonnablement, me demanderait de l'étouffer.

C'est bien dit, et puissant en raison. Mais je sens la pitié, et mon cœur s'émeut, qu'il plaise ou non à ma raison.

Je suis ce que je sens, avant d'être ce que je pense.

Va donc, forme infecte, je ne t'écraserai pas. Une bête de la mer, une sorte d'abcès mou, une poche blanche de pus, grouille à portée de mon pied, faiblement : elle se meut avec lenteur et file une bave verte. Je ne l'écraserai pas.

Je me penche sur mon désir; je le contemple : la passion de la vie : elle est triste.

Personne n'a dit encore l'amour, l'ivresse noire et rouge de la vie. Elle est plongée dans la passion. C'est elle, le rêve des rêves ; et certes, si pour être parfait il faut que l'on n'y puisse atteindre, plus que le rêve de la vie quel songe est inaccessible ? — La passion de la vie me ravit de tristesse. Il est inévitable qu'elle soit toujours déçue ; la grande déception de la fin lui est seule à tout jamais promise. Elle ne sera pas rassasiée, sinon de chagrin ; et loin de s'en dégoûter, son appétit s'en augmente.

La passion de la vie n'est si brûlante qu'au bord des cœurs tremblants sans cesse de la perdre. Qu'importe ce mirage à ceux qui sont assurés d'une vie éternelle, — et la clarté de nos jours, ces mouches lumineuses, à une habitation sise au cœur du soleil ?

Nous qui sommes dans la mort, nous avons un appétit de vie intolérable. Il n'est damnation comparable à celle-ci. Voici la propre damnation de l'âme innocente : Nous sommes condamnés aux transes de la faim perpétuelle, qui n'a point d'aliment. Pour mieux nous poindre, elle prend la forme du grand désir, qui est amour. A l'égal de quelques autres, je sens grandir la souffrance

d'amour à mesure que je prends de l'âge, — enfant pour éprouver, vieillard pour ressentir. La jeunesse souffre de l'amour qu'elle subit ou qu'elle espère; et la vieillesse se désespère de n'avoir pas conquit ni forcé cet amour. Pour Amour, au fond de ma détresse, je viens de naître et je suis chargé de siècles.

Le vertige vient de trop aimer. Les grands artistes sont des malades saisis de ce profond délire, il me semble. Michel-Ange s'en est remis de la consolation à l'amour divin. Et Wagner a fait de même, cet autre Michel-Ange.

Ni le feu de l'été, ni ce midi qui brûle sur la mer, ni la fournaise de l'enfer, ne se peuvent égaler au feu de ta damnation, mon âme. O sort trop heureux de Tolstoï : il sait où se prendre en cet abîme. Lui aussi a été passionné de la vie; mais près de se perdre en sa passion, il a trouvé où le cœur se fixe; et dans ce tourbillon, il a reconnu la place solide, la place en forme de lit, la seule place où le berceau n'effraie pas, par sa ressemblance avec le sépulcre.

Rien de grand n'a été fait dans la vie, que par ceux qui se sentent condamnés à mort : pour tout à l'heure. Surtout dans l'ordre du cœur. Alors on se hâte : il s'agit de faire ses legs.

Condamné, condamné à mort. Et comme tu es plus grand, ta mort est plus ignominieuse. On te couche tout le long sur le billot. Ils savent bien que tu n'es pas celui qui se laisse bander les yeux.

Il pleut. Jamais je ne reverrai cette pluie. Telle goutte

emporte ma vie. Il pleut. Et le bourreau est là, dans le coin; il me guette, les yeux fixés sur moi. Et j'ai déjà la hache fichée dans le cœur. Non pas demain, mais tout à l'heure.

IX

DÉSIR — VOLUPTÉ

Le mensonge est la vérité du désir, et la force des faibles. Il n'y a pas que les femmes pour vivre sous cette loi.

Nous mentons tous, car les plus forts sont faibles contre la vie, les passions et la mort.

La grande affaire est ne point haïr ce qu'on est forcé de faire, — ou de ne s'en douter pas, et de n'en pas avoir honte, le faisant.

Nous sommes quelques-uns à rougir d'être faibles, et à nous haïr de l'être. Les hommes mentent comme ils respirent. Et nous voilà quelques-uns à ne plus vouloir respirer, ayant horreur de savoir comme nous respirons.

Je la tiens sous moi, cette femme, la jeune créature de mon désir. Ce n'est pas assez de la volupté dans mes flancs : il me faut la sienne et qu'elle me soit due.

Je me désespère de douter, car je doute si je la donne. Mon propre désir se ravale et s'étouffe. Je ne vis plus que pour voir passer dans ces yeux révulsés de plaisir, comme la flamme se renverse au foyer du miroir, l'ombre de la mort.

Tout l'excès de ma vie est si avide de vivre, que j'ai soif d'une autre vie, autant qu'un fauve de sang. Sans cette soif cruelle, l'amour est sans tendresse. Mourir, mourir, et que tout meure. Voilà ce qui s'appelle aimer, voilà la volupté. Et qui en a le goût, en est rongé en effet jusqu'à ce qu'il meure.

Terrible est la volupté. Elle a toutes les innocences. Elle veut toutes les profaner. Car l'âme y entre, l'âme qui rachète tout, après avoir tout trahi et tout envenimé.

Voluptueux jusqu'à la mort. Je sais un saint qui l'est bien autant que Tibère : ils ne diffèrent qu'en moyens. Voluptueux jusqu'à la mort : l'os misérable de la vie, je le ronge. Je casserai l'os avec mes dents ; et je sucerai la volupté, la moelle.

Et pourtant, c'est mentir. Car loin de briser l'os, je n'ose pas déchirer la chair, ni mordre à même la chaude fibre. Qui sait pourquoi ? — Je n'ai pas pitié d'elle, qui n'a pas pitié de moi. Ou plutôt je mens : j'ai pitié d'elle, qui ne l'a point de moi. Je n'ai jamais pitié de moi.

Que la volupté est triste, hélas ! Triste comme la pensée, dont elle est la sœur charnelle. Mais quoi ? — C'est la tristesse qui nous attache.

Sorti du rêve, ainsi que d'une ivresse, la face de la vie se dresse devant les yeux de l'artiste, comme le soleil d'une aube tragique. Et c'est Méduse, terrible et belle, — mais belle surtout d'être si immuable et si terrible.

Plus l'on vit solitaire, et plus infranchissable se fait la solitude. Un océan d'ombre couvre cette Sibérie, où le condamné à perpétuité n'est promis qu'à la mort.

On voudrait en avoir fini de toutes ces fièvres. On voudrait avoir accompli son œuvre et s'achever soi-même. Trop de troubles. Trop de troubles, trop d'insomnies. Le désir du bienheureux sommeil, que ne hantent plus les rêves, semble la sueur et la rémission de tous les autres. Voici celui qui se fait espérer, le profond repos, ce rivage béni qui recule sans cesse, où l'on n'est jeté que par la plus noire des violences, sans le vouloir et d'un seul coup.

Je n'ai que faire de la grandeur, de la gloire et de vous tous. Mais ce qui, en moi, est de vous ne peut pas s'en passer : je suis de chair. O que la chair est puissante.

X

NATURE — IDÉES

Fille dure de l'Océan, la Bretagne plaît aux cœurs passionnés et volontaires. Comme elle, ils ont l'ardente tristesse sans mouvement, la longue mélancolie des étés brefs et éclatants. Elle est pure, elle est loyale ; elle est simple et sincère. On y ment moins qu'ailleurs ; et beaucoup qui ne sont pas du pays, à les y voir seulement, et sans dire même un mot, y font figure de mensonge. C'est un ciel où la brume appelle la lumière en rêve ; et où le soleil se rappelle la pluie. Une terre pensive et silencieuse ; un corps de granit sous une chair innocente de haies mouillées et de verdure. J'aime les os d'acier sous la peau de velours, et la mélancolie où l'énergie sommeille. Ici, la figure humaine vaut un paysage.

Le peuple y est encore, quelques fois, lui-même ; mais de moins en moins : il en perd le courage. La

guerre est déclarée à tout ce qui ne porte pas l'uniforme du siècle. La défaite commence par le costume et finit par l'instinct. On croyait ne changer que d'habit, et on y laisse de son âme. La Bretagne ne m'est si chère que parce qu'elle disparaît. J'aime les causes désespérées : j'en suis une. J'aime tous les crépuscules, pourvu qu'on y fasse silence.

On se consolerait de vivre parmi les hommes, si dans chaque homme on pouvait voir un paysage. Mais il faudrait être soi-même un rocher ou un grand arbre. Souvent ici, entre la mer et la lande, je prends racine.

J'ai été dire adieu, ce matin, au vieil Hornès. Il était sur son lit de mort, trop court pour lui. Très grand, très maigre, très large et très beau, ce vaste corps avait l'air d'une charrue au repos, ou d'une barque tirée sur le rivage. Il était sévère ; son air immobile commandait le silence, sévèrement, — à la manœuvre ; et pourtant, il avait un demi-sourire, qu'on ne lui avait pas connu : car il ne riait jamais. Ses mains tannées ne mentaient point et se donnaient pour des outils usés, rouillés sur le drap jaune.

Comme vous dormez bien, vieil Hornès, — comme vous dormez dur... Et que votre sommeil est calme... Je ne vous demande pas votre secret : je le sais. Mais, mon insomnie vous envie, vieux patron du canot qui vous exerça pendant cinquante ans à la mort. Je ne suis que l'idole de la vie. Mais vous, vieil impassible, vous êtes la pure image du délassement. O comme vous goûtez votre absence! A travers la clôture des pau-

pières, je voudrais que vos yeux profonds distinguent les labours de ma veille et les friches de mon ennui. A tous ceux que je connais, je souhaite votre paix, Hornès; mais je doute qu'ils la trouvent; ils n'en sont pas dignes, peut-être; ils grimacent; ils ne seront pas si beaux que vous. Mais à moi, vieux pilote, vous qui avez si souvent tenu la barre dans l'ouragan, faites donc le souhait du repos que vous prenez dans la beauté parfaite. Vouez-moi à la fin que je brigue. J'envie votre sourire, et la claie de fer où la mort est vaincue, la claie de vos vieux os.

J'aime, même si je hais. Je ne puis pas maudire. Je prends tout parti contre moi.

Maternel à toute vie, tel est l'artiste. Il a le cœur d'une mère par tout ce qui respire. La mère chérit son fils l'assassin, comme il se chérit lui-même. Elle ne pense point à elle en lui; mais à lui en elle-même. Elle ne songe qu'ensuite à l'honneur, à la honte, à tous les fantômes de la cité.

Je ne puis haïr, puisqu'il faut que je m'oublie. Je prête l'oreille à la bénédiction que toute la vie élève; car la vie se rend grâce, et l'implore. Puis, je m'éveille de ce songe, — et le monde se décolore, comme un homme pâlit et se vide de sang.

La plupart des hommes ne sont que voyageurs qui passent: ils donnent un coup d'œil au pays, et vont ailleurs. Il est une autre espèce d'hommes en voyage. Ils embrassent la nature et la fécondent. Partout où ils sont, ils créent des paysages, dans l'espoir de s'atta-

cher. Je suis inventeur de paysages, et l'amant de chaque heure. Il faut donc que j'aime jusqu'à ce que je hais, et que je le bénisse.

Rien de si triste que la neige dans les pays où le ciel n'est pas clair : c'est la tristesse d'une cendre glacée. Sous l'espace obtus, abaissé, tendu de plis, la contrée est pâle d'une blancheur livide ; tout ce qui n'est point neige, a l'arête sombre et dure du fer. La campagne a pris l'aspect d'un immense, d'un éternel cimetière. Noir sur blanc, blanc sur noir ; les arbres, des croix noires ; les maisons, des sépulcres ; et la terre neigeuse, la dalle de marbre qui couvre le pays.

Or, pareille à la neige dans les pays où le ciel n'est pas clair, — la pensée de vieillir dans les cœurs que la passion de vivre consume.

Climat. — La mer et les crépuscules font le mouvement et la couleur des rêves. Les montagnards ont les songes de la montagne, et les marins, ceux de l'Océan.

Dans l'immense Russie, rien ne se distingue mieux que l'homme de Pétersbourg et l'homme de Moscou. Le Moscovite tient de la plaine et des nuits en équilibre avec les jours. Mais l'homme de Pétersbourg est le miroir des nuits, et des soleils polaires ; ses yeux ont le reflet des crépuscules qui ne finissent pas. De la sorte, quand même Tolstoï et Dostoievski auraient mille pensées communes, leur imagination est étrangement diverse. Souvent ce grand Dostoievski, de la manière qu'il imagine et confond les objets véritables dans les

formes du rêve, moins qu'à Tolstoï, Dostoievski ressemble à Ibsen. La mer est en tous deux, et sa folie dans les brumes. On naît d'un climat; et parfois, l'on se fait d'un autre.

Les mâles ont découvert la volupté, et inventé le jeu.

Les bonnes vaches restent aux champs, uniquement sensibles à la fraîcheur et à l'abondance de l'herbe, toujours paissant, toujours ruminant. Machines à lait, elles viennent le matin au pacage, tranquilles comme au ciel les lents nuages d'août; elles arrivent, les pis vides et ne s'occupent plus que de les remplir. Le soir, les grosses gourdes sont pleines, et gonflent la peau laiteuse aussi de la mamelle, tendre et tendue à éclater. Et les bonnes vaches rentrent à l'étable, lentes, pacifiques tanguant du col, clignant de l'œil sous leurs cils blancs, et l'air digne du devoir accompli.

Les taureaux ont une autre mine. Tout en eux est plus nerveux, plus turbulent, moins réglé. Ils ne font pas que paître : ils savent s'ennuyer; et de là, une vague envie de se distraire. Ils luttent; ils ont des humeurs brusques; ils beuglent par jeu; ils y a de la folie dans leur œil rouge, et comme une idée de bond : l'arc de ces yeux sanglants bande l'acte d'un fou, comme le vol de la guêpe qui vibre, sans qu'on puisse jamais savoir où le van du mouvement va lancer cette balle d'or. Surtout, les taureaux règnent sur les vaches : souvent plus fortes qu'eux, elles les redoutent toujours. C'est que le mâle connaît la luxure, et qu'elle se lie, en lui, à la violence et à la méchanceté.

Soudain, parmi les vaches dont le temps d'être chaudes est passé depuis bien des mois, pour ne pas revenir de bien des mois encore, le taureau, pris de chaleur, se rue sur la femelle, se cabre, et se dresse pour la couvrir. Cependant, elle fuit. Mais lui prend sa course et se met à la poursuite ; il gronde ; il tourne autour de la vache et tente vingt fois l'assaut qu'elle repousse. Il ne se lasse pas d'échouer. Ou bien, il se rabat sur quelque autre femelle dont l'odeur lui plaît; il va lui flairer sous la queue. Il la renifle ; il la lèche, s'il peut. Le désir du sexe n'a point de règle dans le mâle, et n'a pas de fin non plus : à tout instant, il naît; il est impromptu; le mâle le recherche par plaisir; il en oublie même l'aiguillon de la nourriture. A défaut de femelles qui s'y prêtent, les mâles jouent entre eux. L'aveugle désir, où la nature ploie tous les êtres, pour une fin qui ne tient aucun compte d'eux, est donc un jeu dans les mâles; et même chez les bêtes, il n'est pas sans choix. Voilà l'origine de la volupté, qui fait servir le terrible génie de l'espèce au plaisir stérile d'un seul. Et dans l'ordre du cœur, l'origine de l'art est la même.

Plus le moi connaît sa force et tous les maux qu'elle implique, moins il la propose en exemple. Il n'oublie pas son insolence, j'imagine. Cruel à sa propre vie, toute vie lui est cruelle. Il s'écoute en secret ; il sait trop quel langage outrageant ses pensées ont pour lui-même, et pour ce reste d'illusion qui ne meurt jamais dans un homme ; car même si l'on ne croit pas au bon-

heur, l'invincible désir d'être heureux pense y croire contre toute croyance.

Enseigner la passion d'une universelle conquête, et le vide éternel d'avoir tout conquis? — Quelle folie.

L'illusion est sans bornes; infinie donc la déception qui la suit. Qui parle même de suivre? — Elle l'accompagne.

Le moi n'enseigne que la mort : car il ne connaît qu'elle. Il faut toute l'ignorance de ces pauvres petits pour se vanter de ce qui nous accable. Ils se paient de leur moi, parce qu'ils viennent d'en acheter pour deux sous au marché. S'ils savaient tout le mal qu'une grande force se fait : ils la possèdent si peu, qu'ils la revendiquent. Ils prônent comme un remède, qui leur convient, le superbe poison dont ils n'ont pas ouï-dire, par celui qui l'a découvert, qu'il meurt de sa découverte. Mais il est séduisant, comme tout ce qui tue en enivrant et dont la saveur est terrible. Qu'on ne juge pas du moi puissant à l'orgueil ni même à la beauté dont il pare un homme, mais à la tristesse, au dégoût, à l'ennui amer qu'il lui donne. Le Nil, sous le ciel rouge, croit boire son sang et le rejette sur le sable.

Il se peut que le mot de Spinosa soit d'une vérité parfaite, et que l'homme ne soit pas un empire dans un empire. Vérité évidente, froide et nulle en quelque sorte : car elle ne tient pas compte de la vie. Nous n'avons que faire de vérités non vivantes; et c'est ce que ne comprennent jamais les savants ni les philosophes. Une erreur qui vit pour nous est beaucoup plus vraie qu'une vérité morte. Toute sagesse est morte.

Ainsi, l'arrêt de Spinosa sans appel et que toute la science de l'univers confirme, glacial comme il est, n'a pas de vérité pour l'homme fort ; car, grâce au ciel, ce n'est pas un sage ; du moins à ses heures de force.

Je sais de reste que je suis condamné sans merci. Tout l'univers m'applique la peine. L'univers est mon bourreau, inépuisable en tortures patientes et en supplices. Certes, ce supplicié n'est pas un empire dans la chambre de la question. Mais l'univers a beau faire : ce moi puissant a seul permis ces supplices ; il est plus qu'un empire : il est l'empereur de tout empire. Car, qu'est-ce donc que tous ces espaces et tous ces abîmes sans lui ? — Je dis, tous ces supplices.

La science est un chien plein de rage, qui mord le moi, son maître. Mordus et condamnés, sachons du moins que nous le sommes. La science est mon chien, dit ce moi désespéré ; je ne peux le noyer ; c'est un cerbère immortel aux têtes d'hydre ; mais enfin, je ne l'aime pas ; je n'adorerai pas mon chien.

Il y a une école qui adore toutes sortes de chiens, dressés en bronze, aux oreilles d'or comme Anubis, un dieu pour les momies. On invoque ces chiens sous beaucoup de noms illustres : la liberté, le droit des femmes, le droit de vivre, et autres semblables. Où il n'y a plus un seul dieu, que d'idoles !

Le symbole est le signe même de l'imagination : la figure de ce qu'elle découvre de général ou d'éternel dans les objets qui meurent, et les apparences passa-

gères. Sans le vouloir, l'œuvre d'art est symbolique, à la mesure de sa force : dès qu'elle crée un type pour l'esprit. Ce qui est vivant et particulier pour une âme créatrice devient le symbole d'une vie générale pour toutes les autres.

Riche de vie, toute forme est symbolique. Le mot est un symbole vivant pour l'esprit qui vit. Il n'est un chiffre mort que pour la foule des imaginations mortes. Le plus beau symbole est un effet de l'art, et non une méthode. Le maître de l'art ne copie pas la nature, ni les caractères : mais il les crée selon sa vision propre ; et de la sorte, il les exprime. Il les rend singuliers, à son image ; et il les impose en même temps aux autres esprits comme le type de ce qu'ils avaient entrevu, sans pouvoir le définir : ils y reconnaissent ce qu'ils n'avaient pas connu, cherchant à le connaître, et qu'il leur révèle. Tout ce qui est créé est une révélation. Il sera juste de conclure que l'œuvre d'art implique toujours un symbole qui est sa propre vie, et d'autant plus qu'elle le recherche moins, peut-être. Ainsi la plus belle œuvre d'art s'apparente aux œuvres de la nature. C'est le triomphe du symbole, qu'il cesse d'être visible, ou qu'on le voie du même œil que la vie. Voici la feuille qui éclôt du bourgeon, et un enfant qui rit en courant : quels symboles plus admirables pour un passant qui se promène ?

Il neige sur la lande. Les haies noires portent l'habit des veuves. Aux arbres roidis, le gui a les yeux cireux de la mort.

Quoi, les pommiers ont-ils refleuri en brumaire ?

Il neige sur la mer. Les flocons tombent sur l'eau morte, des oiseaux qui se noient. Tel désir a de ces ailes lasses ; et tel espoir, de ces chutes dans le linceul du froid.

XI

LIBRES PENSEURS

Le siècle des machines et du petit homme a dit son dernier mot. Les petits hommes fondent une Société de libres penseurs. Les plus ridicules de tous les êtres : ils s'associent pour penser librement : trois ou quatre intrigants, deux ou trois professeurs et un ancien homme d'église, — c'est le collège des nouveaux prêtres. Ils mettront bien quelque juge ou quelque chimiste à leur tête, pour faire le grand pontife. Ils ne manqueront pas de Pythie, ni de femmes à cheveux courts. Voilà bien la société des égaux. Et où jamais les vit-on mieux montrer qu'ils ignorent ce que c'est de penser, et ce que c'est d'être libre ? Parodie ou sacerdoce ?

Une société de libres penseurs ? Mais ce n'est pas assez : une académie. O ridicule Portique.

A la bonne heure, qu'on s'associe pour ne point penser. Tous les siècles ligués en offrent un assez grand exemple : une magnifique association pour ne penser

pas, c'est la foule. Et c'en est la propre vertu. « Tout le mal vient de ce qu'on pense, » disait cette pauvre vieille. O la bonne, la grande, l'excellente parole; la plus saine de toutes et presque divine, à mon gré.

Une société de libres penseurs? Quelle bouffonnerie vaut celle-là? — Pour parodier une telle société, il faut cette même société.

Ils n'ont oublié qu'un point: qu'il faut être seul pour penser librement; — et même pour penser.

Cependant les intrigants se serviront du chimiste. La société des libres penseurs fera les affaires de deux ou trois candidats. La libre pensée finira peut-être par accoucher d'un ministre.

Au moins, l'académie aura-t-elle un sens, si elle est une société d'intrigues. Le succès justifie toujours les intrigants. Les intrigants sont les ambitieux parmi les petits hommes. Il est fort naturel qu'ils parlent du bien public : ils lui vantent leur remède. Cette fois la libre pensée, c'est l'onguent. Dans cette académie, l'homme d'église fait merveille : il sait officier. Les philosophes sont comme les anglicans : ils aspirent à la grand'messe.

Les libres penseurs, s'ils agissent, ils mentent. On n'agit pas en vertu de la raison. La connaissance est le contraire de l'action. Foi contre foi, c'est toujours l'action.

Si, du moins, les libres penseurs étaient violents, ennemis de toute loi, adorateurs de la force, railleurs cyniques, hardis en négation et désespérés. On pourrait les croire. Mais quoi? ils vont au peuple, comme ils disent; ils font les bons pasteurs, ils prêchent aux

ouailles. Ils enseignent une espèce d'évangile, venu on ne sait d'où, le sermon sur la montagne des professeurs de philosophie, — la dune de Kœnigsberg. De doux apôtres, ces maîtres à penser, quand ils quêtent des suffrages. Prêtres de la raison, si l'on veut; mais d'une raison incarnée à leurs personnes raisonnables. A demi dupes, soit; mais résolus de duper, puisqu'ils veulent agir. Leur erreur est celle des philosophes dans l'école : ils mettent toujours à la science une queue de morale : mais elle est postiche.

Il ne faut pas faire une religion de la certitude qu'il n'y en a pas.

Toutes les églises mentent les unes sur les autres. C'est pourquoi les libres penseurs mentent sur toutes les églises. Ce n'est pas que la calomnie soit un dogme; c'est que, pour être d'une église, il ne faut pas rendre justice aux autres. Les libres penseurs ne comprennent pas les églises, et n'en sont pas compris. Rien ne les en distingue : ils ont aussi leurs hérétiques. Ils condamnent et ils excommunient. Les libres penseurs font une religion contre les religions; et dans la leur tout le monde est du Saint Office.

Les autres églises ont moins de venin : elles ne parlent pas au nom de la raison. Elles ne dissimulent pas leur folie. Et enfin le venin de la raison n'est pas encore éventé : il passe pour avoir toute sa force.

Mais il y a pis : toutes les églises, si elles ont vécu, ont plus ou moins connu l'homme. Les libres penseurs ne connaissent que la cornue et les livres. La cité des

libres penseurs est un bagne dans l'île de la morale. O les bons esprits, les braves gens, les esprits libres.

Il y a toujours quelque homme d'église partout où il s'en fonde une. Il n'est pire clérical que l'abbé qui a jeté le froc, — si ce n'est le rabbin qui, d'un air entendu, ose rire des pratiques romaines. Au Saint-Siège de Rome fait vis-à-vis la chaise curule de la Raison. Ici, des oies au chapitre; là, des pigeons; et le même triangle, à la porte des deux maisons. Depuis Luther, les défroqués ont toujours eu un pape, sans parler du Grand Théologal, qui est toujours un professeur de philosophie, et du Grand Inquisiteur, professeur en médecine.

Quand l'église de la raison aurait tous les droits de l'autre, que m'importe? Elle n'en a pas les cathédrales. La chapelle d'Auguste Comte fait pitié. J'attends pour préférer l'église de la raison à l'autre, qu'elle ait fait mieux que Notre-Dame de Chartres.

Jugeons des églises sur les cathédrales qu'elles font, et sur la musique qu'on y chante.

Ils ont fermé les portes et bouché les fenêtres du temple parce qu'il était vide. Et ils ont chassé les prêtres. Sur les fenêtres et les portes, ils ont même tendu une grille de fer. Puis ils se sont mis à adorer les portes et les fenêtres, la grille et la clôture. N'en sont-ils pas aussi les prêtres? — Querelle de moines, dirai-je aussi de celle-là.

Libre penseur, je le suis sans doute; mais à la condition de ne pas le dire; et je cesserais de l'être, si je pensais seulement à me mettre de leur société.

XII

COEUR — FEMMES

Ève aux jardins de l'Observatoire. — La licence du moi, ce n'est point dans l'amour, même le plus coupable, qu'elle se déchaîne; mais dans le parti pris de n'aimer pas. On se fait ainsi une carrière de n'aimer que soi.

L'égoïste est comme le poète lyrique : il ne souffre guère la médiocrité. Il est une excuse à l'égoïsme : s'il a beaucoup d'étoffe. Quand la matière est grande, l'amour-propre se supporte : il s'exerce, au moins, sur un sujet qui en vaut la peine. Il n'est pas défendu de s'aimer, si l'on est capable de se beaucoup haïr. C'est le cas du grand amour-propre : non moins rare qu'Æschyle. Par bonheur, les femmes ni les enfants n'y entendent rien.

Que nous fait enfin la science d'une femme? Elle en sait toujours assez si elle nous aime. Nous suffisons

bien, nous, hommes, à nous haïr. L'intelligence ne leur sert qu'à nous y aider. Si une femme vante trop mon esprit, c'est qu'elle va me méconnaître; et si elle goûte mes œuvres, c'est moi qu'elle rejette. Quand il avait les cheveux noirs, Ibsen a beaucoup aimé les femmes sans leur plaire; et il en a été aimé quand il a eu les cheveux blancs. Tel est l'à-propos de la gloire.

Il n'y a point de science qui donne le tact du cœur; ce don de toucher délicatement les sentiments de l'homme passe toute connaissance. Nous n'avons pas besoin d'astronomes pour vivre, ni de physiciens en jupons. Ceux de l'autre sexe ne nous sont même pas si nécessaires. Mais nous avons besoin de bonté; ou c'en est fait de la vie. Rien ne prime la bonté; qui entreprend sur elle commet le plus grand crime.

La vraie bonté, qui se lève matinale comme le jour, et sans plus savoir pourquoi, est bien plus rare qu'on ne dit, et qu'une heure fraîche sous le tropique. Il n'y eut peut-être jamais une femme qui fût meilleure par raison démonstrative, qu'elle n'eût été d'instinct. Et, médiocrement bonne de nature, il n'en est pas une seule peut-être que le bel esprit n'ait faite pire.

Un peu d'esprit éloigne beaucoup de la bonté; beaucoup d'esprit n'en rapproche guère. Il en faut infiniment pour rendre à la bonté sa force. L'intelligence se croit grand'chose : c'est la parvenue de la nature, le perroquet qui fait l'aigle, haut perché sur les branches. Le propre de l'esprit est de se resserrer en soi-même. Le propre du cœur, de ne pas tout rapporter à soi.

Une femme nous comprend donc assez si elle nous

aime : car nous pouvons alors nous passer qu'elle nous comprenne. C'est quand elle ne nous aime plus qu'il faudrait qu'elle nous comprît. Mais c'est le trèfle à onze feuilles, que personne n'a jamais vu. Dans les femmes, l'intelligence assotte le cœur; et combien de fois, au contraire, le cœur n'a-t-il pas donné de l'esprit même à une sotte?

On vante le génie de telle femme, parce qu'elle a traduit le livre d'un homme de génie. Cela est plaisant. Son génie, c'est qu'elle savait traduire. Elle a fait aussi un roman d'astronomie et un système du monde : trois cent mille nigauds en font autant, tous les soirs, quand ils parlent par la voix des tables. Mais la femme astronome n'est pas si légère que les spirites, ces pauvres diables d'épagneuls, toujours courant sur la piste de l'infini.

Du temps qu'Ève filait et ne songeait pas à regarder le ciel dans sa lunette, l'amour créait des astres.

Presque tous les amants passionnés sont malheureux. Ils savent qu'ils aiment.

La vertu des femmes se mesure au bonheur qu'elles donnent. Les juger là-dessus.

Elles ne l'entendent pas ainsi : c'est une malice de leur dignité. La femme est plus près de la nature, et l'homme en est plus loin. On le voit bien aux caprices de la pudeur. La dignité est la pudeur des pédantes.

Comme son sexe est caché, la femme se cache de l'homme : parce qu'elle s'en défend. Pleine de pudeur

avec l'homme, la femme est sans pudeur avec les autres femmes.

Au contraire, la pudeur de l'homme est avec l'homme; et l'homme le plus délicat ou le plus fort en ses voluptés laisse tomber près de la femme une pudeur qu'il rappelle à soi dans la société des hommes. Plus qu'à la femme, l'homme cache sa nudité à l'homme.

On vante le caractère d'une femme quand on n'ose pas s'avouer sa méchanceté. Cette ferraille nous vient aussi d'Amérique. Faute d'amour, elle a du caractère. Vienne un homme, — comme elle va le torturer!

L'amour est toute leur vertu; et leur génie, le sourire dans l'obéissance. La haine, la méchanceté, une vanité trempée dans le curare, le plus sec égoïsme, c'est ce qu'elles appellent leur caractère.

La beauté d'une femme provoque à l'amour tout homme généreux. Ne fût-ce qu'un instant, il veut donner à cette beauté tout ce qu'il a lui-même de plus fort et de meilleur; et cette beauté veut le prendre. Tout homme bien né convoite un si grand bien, que rien ne paie; et il voit, d'abord, un rival à vaincre dans l'homme qui le possède. Hélène est le prix de la conquête. Dans tout homme généreux, il y a un conquérant de Troie; et dans toute femme noble, une proie attentive, qui juge du combat, et triomphe de se livrer.

Rien, donc, de plus haïssable pour nous que la jeune femme qui ne nous aime pas, et qui, sous nos yeux, en aime un autre. Toute beauté que je convoite m'est ravie. Tant j'en suis avide.

Tous les charmes qu'elle a pour lui, elle les a pour nous, mais pour nous en priver. Presque toutes se plaisent à cette cruauté. Je les en loue. Elles font don à un homme du bonheur qu'elles refusent à un autre : elles l'ajoutent au bonheur qu'elles prennent elles-mêmes de ne lui rien refuser. Pourvu qu'elles soient belles et qu'elles aiment, je leur pardonne tout ; et même de ne pas m'aimer : si je suis tel que je doive le leur permettre.

Plus que tout, l'amour c'est l'inconnu.

On n'aime que le mystère. Dans ce qu'on aime le plus, on chérit ce qu'on y cherche, qu'on n'a pas découvert, et souvent ce qu'on craint d'y connaître. La chair, aussi, a ces curiosités.

On cesse d'aimer, si l'on se persuade que l'on n'a plus rien à apprendre de ce qu'on aime. C'est le fond de la satiété. Dans l'amour le plus pur qu'il y ait au monde, celui du fils et du père, en dépit de la vie commune le mystère est étrange, et la tendresse se retrempe à la mesure où l'énigme se renouvelle. Et, selon que le père ou le fils a plus de force, dans cet immense amour veille une inquiétude exquise, comme une lampe lointaine, qui brûle au fond d'une galerie pleine d'ombre.

Il y a, dans la femme qui aime, une profonde rancune de n'avoir pas pu se défendre d'aimer. C'est un reproche secret qu'elle ignore elle-même jusqu'au moment de le faire. Mais il jaillit dans toute sa force à la première occasion de la douleur, et d'autant plus amer que

la femme se l'adresse obscurément comme elle en charge l'homme, à qui elle le fait.

Elles n'aimeront plus leurs enfants, quand elles haïront leurs maîtres. Leur égoïsme mettra moins de temps à doubler l'étape, qu'à faire le premier pas. A ce nom du maître, beaucoup déjà frémissent. Ce n'est point d'orgueil blessé : elles ne savent même pas ce que l'orgueil peut être, — à savoir le secret d'une grande âme qui souffre de sa puissance, bien loin de l'envier. Elles frémissent de rage et du désir de se venger, la seule passion des âmes vaines. Il en est qui font de l'escrime : pas une qui, tenant un fleuret, ne se vante en soi-même de planter le fer dans un corps d'homme. Voilà comme elles sont, quand elles cessent de vivre sous un maître ; tel est aussi leur sentiment de l'art : elles ne pensent jamais qu'à un bon coup, et toujours public. Les femmes ne sont bonnes que grâce à leurs maîtres, même mauvais ; et sinon toutes, la plupart. Si elles ne sont plus nos femmes, les femmes sont les plus secs de tous les êtres : elles n'ont pas d'imagination, sinon dans l'amour. C'en est fait d'elles, si elles ne sont femmes que pour elles.

Pourquoi, cependant, dans leur amant repousseraient-elles un maître ? — Nous avons bien des maîtresses dans nos amantes.

Sultan Désir. — Toute femme règne sur le désir qu'elle excite. Elle est reine, le jour où elle est désirée. Et la dernière des femmes a cet empire.

De là leur sublime importance, le grand prix qu'elles

se donnent : la plus triste des prostituées se l'assure : elle a un amant qui la bat et qui vit d'elle ; mais il l'honore en la battant.

Aussi. de quel air hautain, plein d'ennui et de caprice, la femme qui ne désire point accueille-t-elle l'homme qui la désire. Elle aime ailleurs ; que lui importe donc qu'on l'aime et qu'on en souffre ? A ce désir qu'elle n'a pas, elle tend languissamment la main, comme on écarte des doigts un vase à donner la nausée. Elle règne sur le désir, comme un tyran sur ses esclaves. Elle a son favori, et foule aux pieds tout le reste. Quoi ? elle est le désir même.

Ce qu'elles pensent de l'amour et de la beauté, — voilà donc sur quoi surprendre les femmes. Et ce qu'elles en pensent ne signifient que l'espèce du sacrifice qu'elles consentent d'y faire. Les plus nobles de toutes, celles que leur instinct précipite à l'immolation, sans balancer, et sans leur présenter même l'idée qu'elles s'immolent.

Les femmes nouvelles, qui ont coupé leurs chevelures pour faire pousser leurs idées, méprisent l'amour et ne se soucient pas de la beauté. Telle qui fait des romans, l'œil flétri et portant une âme à l'enseigne de sa lippe que gonfle déjà la bassesse commune aux gens de lettres, — n'a pas asssez de mépris pour une belle fille qui aime. Qui sait, pourtant, si vivre de son corps ne vaut pas vivre de sa cervelle ? J'ai perdu le respect des journalistes.

On ne condamne déjà plus les filles de joie : c'est au

tour des femmes qui vivent pour l'amour d'un seul homme, ou d'un enfant. La beauté de la femme qui est le plus grand bien de l'homme, et son amour, qui en est l'intérêt suprême, voilà ce que les femmes nouvelles haïssent. Elles y voient ce qui les dégrade. J'y vois tout ce qui les élève. Ainsi leurs plus récentes dignités. leurs grades en science, leurs titres de papiers, sont le triomphe de la sottise. Plus elles imitent, plus elles se croient originales. Plus elles s'estiment, moins elles ont de prix. Il n'est rien dont elles se vantent, qui ne les abaisse. Mais qui s'en doute ? La cohue a passé par là, et la puissance éhontée des mots. Elles se croient libres; et ce n'est qu'aux dépens de l'amour. Hier, elles étaient vaines de leur beauté ; c'est de leur laideur qu'elles le sont aujourd'hui. Il en ira de la sorte jusqu'à ce qu'elles aient mis les hommes sous le fouet, ou que les hommes les y aient remises. Car ce monde-ci ne vit que d'égalité.

XIII

AMBITION — PARTIS

L'art et l'amour exceptés, c'est l'ambition le plus beau passe-temps. Il nous faut des passe-temps, ou c'en est fait de vivre. En tout, la foi importe plus que son objet.

L'ambition est décriée. Mais par qui? — Par ceux qui, d'un échec, font un crime. Pour en faire une vertu, il faut que le succès la légitime. Que l'ambition soit cruelle : on lui en saura gré. On ne pardonne qu'à ce qui ne pardonne pas. Cette loi du forum l'est aussi de la guerre. Pourtant, dans l'ambition vaincue, il y a une beauté que le triomphe ne connaît pas. Plus que les victoires, les défaites de la volonté sont belles. Je préférerai toujours le crépuscule d'automne sur la mer du Nord, au plein midi d'été à Rome. Un goût si dépravé n'espère pas d'être compris.

Je ne reproche à l'ambitieux qu'une bassesse : il fait

crédit aux hommes. De là toutes ses faiblesses : la singerie, l'éloquence, la mascarade et le sacre à Notre-Dame. Haut comme une botte, il va se faire mesurer par la hauteur du porche ; il descend de cheval pour endosser un habit de danseur. Il va même montrer ses jambes et il attend peut être une flatterie à son mollet.

fini par croire au génie de Canova, qui le met tout nu sur une colonne. C'est pitié.

Un jour vient où l'ambitieux se donne en spectacle. Il porte la livrée du peuple, au lieu de lui faire porter la sienne. Quelle honte de penser que de tous les costumes, celui des rois en scène rappelle le plus la façon des valets de pied.

Tout nous ennuie, parce que nous nous mettons en tout. Et tout nous séduit, pour la même raison. Voilà pourquoi l'ambition est une passion si solide : elle incorpore la foule au moi. Elle remplit le vide. Pour peu qu'on soit comédien, on ira bien jusqu'à la livrée.

L'attrait du pouvoir est le même que l'attrait de la vengeance : deux modes de la même séduction. Nous nous vengeons sur nos esclaves d'être esclaves. Nous goûtons l'ample plaisir de faire violence aux autres, tandis que le destin nous violente. Et peut-être les tyrans ne se plaisent-ils à faire mourir, que par haine de la mort.

Le pouvoir nous fait croire à nous-mêmes. Nous nous en croyons, comme on nous en croit. Il nous semble alors que nous sommes. Nous jouons à la divinité, — qui nous joue.

L'ambition est le pis aller de l'art, il me semble. Dans l'ambitieux, il y a un artiste qui découvre son impuissance : il est à court de créer. Il veut agir ; faute de mieux. Chateaubriand, qui prétend le contraire, m'en est la preuve.

Il faut être de son temps ; car après tout on n'est jamais d'un autre. Je suis de mon temps par tout ce qui me blesse, par tout ce qui meurt et qui souffre en moi. J'en suis par les troubles, la lie du sang et les fumées perverses. Souvent l'ambition naît de ce sentiment-là. A être de son temps, mieux vaut s'en rendre maître.

J'aime dans l'ambition une passion de l'excellence. C'est elle que le vulgaire diffame dans les ambitieux. Tous ceux qui ne sont pas même bons à tenir leur rang sous le talon d'un maître s'indignent contre l'ambition qu'il a de les y placer. Ils craignent d'être foulés à ces pieds, où ils devraient se jeter eux-mêmes.

L'ambition est le propre des âmes fortes. Mais au besoin un peu basses. On veut, d'abord, s'asseoir au-dessus des autres, et les forcer à vous en savoir gré.

La passion du pouvoir est la plus légitime de toutes. Il ne s'agit plus d'aimer ni d'être aimé. Il est question d'exercer sa force. Comme son maître d'armes manie l'épée, un maître d'hommes manie les hommes. De là, que l'ambitieux sans force a tant de ridicule.

Une si juste passion ne peut être à bon droit dédaignée que par l'artiste : car le pouvoir ne sera jamais que le supplément de l'imagination. On règne faute d'avoir assez d'âme pour créer des royaumes.

Comme les maçons sur l'échafaudage gâchent le plâtre, les ambitieux gâchent le temps. Que dure l'action? — Pas même le laps d'une maison solide. Ha, qu'importe? Ce n'est pas la maison qui compte : c'est de bâtir; c'est d'assommer entre temps tels passants dans la rue, en leur faisant tomber des poutres sur la tête; et c'est, au besoin, de tomber soi-même de si haut, qu'avant de toucher terre, on meurre en tombant.

Je serais ambitieux, si je n'avais mieux à faire, disait le noble lord; faute d'un peu d'impudence, je suis sans ambition. Un excès d'orgueil et de dédain. Il ne faut pas tant tenir à soi, que l'on ait honte de mentir; — ou, selon cet autre, il faut tant tenir à soi, que l'on mente sans honte. L'impuissance à mentir est aussi un mensonge : contre la vie.

On se crée des raisons, en en créant aux autres : c'est le philtre de la puissance. Je vous mets à mort; puis, je vous fais grâce de la vie : vous allez me convaincre que je le puis. O joie, si là-dessus j'allais croire que je peux quelque chose pour moi-même? L'ivresse du pouvoir est douce : l'on en perd un peu la tête, — et tout est là. J'irai à Moscou, dit Napoléon. Et s'il y avait été le plus fort, il eût dit : J'irai donc à Pékin. C'est qu'il devait toujours aller dans l'Océan et la nuit noire. Il avait beau n'y penser jamais : Jupiter y pensait pour lui.

Dans un temps où il n'y a plus que des professeurs et des élèves, l'ambitieux tourne au philosophe; et son

épée, c'est sa doctrine. Tout se passe en harangues. Il y a de quoi rire, si l'on veut.

Dix ans d'injures et d'insultes publiques font l'économie d'une Révolution. C'est que le sang des ambitieux tourne en salive, et en bave celui des envieux : mais de philosophie dans les deux. Les dents tombent, les griffes s'usent et le cœur se vide. Sans casque, sans lance, sans Gorgone ni Python, la vieille Minerve ravaude des théories au coin du feu. Au lieu de tuer, qui est la seule manière de venir à bout d'un ennemi qu'on n'a pas la force de gagner, — on se tue de paroles.

Partis. — On n'est de son parti, qu'à son corps défendant. Ou bien, l'on ne vaut pas mieux que lui. Il faut être d'un parti, pour sentir les bonnes raisons d'un autre.

L'homme de génie déteste son école. Et le héros méprise son parti.

On n'est de son parti que pour agir; mais en tout le reste, on est contre. Il faudrait pouvoir se servir de son parti, et ne le jamais servir. Que n'use-t-on de son parti, comme un grand maître de l'épée sait faire de son arme : la laisser au cœur de l'ennemi, et s'en débarrasser en se débarrassant de ce qui fait obstacle.

Un héros n'est homme de parti que comme Brutus faisait le fou : En attendant d'être le maître.

Un héros exècre tous ceux qui le servent, tant qu'il en dépend. Quand il est le plus fort, il les récompense. L'artiste est plus malheureux que le héros de l'action :

une école n'est pas un parti. On ne se sert pas d'une école.

Diriger un parti, c'est l'école du mépris. Alors on voit combien peu il y a d'hommes. Tant de ventres et d'estomacs? Tant de mâchoires à dévorer? Tant de machines à pousser des cris? Valets d'écurie et valets de pied, l'infanterie de l'ambition. Dans les partis honnêtes, des zéros qui attendent qu'on les mettent à la droite du chiffre.

Qu'un parti, qu'une école ont de peine à pardonner au héros qui les a créés et les fait vivre! Ils n'ont point de cesse qu'ils ne l'aient diminué; et pour l'avilir, ils n'ont presque qu'à le suivre : bien pis, à l'aimer. C'est là que les zéros, passant à la gauche du chiffre, d'une grande unité font une poussière de fraction à l'infini.

Il n'y a qu'un moyen, pour le héros, de s'entendre avec son parti : c'est de le mettre dans sa poche. Au besoin, que la poche soit pleine de sucre : tandis qu'ils croquent les morceaux, la forte main les serre un peu à la gorge. Bismarck pratiquait cette méthode.

XIV

DIGRESSIONS — BEAUTÉ

Saint Georges, qui terrasse le dragon, atterre tous les principes ; et sa lance perce la gorge des orateurs. Qu'ètes-vous, bon dragon, sinon l'hérésie, le choix, l'homme libre, la laideur du corps et la beauté morale ? — Cependant, Saint Georges est beau, de la tête aux pieds ; et il porte l'épée, ce regard de la force. Il aura raison de vous, bon dragon, jusqu'à ce que vous vous armiez. Vous pourrez vaincre, alors, quand vous ressemblerez à l'ignoble prince des Yankees. Pourtant, vous aurez tort ; car, aussi injuste que Saint Georges, vous serez toujours plus laid que lui.

Il ne faut que l'amour, pour faire la parodie de la justice. — Pourquoi l'aimez-vous ? dit cet homme sage, riche, vertueux et tout ce que l'on voudra ; — pourquoi lui ? et non pas moi ? — Parce qu'il est aimable, dit-elle. Et elle ne daigne même pas dire : — parce qu'il tes aimable pour moi, ne le fût-il à personne.

Il faudrait être assez intelligent, pour être parfait sceptique. Mais quelle pauvreté dans cette intelligence!

Plein de force, d'absurbe action, d'injustice et de sottise, tel est l'amour ordinaire, ce qu'il y a de meilleur au monde. Pleine de méchanceté et de vent glacial, telle est l'intelligence. Et la passion, pleine de folie. Les sots, en nombre infini, agissent et affirment. Les savants doutent. Et les seuls hommes qui vraiment sentent la vie et qui vivent, ceux-là, dans leur instinct profond, ils nient.

(A l'orateur de tous les partis.) Nous parlerons de justice, quand vous m'aurez guéri de ma maladie. Mais elle est mortelle, je vous en avertis.

L'ellipse est le trope des solitaires.

Le grand style de l'imagination est toujours elliptique. La vision va droit devant soi, au delà des obstacles, et brûlant les relais elle ne tient pas compte de la route.

Plus seule est l'âme et plus hardie en ses images ; et plus brèves les ellipses, plus vastes les espaces qu'elles resserrent entre deux traits.

L'ellipse est la passion du style. Comme les fous contrefont les hommes de génie, le manque de suite contrefait la belle ellipse. Il y a de faux Pascals qui n'écrivent que par trous : mais c'est un manteau qui ne les couvre pas, et celui-là même par où l'ostentation perce.

Pourtant, il n'est pas si aisé de contrefaire les ellipses de Pascal, cet écorché sublime de la pensée, où tout est

nerfs et muscles, que de tomber dans l'épaisse bouillie de George Sand. Entre les deux, il y a Chateaubriand qui noie ses nerfs dans la graisse de la rhétorique. J'en sais, depuis, qui sont à Chateaubriand ce que le « Génie du christianisme » est aux « Pensées ». Et enfin chacun imite comme il est.

L'ellipse ne sera jamais une figure populaire. La plèbe se flatte toujours de vouloir comprendre. La plèbe, c'est le peuple qui sait lire. Le peuple comprenait et ne s'en flattait pas, quand il était ignorant. Ce qui se dit du peuple, peut se dire des femmes. Toute valeur est en elles, à condition qu'elles ne s'en accordent pas. Sourire de la jeune fille, promesse d'une âme !

Dans tout l'immense fatras des femmes, il n'y a pas une grande ellipse, ni une belle image : Qu'elles aillent à l'Université, tant qu'il leur plaira : elles n'en auront pas le style plus mâle. Les images manquent en elles, sauf dans les paysannes, qui ne savent pas parler, et dans l'Impératrice Elisabeth de Bavière, dont le mépris fut universel et l'âme si profonde, qu'elle a eu parfois la force de parler pour toutes les muettes, et de rendre la pensée de la nature, l'insondable femelle.

Contre toute morale, oui.

Mais donc contre la morale qui ne vit que de la contre-morale. Contre ceux qui n'osent pas nier, soit. Mais guerre à ceux qui font un système de nier, et qui par là affirment. Il y a autant de morale à prendre le contre-pied de la morale, qu'à faire éternellement le héron sur le pied de la morale.

Les laïques, qui font de la morale, c'est le clergé du Talmud, la pire espèce de gens. Je les appelle rabbins, qui est à dire prêtres sans religion. Et je les mets ici, par digression, au chapître de la beauté, à cause de l'extrême laideur, pour faire contraste.

Il ne faut pas être singulier. Ce n'est pas seulement manquer de goût : c'est manquer le bonheur, qui n'est fait que d'à-propos aux autres. Mais n'est pas singulier qui veut, — ni le contraire.

Le grand artiste ennuie, à cause de sa force. Elle fatigue. Les grandes passions n'intéressent que les grands passionnés, leurs victimes. Il en est ainsi du grand artiste, qui se désintéresse de tout et ne vit que pour son œuvre : ou plutôt ne s'intéresse-t-il à tout que pour elle. Une telle passion est celle où les autres hommes entrent le moins : et toute en soi, c'est la plus profonde de toutes.

Qu'importe tout le reste du monde? On ne le connaît que par ce qu'il jette de trouble et de souffrance à la traverse. L'artiste ne peut se passer du public; mais c'est comme de pain, comme il mange et il digère: sans le moindre égard à l'odieuse nécessité.

Il ne voit dans tout l'univers que la beauté qu'il y cherche, la matière dont il se sert, et l'immense ennui de la trouver rebelle.

La beauté, c'est le style, et la voix de la terre. L'âme de l'univers retentissant dans un cœur d'homme qu'elle force, qu'elle soulève, ou qu'elle accable, — et qui lui

répond : voilà le génie, je pense. La beauté de l'instrument et le son qu'il peut rendre, — c'est le cœur humain et ses puissances. Ce n'est pourtant pas encore assez de l'imagination et du sentiment : il faut l'ébranlement de l'univers, et qu'il fasse retentir sa voix profonde. A lui de donner la mélodie. Il tient la partie redoutable du chant ; et le cœur de l'artiste fait l'harmonie. Le génie, c'est l'orchestre à la mélodie divine. C'est donc bien le style. Car l'univers ne se fait pas entendre sur un moindre instrument.

Le style est le lieu géométrique des erreurs en critique, où presque tous les meilleurs juges coïncident. Là, leurs lumières n'éclairent pas. Tous, ils croient plus ou moins que le travail fait le style. Mais je dis, au contraire, que c'est l'œuvre de la nature, et le lait de ma nourrice.

Dans le plus sec des hommes, le style trahit l'instinct. L'étude fait les bons écrivains ; mais les grands, — la nature. C'est pourquoi s'il y a de grands hommes sans style, je ne sache pas un grand style sans un grand homme. Apprenez donc à ne vous savoir gré de rien (1).

La grandeur donne l'illusion de la pureté. C'est ce qu'elle a de plus beau. Mais ce n'est qu'une illusion, et le propre effet des sommets.

Je ne me lasse de respirer cet air dans Rembrandt et dans Shakespeare. Chez ces deux puissances, la puissante sensualité n'a plus que la volupté de l'arc-en-ciel

---

(1) Que de ce qui n'en vaut pas la peine.

après l'orage, la grâce et l'odeur du soleil sur une montagne de fleurs. Elle a pourtant ses précipices, ses trous où pourrissent des charognes, et ses retraits de nuit, tout grouillants de vermine, où pendues par le pouce dorment les chauves-souris.

XV

FORCE

La force est la seule loi réelle. Par là, en dépit de tout, elle est bonne; ou plutôt, il n'y a que mensonge et niaiserie à la maudire et à compter sans elle. On peut se faire une loi de niaiser, mais on n'en fait pas une au monde; et, dans ce monde-ci, c'est en définitive la loi de ce monde-ci qui a toujours raison. La force est bonne, parce que l'homme est mauvais.

Les bons idéalistes ne méconnaissent pas plus la loi de la force que la loi de l'attraction. Mais les autres l'ignorent. Il est plus facile aux sots de prendre parti contre Newton, que d'empêcher Newton d'avoir raison; car non seulement la terre, les astres et tous les graves tombent, mais aussi les pommes sur la tête des sots.

Quand on connaît une loi, on ne la hait ni ne l'aime. Le cœur n'a rien à faire où la science est de fait. Il ne s'agit pas d'aimer la force au mépris du droit; mais de

savoir si le droit ne dépend pas de la force. Or il est constant qu'il n'en dépend pas seulement : la force le crée. Les idéalistes, qui le sont contre le fait, n'ont que le droit de l'éloquence : qui est de parler. Il leur manque justement la force. Il est vrai que les singes de la force pérorent aussi, et d'un bien pire style : de là ces faux guerriers, les plus hideux de tous les rhéteurs, qui ne font toutes les guerres qu'en paroles.

La force est si indifférente à toute morale, que la morale aussi bien peut s'y fonder. La force ne prétend même pas à l'excellence : elle ne vise que l'effet. La force n'est pas la loi des meilleurs : elle est bien plus impassible : elle n'est que la mesure des plus aptes à la vie ; et souvent, le meilleur est le moins propre à vivre. On en trouve la preuve à tous les degrés de la nature ; mais nulle part autant que dans le genre humain. Les meilleurs sont condamnés, s'ils n'ont pas la force ; et tel est leur châtiment de la méconnaître que, moins elle, ils ne sont justement pas les meilleurs.

La pire niaiserie des idéalistes, qu'ils aident les meilleurs à se perdre. Ils les endorment, et les laissent croire à leur droit. Et l'excellence, que la force eût gardée, est victime du droit, qui la détourne de se défendre. Si les meilleurs s'en fiaient à la force, le droit n'en ferait pas ses victimes de choix. Le droit n'est que le fourreau de l'épée.

Où est l'excellence des faibles ? Il faudrait du moins qu'elle se fît connaître.

Les faibles ne sont pas moins égoïstes que les autres :

mais ils n'y font pas penser. Par quoi ils sont plus perfides, quand ils se fortifient et qu'ils agissent.

Le moi est dans l'homme, comme les boyaux dans le ventre. Il y a de bonnes et de mauvaises digestions, des entrailles délicates, toujours malades, et des intestins puissants, qui triturent les pierres. Il faudrait qu'on ne nourrît pas les puissants de laitage, ni de viandes les délicats.

Tous les crimes nous plaisent, même s'ils nous indignent. C'est qu'ils flattent en nous l'instinct: le sang parle au sang. Quoiqu'on veuille se persuader le contraire, il y a de l'énergie dans les crimes. La lâcheté du criminel peut aller avec l'énergie du crime: seulement, la lâcheté est habituelle, et l'énergie n'est que d'un instant.

C'est mauvais signe de trop se plaire aux crimes. Mais ce n'est pas bon signe de trop s'en indigner. Et peut-être, un chacal maigre vaut encore mieux qu'un mouton gras.

L'homme qui se met hors la loi, se met aussi hors de l'étable. Il perd sa place au râtelier. Et quel qu'il soit, et si bas qu'il puisse être, en cela du moins il ne l'a pas été. Pour la plupart des hommes, la vertu est une litière pourrie, mais chaude; et ils ne conçoivent pas de plus grand malheur que d'en être privés: car ce fumier les nourrit. Il y règne une paix empestée; ce fumier, je l'accorde, est utile: fumier toutefois. Mais il a bonne odeur, ayant l'odeur de tout le monde. Comme la vertu est le commun usage, et les gens de bien les moutons, c'est le bercail qui fait la vertu.

Le crime, où le désir parle fort, est une manière comme une autre de dire : Moi.

La force est l'idéal des réalistes.

Les grands réalistes ont la foi. Mais ils ne sont pas si bas sur pattes que d'avoir la foi des philosophes, qui est toujours sur le tapis et fait perdre le temps en disputes. Les grands réalistes sont religieux. C'est affaire entre eux et Dieu : de la sorte, ils sont libres et peuvent mettre la main à la pâte.

Ainsi les grands artistes ont beau rêver à plus parfait qu'elle, — ils ne quittent pas la vie des yeux. Ils rêvent sans cesse à une beauté secrète, qu'ils savent ne pouvoir jamais créer qu'à l'aide de la vie imparfaite.

Les idéalistes vulgaires ont la manie insupportable de se faire une religion de ce qui n'en est pas. Passe encore s'ils savaient s'en taire, et soigner en secret leur maladie ; mais au contraire ils prêchent en tout lieu, et ils ont la rage de l'action. C'est eux qui ont le plus fait pour ôter tout crédit à la conscience, ce dépôt de tous les siècles, un fumier où il y a des perles. En croirai-je ces poules qui gloussent sur un tas de cendres, et que leur hoquet est le plus beau chant de la vie ? — Ou je dois oublier la musique, ou il faut, les poules, que je ne vous croie pas.

Les poules font des œufs et les philosophes des systèmes. Mais tous les œufs des poules ne sont pas des œufs clairs.

Malheur à qui méconnaît les lois fatales de la force. Même vainqueur, c'est qu'il doit être vaincu. Même

dans le triomphe, c'est qu'il a l'appétit de la défaite. Ce n'est pas à Waterloo que Sedan est inclus : c'est à Valmy.

J'ai lu l'histoire de ces dix jours dans Gœthe, et Gœthe dit jusqu'à trois fois : « Nous n'en sommes sortis que parce que les Français l'ont daigné permettre. » C'est une image étrange de Sedan que l'on a, quatre-vingts ans d'abord, à Valmy. Les Allemands sont coupés de leur route, comme les Français devaient l'être. Le même cercle de fer se ferme sur l'ennemi ; mais la Prusse n'a pas laissé sortir la victime prise au piège. Gœthe dit : « Pas un de nous n'eût revu son pays, si les vainqueurs l'eussent voulu (1). » Il fallait le vouloir. Il fallait serrer le cercle jusqu'à l'écrasement, et que pas un n'en réchappât. Et s'il en faut une preuve, c'est que le père du premier empereur de Berlin, et le père de Bismarck, encore sans enfants, fussent morts ce jour-là. Un peuple ne doit pas perdre sa chance : le peuple ennemi ne lui saura pas gré de la lui avoir laissé prendre. L'homme d'État est l'homme qui comprend la force. Qui épargne le tigre blessé et le flatte de la main, il y laisse le bras, il y laisse la tête. Un peuple qui veut vivre, avec tous ses philosophes et toutes ses sacristies, n'est qu'un tigre pour un autre peuple. Il fallait que pas un homme venu de l'Est ne sortît vivant des marais de Valmy. Et, si je le dis, c'est qu'à mon sens, Gœthe seul s'en fût tiré, je pense.

(1) *Campagne de France*, le 27 septembre.

On ne peut médire des optimistes : il n'y a qu'à les laisser parler. Ou bien les attendre, je ne dis pas au lit de mort, — mais à la première douleur d'entrailles.

Beaucoup d'optimistes feignent de ne pas l'avoir toujours été. Ils prétendent à l'élégance d'avoir pu ne pas l'être; mais ils ne savent pas ce que c'est et qu'au contraire, comme on naît rôtisseur, on naît optimiste. Ce sont les forts pessimistes qui font de leur mieux pour ne plus l'être, et qui le restent. Le pessimiste connaît son contraire, que l'optimiste ne pourra jamais connaître.

Nous appelons barbare l'abus de la force qui nous accable. Mais à vingt siècles de nous, la même violence nous paraît belle, et le propre d'une âme héroïque. Nous voyons de la grandeur dans une tyrannie égale à la pure violence. C'est qu'elle ne peut plus nous nuire, et qu'elle flatte en nous l'instinct de la puissance.

L'abus de la force semble une promesse du hasard à notre énergie. L'imagination en jouit comme d'une œuvre d'art. Le destin l'a permise. L'art s'est mis dans l'action.

XVI

SCIENCE — NOIRCEURS

Comme il est brun ou blond, un savant peut être démocrate; mais la science ne l'est pas. Qu'un savant soit doux, pitoyable, plein de justice pour les misérables et les petits, cela se voit et il en est plus d'un; mais la science n'y est pour rien. La plaisante fable d'une science qui porte à la charité et à la compassion? Sinon le savant, la science est toute aristocrate. Ceux qui savent, sont les plus rares; ceux qui savent grandement, ne sont même pas les pairs d'un grand royaume; ils sont princes entre eux; et pour la foule, qui ne sait rien et les ignore, ce sont des rois. Et plus elle les méconnait, plus ils se sentent en possession du règne.

Le renom populaire qu'on donne à la science fait une hypocrisie où se complait assez l'âme naïve des savants. La science n'est pas l'amie du peuple; elle s'en moque, et de ceux qui se fondent sur elle pour

l'être. Le génie de la science est celui de la force. Nulle pitié de l'erreur; nulle pitié de la faiblesse. Les faibles et les ignorants n'ont qu'à disparaître. La science ne les connait point. On ne les condamne même pas; ils se condamnent. On les détruit moins qu'on ne les aide à se détruire; et peu s'en faut que la science ne les achève dans leur propre intérêt. Ceux à qui la science ne donne pas raison, ont des torts incurables.

Dans son droit sens, la science est l'enfer des faibles, et la malédiction des humbles jusqu'à la millième génération. Elle fait son compte sans haine; elle calcule dur comme fer, et froid comme le chiffre; et elle efface. La science ne veut pas seulement qu'on tranche la tête aux criminels; elle serait d'avis qu'on la coupât aux sots et aux malades. Dans la vraie science, il n'y a pas de place à une ombre même de sentiment. Une science selon Vincent de Paul n'est pas moins absurde que Josué arrêtant le soleil, pour avoir le temps de prendre Jéricho. La morale de la science est un couteau, et sur le billot de la logique, chaque coup décolle.

Le même jour verra les noces de la science avec le peuple, et du Grand Turc avec la République de Venise.

Le Janus du talent vulgaire a deux faces : l'une de professeur, l'autre d'auteur. Si les gens de lettres et les professeurs se connaissaient mieux, ils ne se haïraient peut-être pas davantage; mais ils verraient qu'ils ont tout lieu de se haïr en frères : ils sont de plain-pied, au même étage.

Les professeurs sont idéalistes, parce qu'ils vivent dans les livres. Et les auteurs font semblant de l'être, parce qu'ils cherchent des livres dans la vie.

Les professeurs feignent d'être réalistes, pour qu'on les prenne au sérieux; et les gens de lettres le sont malgré eux, pour en tirer profit.

Les professeurs envient les gens de lettres, et les gens de lettres méprisent les professeurs. Cependant, le professeur n'est souvent qu'un auteur à tout faire; et l'homme de lettres qu'un double professeur. Ce qu'est l'auteur, le professeur veut l'être; et l'auteur aurait pu être ce qu'est le professeur.

Il y a une école au flanc de la Sorbonne que méprise la Sorbonne; les chartes méprisent l'école et la Sorbonne; les bibliothèques méprisent la Sorbonne, l'école et les chartes. Ainsi de suite à l'infini. Pourtant, tous ceux d'une espèce auraient pu être de l'autre, et la plupart l'a tenté. Il s'en est fallu d'un coup de vent, d'un souffle, d'une heure : toutes ces portes sont pareilles et donnent sur la même cour : car trois gueux ensemble font une école, d'un maître et de deux écoliers : tel est le génie des esclaves. C'est une niaiserie admirable qu'à peine dans un bâtiment, chacun de ces initiés s'estime tant au-dessus du voisin le plus proche; mais chacun s'ajoute du prix en en ôtant à l'autre; et c'est tout ce qu'il en a.

En général, les auteurs ne professent pas moins que les professeurs. Mais ils n'en ont pas le titre. Ils s'en glorifient, parce qu'ils y ont d'abord prétendu, et qu'il vaut mieux mépriser ce que l'on n'a pas obtenu, que de laisser croire qu'on eût pu l'obtenir.

Auteurs, professeurs et savants, toutes gens de métier, grands royaumes de fourmis : ils se font tous la guerre autour d'un débris ; et chaque espèce triomphe dans son terrier. Qu'en ferais-je?

Il est trop tard pour le bonheur ou la feinte d'y croire. A moins que l'on ne nous rende des être bénis, inépuisables en douceur, en tendresse, en pardon au besoin;— ceux qui nous aiment et ne sont plus. Ma nourrice et ma chienne ont plus fait pour ma vie que tous ces royaumes de fourmis. Que m'importe leur guerre? Vos arcs de triomphe ne sont rien pour moi. Vous m'en dresseriez, je n'y passerais pas. Vous élevez telles fourmis-lions pour ces promenades. Ils ne me feraient pas plaisir ; mais il est vrai, je souffre parfois que vous ne m'en éleviez pas. Ainsi je ne vous dois que de l'ennui. Vos bienfaits sont nuls. De ce que vous accordez, le désir seul se fait sentir ; mais le contentement ne me contente pas. Et j'ai souffert du manque,

Tous les sots n'ont pas un idéal. Faute de quoi, ils n'ont rien.

On peut avoir un idéal, et être un sot; mais on ne l'eût pas été moins sans lui.

L'aveugle tyrannie de la mécanique, c'est la république, où règne la science. L'art s'y sent mourrir. Des lois si fatales sont la hache et la mort de l'individu. J'admire qu'on ne sache pas mieux combien le sort des artistes est lié à celui des dieux. Toutes les forces créatrices sont des personnes, et toutes elles se tiennent : elles ont l'air de famille. Qu'est-ce qu'un créateur, sinon

d'abord une personne? Peut-être les hommes n'ont ils plus de personnalité, ôtée la personne d'un dieu. De là aussi le dégoût que l'on prend des personnes, comme si l'on jetait la sonde dans une vanité plus profonde que les autres. Après tout, ces grands royaumes de fourmis répondent à l'objet de la fourmilière.

La pauvre âme des villes s'éparpille en petits sentiments : par haine de la réflexion, de l'attente et peur des passions fortes. La petite pluie tombe soir et matin, faute de patience et des orages que le ciel condense lentement ; et le grand amour tombe en poussière. Que de fourmis, et combien peu de personnes !

L'art est bien le triomphe de l'individu. N'y en eût-il plus au monde, il y aura quelque part un artiste, tant qu'il survivra un individu. En quoi, l'art est le contraire de la science. La science n'a que faire des individus. L'art et la religion sont soumis à la même étoile. Et la religion n'est qu'une forme de l'art, dans tous les cas.

Les gens de lettres sont de tels histrions, qu'ils envient tous les rôles. A la façon des comédiens, il semblent tenir davantage à ceux qui ne sont pas de leur emploi. Rien ne les offense plus qu'une grandeur secrète : publique, ils en prendraient leur parti ; mais solitaire et cachée, ils la haïssent ; ils tremblent qu'elle ait d'autres témoins ; et s'ils pouvaient, ils les feraient disparaître.

Il n'est rien de grand ni de si méconnu du public, qui ne le soit des auteurs bien plus encore. Car eux, méconnaissent à dessein, et le public ignore.

J'en sais qui ne pardonnent pas son silence au silence, ni sa solitude au solitaire, ni même le soupçon de la grandeur à tel homme, qui n'a rien à faire en ce monde que d'y être grand et d'en souffrir. Ils sont jaloux de ses souffrances. Ils voudraient les bafouer en lui et en humilier le terrible privilège : il n'a qu'elles, pourtant. La seule apparence de la grandeur, qu'ils n'ont pas, les enfielle contre celui qui la possède ; et leur obscure envie confesse à toute heure qu'il l'a : car pour le nier, il faut qu'ils y pensent ; souvent même, ils ne pensent qu'à lui, sans le nommer ; c'est lui qu'ils visent entre les lignes ; et c'est à lui qu'ils en veulent bizarrement de ce qu'il est, et qu'ils outragent, et de ce qu'ils se vantent de n'être pas. A l'égard des grandes âmes, la plupart des auteurs ont les mêmes sentiments que les filles à l'égard des plus pures femmes : dans tout leur luxe, le mépris qu'elles montrent trahit l'envie, qu'elles se défendent de montrer.

XVII

ABIMES

Comme l'araignée a tendu sa toile entre les branches d'un laurier, sans quitter sa place elle palpe sur les fils du réseau les moindres attouchements de l'insecte qui passe, et fait le centre d'une sphère mortelle pour lui : ainsi la présence de la mort au carrefour de tous les chemins et de toutes les heures.

Sur ce désert immense, que l'orgueil a brûlé et qu'il prolonge, on cherche de toutes parts la semblance du dieu, qu'on n'a pas pu servir : Amour, qui fuit cette désolation brûlante. Mais il n'est plus temps ! Quelle ironie plus impassible que la pensée du temps perdu pour l'amour ? Et quelle dérision plus impitoyable ? — L'orgueil, qui n'aime pas qu'on le moque, se révolte ; un sursaut de colère et de déchirant mépris déhale le cœur, qui s'est jeté de l'avant dans un rêve de désir. La convoitise d'aimer, et le sentiment d'aimer sans retour, font le plus cruel des supplices. Alors, que tout est vain !

Nul ne peut ramener le passé par la main, comme du fleuve, avec la perche on retire un noyé sur la berge. Dans l'âge d'or, ils étaient libres comme la mouche qui, posée sur le front tabulaire du bœuf, bourdonne : Je laboure. — Quelle liberté peut-il y avoir dans un monde où règne la mort ?

Toutes les chenilles, les voici suspendues aux bras des pins comme des nœuds de cordes brunes, tigrées de taches soyeuses : en mai, elles se déroulent et se laissent choir sur le sol. Je les voyais dans un parc, où les pins séculaires faisaient une allée sur les deux bords d'un escalier, poudré d'or par une pluie de pollen jaune. Les larves, tombées d'abord, formaient des chapelets par six ou sept ; et chacun rampait, annelé, tirant de son côté. Et peut-être ces larves se croyaient libres. Mais au bas du dernier degré, toutes les dizaines rampantes se réunissaient en un chapelet unique ; et leur masse de soie lente se reformait en cercles concentriques, comme un reptile qui dort, à l'imitation même du nœud de cordes brunes qu'elles avaient fait, d'abord, aux bras des pins, avant d'en être tombées.

C'est à ma chair, sans doute, tandis qu'elle descend l'escalier, qu'il souvient de la liberté et de l'âge d'or.

Enivré de la vie, et à la lettre ivre-mort.

Tout pourra prendre un cours imprévu, radieux, riant même autour de cette vie ; tout peut changer de fond en comble ; et, les fées aidant, la vie peut devenir un jardin de délices. Tout, mais non le caractère : il est fixé.

Les clous formidables de la solitude, de la constante déception, de l'insomnie dans la misère, et de la colère frémissante, ont rivé la forte nature de l'homme face au désert, face au silence. Et il tourne le dos à la vie commune.

Il faut que l'un ou l'autre cède, — se dit-il. C'est au plus faible de se soumettre ; ce n'est pas au plus fort. — Et comme il va s'enorgueillir, il s'aperçoit qu'il est seul ; et que l'Autre, c'est la Mort.

L'automne est sur son départ. Je regarde à travers la glace de ma prison, dans la ville brumeuse. Je vois les bateaux dans la rade, et les cordages de la pluie où les mâts sont pris, de maigres bras levés dans un filet aux mailles grises. Je vois les navires qui larguent l'amarre, et qui filent dans le brouillard, sur la pente bise de la mer endormie. Je vois passer les hommes qui toujours s'agitent, comme s'il y allait de la vie, et qui jamais n'ont l'air de savoir pourquoi. Et le soleil ami, qui est si cher aux solitaires par les après-midi de brume, malade, lui aussi, descend sans gloire.

Prison cellulaire, en vérité, que celle de la pensée. On ne sait plus à quoi s'en tenir. L'imagination sans bonheur est l'extrême folie, qui n'a point de cause particulière : elle s'étend à tout. « Où vais-je ? Et qu'ai-je fait ? » On se rappelle le rêve du passé : il n'a point d'autre beauté que de ne plus être. A l'heure de périr, misère de tout ce qui fut ! Toute la vie n'est qu'une œuvre dédaignée. L'impossible gageure d'être seul ; et l'impossible propos de vivre avec les autres ; car,

on ne voit rien comme eux : ni les yeux, ces deux miroirs dociles, ne sont les mêmes ; ni la chambre noire du cœur, où toutes les images du monde se font sentiments.

Une sorte parfaite de fou contemple des malades et des spectres dans la brume. Qu'en dirait-il de plus ? Ils sont bien loin d'en savoir tant sur eux-mêmes. Comme il n'y a aucune joie dans le moi, il n'y a aucune certitude. L'athée parfait, s'il est artiste, a tout perdu. Il ne lui reste plus que de créer ; mais ce n'est pas assez : de toutes ses forces il désirait la joie ; et il la demande en vain à ses créatures. Où est le lieu du bonheur, qui est celui de la certitude ? — La volonté est triste. A qui ne l'a plus, il semble que la foi dût être joyeuse. Le moi ne prouve pas le monde ; et pourtant, il en ferait plutôt la preuve, que le monde ne lui en donnerait une de lui-même.

Je crois à ma vie parce que je ne puis pas faire autrement. Mais est-ce donc beaucoup ? — Tant s'en faut, que ce n'est encore que faute de pouvoir faire autrement.

Il faut être tout sensible à la mort, pour l'être à la divinité de la vie. Si je ne la voyais sans cesse dans l'abîme, je ne la trouverais pas si belle. J'adore en elle ce que je ne puis pas sauver, et que je vais perdre. Il faut craindre pour ce qu'on aime, ou l'on n'en sait pas tout le prix. J'en vois qui font le contraire : fiévreux, mais non point passionnés, dans la vie ils vont à la piste de la mort, comme s'ils étaient nés avec le flair de

la corruption. O que je suis divers. La mort me hante. Ce n'est pas moi qui hante la mort.

Le rêve et l'action se confondent, comme deux amants enlacés se jettent dans la mer : la même vague emporte tout. Moi-même, bien souvent, sortant dans Paris, au crépuscule d'une journée soucieuse, je me vois, par les rues, une ombre entre des ombres. Je ne sais plus où je suis, — ni si je sais, ni si je suis. Et je doute si ceux-là, qui vont et viennent, sont des spectres ou sont des hommes. Et quand même je me prends la main dans la main, ou j'arrête celui qui passe, je n'en sais pas davantage sur moi ni sur lui.

Peut-être alors, la grande pitié où je me prends, m'assure seule, sur la traîtresse route que je poursuis dans les marais de ce mystère. La pitié qui me vient de la vie, fait jaillir de mon cœur une source de peine, pure et vive, comme les larmes jaillissent des yeux. Violente et sans calcul, elle va de ma vie à ces ombres qui pourtant vivent. Et la grande pitié que je prends d'eux aussi, seule encore me les fait connaître pour des hommes, à moi, homme moi-même. C'est une heure de douce épouvante, et la propre révélation de la tristesse. Et j'y pense, ce soir, dans mon désert, comme on regarde derrière soi la rive, où l'on ne doit jamais plus poser le pied sur la terre, tandis que le bateau s'éloigne et que la mer rougeoie au couchant.

1901

IDÉES ET VISIONS

IDÉES ET VISIONS

Une voile au crépuscule, sur la mer violette, paraît comme un message. Nul ne l'a vue venir; elle était là, et on ne l'a pas su. Or, du premier regard qui la découvre, on frémit de la reconnaître : une main qui appelle, un signe blanc pour partir! On a l'impatience d'avoir toujours attendu. Invitation nous est faite pour la fuite, à l'horizon suprême; et notre désir se lève, ardent comme un cri, de ne plus tarder et, sans tourner la tête, de prendre passage pour le rêve suave de la nuit.

Telle est la mer et la passion qui nous y attire. Mais la pensée aussi est un océan et notre âme y court la grande aventure. Nous faisons de la métaphysique comme les goélands font leur nid, au plus haut des roches, sur les deux bords du détroit, dans le couloir des vents, et par besoin, pour quelques mois. Et l'on

quitte sa demeure, pour piquer l'écume et boire au puits creux des vagues.

La philosophie de l'école ne nous est de rien. Chaque homme a sa métaphysique, qui est le poème de sa vie intérieure. Qu'il soit donc poète. Et, s'ils ne sont poètes, que nous veulent les philosophes?

I

NATURE

I

Penser sur la vie, c'est se pencher sur la merveille.

Je l'appelle sainte, à cause de sa fragilité. Parfois, la vie semble ce qu'il y a de plus indestructible, et parfois ce qu'il y a de plus précaire.

Précaire et fragile en sa forme, qui est tout ce qui nous intéresse ; résistante à l'infini et presque éternelle en sa matière. Profonde indifférence des éléments : c'en est la force.

II

La nature est un art aussi. Pour notre sentiment comme à notre connaissance, toute la nature ne consiste qu'en images : elle est le livre changeant des métaphores, le propre livre de la vie. Ainsi, c'est dans les formes seules que nous prenons possession de la nature. Bénie soit donc la variété : elle est le plan même de

tous les objets; elle est à l'appétit de la connaissance ce que les couleurs sont à la lumière. Qui attente à la variété du monde attente à la vie.

III

— Nous sommes si loin de la nature! disent-ils sottement; et d'autres encore : — Il ne nous faudrait pour être naturels que d'essayer de l'être. C'est l'idée de tous ceux qui vont contre la nature, quand ils en souffrent. Mais ils sont selon la nature, sans le savoir : selon la leur.

IV

L'homme qui, en tout, ne voit que des objets : c'est en lui ce qu'on ne voit jamais. Je me fais tout à l'objet; mais j'en change. On ne discerne que celui qui change, et moins encore : on ne voit que lui dans le changement.

V

Il faut souffrir pour comprendre. Il faut être de passion avec ceux en passion. Dans le plaisir, il n'y a point de sympathie : il n'y a que du partage. Et chacun mange sa part, à son appétit. Il n'est véritable connaissance, il n'est possession que de ce qu'on a payé avec son sang.

VI

Vices ou vertus, les passions seules comptent, forces enfin. Si elles dominent, on est esclave, dit-on; et

maître, si on les domine. Mais le malheur est que le plus maître est aussi esclave.

VII

Il y en a, il faut qu'ils souffrent pour se sentir vivre. Et ainsi la souffrance leur fait une espèce de plaisir. Quelle pauvre passion, celle-là.

VIII

Le passé est comme la terre : il porte tout et il engloutit tout. Mais on n'y pense pas. Si le passé avait pour nous sa véritable forme, nous ne pourrions plus être.

RÉVEILS

Quels cris, quelle méchanceté. Qu'ont-ils donc à être si méchants ?

— Ils ont la vie.

— Et si bons, quelques-uns, si doux parfois !

— Ils ont la vie, ils veulent vivre. Cela ne pardonne pas. L'aube a des yeux de tigre. Nous rêvons d'abstinence, mais la bouche pleine.

X

Réveils, de diverses sortes. L'œil du monde qui s'ouvre. L'œil du malade qui se ferme.

EN SURSAUT

— Allons, courage. C'est l'heure.

— Mais laquelle? Quoi?

— L'heure.

— Que me voulez-vous ? pourquoi me faites-vous boire? Est-ce du poison ?

— Non, mon ami. C'est un bon coup. Cela remonte.

— Votre ami? Ce mot est plus hideux que tout. Ainsi, vous êtes mon ami ?

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, en battant des paupières, mon ami? Vous avez peur?

— J'ai peur de vous. Mais vous aussi, vous avez peur. Otez ce masque. Vraiment, je rêve. Tous ces hommes masqués autour de moi... L'aube aussi est le masque du jour, ce matin. Je suis déjà mort, parmi toutes ces têtes de cire. Ah, si un seul oiseau, un merle, un tarin pouvait chanter !

— Ne me touchez pas. J'obéis. Je me lève. Ne me touchez pas, Pourquoi me couper les cheveux?

— Allons, mon ami, laissez-vous faire : Monsieur est coiffeur d'hommes. Il se fait la main à vous couper la tête.

— De l'air, de l'air!

— Vous avez chaud, et vous tremblez? un peu d'oppression? On va vous tailler le col de la chemise. Vous en respirerez mieux. Mangez aussi.

— Je n'ai pas faim. Je...

— Il vous faut prendre des forces, mon ami. Ne dites

pas : Je n'ai pas faim. comme un petit enfant. Tenez, voilà du vin. Monsieur l'abbé vous fera une bonne lecture, cependant.

— Les mains liées, comment boirai-je ?

— Je vous ferai boire moi-même, mon ami. Nous sommes maternels pour vous. En vérité, vous tremblez comme un enfant chez le dentiste. Il faut se faire une raison ; il faut payer ses dettes. Vous êtes un homme ! Voyons, du courage. Soyez ferme. Montrez-vous en héros. Songez que les journalistes vous regardent. Buvez ; je tiens le verre. C'est de bon vin.

— Voici mon sang...

— Il sait l'évangile comme vous, Monsieur l'Abbé.

Quand un grand crime est découvert, si nous étions sincères, nous avouerions qu'il est en nous. Et plus les sens y ont de part, plus il est en nous. Peu d'hommes sans viol caché, peu de femmes sans adultère ni mensonge. Notre honneur tient moins à ce que nous faisons qu'à ce que nous n'avons pas fait. Et le plus clair de notre vertu est dans ce que nous nous défendons de faire.

Les pires actes sont loyaux, au prix des intentions.

LA FEMME

Je ne puis voir une femme comme un autre objet vivant. Ce n'est point une vue de la seule intelligence que je prends d'elle, mais comme de moi-même, au fort de la nuit, soit que je craigne la mort, soit que je m'e-

nivre de la vie et de la journée prochaine. Je vois la femme comme une œuvre de mon sang, que je le sente refluer violemment à la source, ou que je le perde. Un miracle est présent dans cet objet lamentable et terrible, une femme est pour moi une profonde contemplation : je m'arrête sur elle, quel que soit le silence et la résolution de ne point céder, immobile, dans la même émotion, terreur ou tendresse, soit d'étreindre le dernier cercle ou angoisse d'y descendre, qu'on éprouve à s'abîmer dans son propre cœur et à suivre le cours de son sang, quand on considère en son travail l'ouvrier rouge, oreillettes et ventricules, qui pompe et qui refoule, qui dégorge et qui aspire.

Pour l'homme, même dans la fureur du désir, la femme est un objet de contemplation. Même dans la joie, elle fait naître la compassion. Et d'abord, pas une femme n'est joyeuse, peut-être ? Elles sont gaies, et c'est tout. Elles sont innocentes, de même, et ce qu'il y a de plus innocent, parce que le plus noir péché, en elles, est un parfum qu'elles ont et non pas qu'elles achètent. Mais leur innocence n'est qu'une espèce de pureté, et comme une couleur de la vie à un moment du jour, et que le moindre nuage au ciel leur fait perdre. Comme les plus rieuses n'ont pas la joie, dans les plus innocentes, on sent une rose criminelle. C'est le même mystère qu'on devine, quand on s'abîme au cœur de sa propre vie.

Voici donc la femme devant son roi, qu'elle le haïsse ou qu'il l'aime, qu'elle le serve ou qu'elle l'asservisse, qu'elle le tue dans son sommeil ou qu'elle se couche à ses pieds. Dans la contemplation où je l'ai prise, rien ne

me trouble au delà, si la femme tue son roi, que cette pensée terrible qu'il a lui-même préparé son meurtre et qu'il lui a mis le couteau aux mains. Face à l'homme, je considère la femme comme l'œuvre de sa patience.

La vierge et la rebelle repoussent l'approche fatale; elles tendent le voile entre leur cœur libre et la chaîne du sort obscur à trois crocs qui doivent mordre dans la chair du ventre, qui jouit et qui désire, dans le sein qui nourrit, et dans l'âme qui tient le grand livre et récapitule. L'amoureuse ouvre les bras, et elle râle. Et la mère est toute inclinée sur le fardeau. Mais toutes, elles portent la vie, même celles qui la maudissent, même celles qui l'ignorent. Toutes ont reçu la marque de la charge, comme les génisses dans l'enclos, même celles qui la refusent. Au centre de leur vie, il y a la cicatrice. Quoi qu'elles fassent, elles sont parquées dans l'herbage du destin ; et quoi qu'elles veuillent, c'est l'homme qui doit renouveler, avec la plaie, la marque.

O sort terrible, et qui émeut la pitié. On ne peut les y soustraire sans un meurtrier mensonge, ni les dérober à leur propre nature. Mais on ne peut les y reconnaître, sans descendre aussi dans ces douloureuses entrailles. Je m'y couche, en contemplation ; je rentre au ventre de ma mère, qui est morte en me donnant la vie ; et je suis la pensée de cette douleur sans borne; je suis l'homme et la méditation qui voit dans le mystère du sein et la nuit du sacrifice.

Je regarde la femme suspendue à l'amour, comme la terre au soleil. Il faut qu'elle aille à la saison prescrite, il faut qu'elle s'ouvre, il faut que le soc entre là et la

semence, il faut qu'elle se fende et que les vergetures parlent pour la gerbe ; il faut qu'elle travaille de son sang pour les épis qui poussent, et il faut qu'elle soit de chaume désert, après la moisson. C'est dans la femme que j'ai appris que la contemplation est la compassion la plus profonde. Car cette femme toute suspendue à l'amour, elle ne le connaîtra jamais ; elle en sera trahie, elle croira l'être toujours. Elle ne vit que pour le soleil, et dans sa folie elle le réclame ; elle ne peut concevoir que de lui ; mais elle ne sait pas qu'il ne doit être pour elle qu'une flèche, que c'est assez pour elle d'un rayon, et que s'il l'a touchée, tout est fini.

La femme n'est pas la femme, tant qu'elle n'est pas une proie. Et même il faut qu'elle veuille l'être.

Entre l'homme et la femme, il n'y a pas de joie : du délire, de la volupté à mourir, une extase de ravissement ou de peine, une fureur d'être ou de n'être plus, une ivresse de sacrifice ou une folie de meurtre : tout, mais pas de joie.

La joie de l'homme est entre lui et son œuvre.

La joie de la femme, entre elle et son enfant. C'est pourquoi les meilleures ont un enfant dans l'homme qu'elles aiment.

AMANTS

Victimes, elles le sont toutes ! Mais l'étant d'elles-mêmes, c'est leur consolation de se croire les nôtres.

II

L'homme est méchant : il trompe toujours la femme. il a promis de ne vivre que pour elle, ou il l'a laissé croire. Pour elle, il est toujours trop homme ou pas assez. Comme nous rêvions d'une sœur dans la femme, elles rêvent en nous d'un frère passionné.

III

Amour de femme. — Tu me tueras, ou je te tuerai. Mais je ne puis vivre sans toi.

Dans ma plus horrible amertume, il m'est doux d'être sûre que je te laisserai le chagrin horrible de ma mort. Je t'aime jusqu'à vouloir mourir à cause de toi en t'en léguant le remords.

IV

C'est par la compassion seule que la femme s'égale à l'homme.

Moins cette clarté, le plus grand amour est aveugle. Le plus grand amour est cruel moins cette douceur. Dans la fureur d'aimer, que l'amour-propre du plaisir rend sanguinaire, la compassion seule fait goûter à la femme l'inégalable volupté, où n'atteint pas la folie des sens : la plénitude du sacrifice ; car ce n'est pas assez de l'abandon. Où, sinon là, l'oubli divin de soi, et la fin de toute servitude ?

V

On n'est juste que pour ceux qu'on aime. Et non pas toujours, encore.

VI

Une femme a fait la passion de vingt hommes sans connaître l'amour. Elle meurt neuve et martyre. Il faut s'en souvenir pour les comprendre.

VII

Sait-on pourquoi l'on perd toutes choses en l'amour? pourquoi fait-on de l'amour la force où l'on abîme toute force? Sans doute, l'ivresse de l'artiste l'emporte en ceci ; l'instinct de la création a le dessus même sur l'instinct de vivre. Car la beauté gouverne l'un, dont se passe l'autre.

VIII

La pitié des femmes s'arrête à l'homme qu'elles aiment. Elles ont pitié de tout plutôt que d'un amant : pour lui, c'est du mépris.

Je parle des femmes rebelles, et de celles qui sont folles de leur corps. Car, pour la vraie femme, la profonde pitié révèle l'amour et naît avec lui dans le cœur La femme la plus tendre et la plus amoureuse même est tentée de plaindre celui qui l'aime ; et, tandis qu'elle le plaint amoureusement, elle y goûte une extrême douceur.

IX

Elles croient mettre plus de force et plus d'amour pour toi à mourir de chagrin qu'à vivre et te donner un peu de joie. Ah ! pourquoi ? c'est qu'elles sont déçues. La joie, où la prendraient-elles ? Comme elles croient au bonheur, elles pleurent.

O larmes, témoins incorruptibles, qui accusent toujours ! O larmes de la femme, témoins de la souffrance, que peut-on vous répondre ?

TALISMANS

Ne pourrons-nous donc jamais être justes ? et faut-il que notre amour ait toujours la méchanceté du désir ? Comme il est la poésie, le désir est la violence. Et pourtant !

On ne croit pas à la justice ; sans doute on la rêve ? Mais quand on la rencontre, on est ébloui de la voir. On pense sortir de la tombe et lever les yeux sur la face du soleil intelligible. On pousse le cri de l'emmuré qui retourne à la clarté de midi ; voici que l'on connaît le suprême amour : la joie du cœur battant au cœur de la lumière. Là, on s'oublie enfin soi-même, dans l'abandon ravissant où nous convie une création supérieure de l'art. Il n'est point de grand amour que cette paix ne s'y doive faire dans la mort, ou dans la joie, mais non plus dans l'ivresse de la guerre. On dirait, à les voir dans les convulsions de leur amour, que

l'homme et la femme ne cessent pas d'attendre, comme si elle leur était promise, l'heure de cette allégresse sereine.

L'argent n'est qu'un moyen de l'amour. On se récrie: c'est que l'amour est le terme de l'illusion suprême. Il faut donc voir à la nudité et dire que si la passion de l'argent mène toute la ville, c'est que l'argent mène au sexe.

Le luxe est une arme du sexe: contre le sexe et pour le sexe. L'or ne conduit l'espèce que pour cette raison que la clef du sexe est d'or. Et d'ailleurs, le sexe c'est la guerre.

Et pourtant ces ennemis qui s'adorent, dorment côte à côte, et la main de l'un, dans le rêve, se pose sur le sein et cherche le cœur de l'autre: à travers l'armure du désir, qui est la chair.

La beauté d'un tel abandon tire des larmes à qui le contemple. Dans le sommeil, ce qui me frappe le plus, c'est ce corps si docile qui sagement respire. Comme le souffle parle haut pour la vie! Que ce rythme est touchant, qu'il est pacifique! Où est la haine? Confiance admirable: Tout est livré. C'est le contraire de la mort, où tout se retire, dans une horrible absence.

II

ART ET MATIÈRE

Pareil à la pensée même, le philosophe ne cherche que l'unité et la trame éternelle sous le jeu des apparences. Rien ne l'intéresse que le fond commun; et comme il ne désire que l'unité, dans le monde il ne trouve qu'elle.

L'enfant et l'artiste ne sont avides que du moment; et toute la vie, pour eux, se joue dans la variété. Mais le poète veut retenir toutes les formes et rendre éternelles toutes les apparences. Son amour de la vie ne sépare plus l'un du multiple : pas plus que l'émotion de l'âme creatrice ne discerne entre la matière et les formes, ou entre l'esprit et les corps qui l'impliquent.

Plénitude de soi : l'être achevé en tout ce qu'il voulait être. De la sorte, être soi-même à l'excès et un monde pour soi-même : voilà l'artiste et l'œuvre d'art.

Une belle œuvre d'art est un monde achevé. De là, que la laideur n'y a plus de sens : ainsi l'horreur tragique. La plénitude fait la beauté.

La beauté, — ce qui me plaît au point de me prendre entier et de se substituer pour un temps entièrement à moi-même, — c'est la perfection du moi : *sub specie æterni*. La perfection n'implique pas une qualité morale, ni un modèle rationnel, — mais l'achèvement.

L'art est donc la création d'une vie parfaite et non mortelle : d'une beauté soustraite à la mortalité. C'est pourquoi dans une œuvre, quelle qu'elle soit, la plénitude du sentiment passe pour la beauté.

OBJETS

Dans la plénitude, il y a comme un désir éternel d'échapper à l'éphémère. En ce sens, l'œuvre d'art satisfait le cœur bien plus que la nature ; et même la nature n'est qu'un conseil ou un essai à la beauté. Quand la nature est le plus belle, il semble qu'elle appelle l'artiste. La nature est objet, mais non pas œuvre.

La matière en art tue l'esprit. Le luxe n'est que matière. Le statuaire modèle dans la terre et non dans l'or. Le métal précieux ne se laisse pas faire : il commande à la main qui le manie. La graisse étouffe la forme ; l'embonpoint noie les lignes. Quand les dieux ont déserté les temples, les Muses fuient et quittent le théâtre. Le théâtre est plein et la scène est vide. On ne

va plus au théâtre que pour les décors et les comédiens. Telle est l'idolâtrie.

Les formes disent tout ce que le mouvement dissimule.

Il n'y a rien de plus réel que la force que produit la forme. Car en tout ce que nous savons de la vie, la vie est liée à la forme.

Je laisse toute abstraction à la connaissance des savants et des morts. Le mouvement en est une. Le poète est le seul connaissant, n'en ayant pas le nom : Il ne veut pas plus abîmer l'esprit dans la chair, qu'il ne peut rien désincarner.

Chaque peuple, chaque temps a sa rhétorique ; et peut être chaque homme. Mais un grand homme, on le sent qui reste bien au-dessus de ce qu'il dit ; et les gens à talent sont toujours au-dessous de ce qu'ils disent. Leur rhétorique est proprement la rhétorique.

Tous les talents sont oratoires, ou peu s'en faut. Le talent, c'est le métier ; et l'art, c'est le style. Le métier, c'est l'école ; le style, c'est l'homme. Quelque habile qu'on y soit, faire état en art de son métier, c'est n'être pas artiste. Pour les peintres, on en juge surtout aux portraits.

Tout chef-d'œuvre est idéaliste, et le réaliste comme un autre.

Car enfin, l'œuvre d'art c'est le moi. Non, ce n'est pas assez de l'homme ajouté à la nature. Le poète est celui qui voit, et qui a reçu le don de connaissance. Sinon créateur, poète n'a point de sens.

Les ruines sont une œuvre de la terre et du temps. La terre reprend son bien, le soleil l'orne et les siècles l'animent. C'est pourquoi les ruines neuves révoltent le goût : elles sont l'œuvre la plus vile de l'homme, nées de la force qui n'achève pas ou de la main qui détruit.

La durée est essentielle à l'œuvre d'art. Plus l'œuvre d'art donne le sentiment d'être durable, plus grand paraît l'artiste. Les figures de la danse, par le fait seul qu'elles se dissolvent aussitôt formées, se bannissent de l'art elles-mêmes. L'art est le suprême recours de l'homme et du cœur contre l'éphémère. Les lettres sont l'art suprême pour cette raison qu'entre toutes, les œuvres écrites sont affranchies de la matière.

On ne peut trop aimer le peuple : c'est la nature dans l'homme et l'ample animal. Dans le peuple, je vois la matière qui attend la forme. Aimer n'est pas servir.

INVASIONS

Il y a des peuples sans art et frappés de la malédiction qui rend stérile la matière : riches en laideur, déserts de beauté.

L'ours gris et le Peau-Rouge sont tous deux d'Amérique, et on les retrouve originellement en tout Yankee. C'est la loi de la terre. Rien ne va contre ce qu'elle veut. La terre ne ment jamais. Elle pétrit la graine selon sa vérité.

Pour nous, gens de l'Occident, l'Ouest finit dans la mer, là où le soleil se couche, quand minuit sonne chez

nous à l'horloge granitique du Finistère. L'Ouest finit ainsi au 55e méridien. Au delà, ce n'est ni l'Orient ni l'Occident. ni rien d'humain, mais la terre interdite, le mur patibulaire entre les deux mondes, le continent lugubre de la prévarication : l'Amérique. *Vœ qui conjungitis domum ad domum prevaricationis in medio terrœ.*

Impuissance des Russes à penser, et leur manie éternelle de la morale : c'est en quoi ils sont une ressource pour le genre humain. Dans ce pays-là, tous les meurtres sont légitimes et presque évangéliques : il y a le clergé du gibet et le clergé de la bombe. Ils ont la religion de leur intérêt, que ne trouble aucun doute. Ce sont des Barbares, en dépit de leur précoce corruption et de la volonté débile ; quand ils marchent, ils vont droit à ce qu'ils voient. Ils agissent peu ou en frénétiques ; mais ils ne séparent pas le sentiment de l'action. Dans l'esclavage, leur familiarité avec le maître et la foi au même dieu fait qu'ils réservent un reste de liberté ; et dans la révolte même, leur faiblesse fait qu'ils servent. Où le moi manque, manque aussi la volonté. Mais ils ont la force et l'effet d'une race ; l'espèce monte en eux comme le flot. Cette nation au génie servile a l'étrange vigueur de l'âme collective. Ils ont la tête à la mongole ; ce sont des Chinois conquis par l'Evangile. Ainsi, ils ont pu se soustraire à l'horrible tyrannie des morts, qui a fait de toute la Chine un empire de fourmis ouvrières sous un empire de larves et de fourmis cadavres.

La science délivrera sans doute la Chine des diables ;

et bientôt, reniant le Christ, les Russes chinoiseront dans la Jérusalem nouvelle des communistes. Formidable invasion suspendue sur l'Occident.

Dans la famine, au milieu des supplices, sous le knout, comme ils sont moraux, ils sont optimistes. Toute morale, si triste soit-elle, est optimiste ; sinon, à quoi bon ? Et de plus, l'uniformité parfaite, où tend la morale optimiste, est le vœu secret de toute morale. Voilà d'où vient peut-être le dégoût que la morale inspire aux artistes.

Partis du passé : leur principe, c'est la force d'inertie. Les modérés sont les plus ridicules : ils croient qu'ils vont, parce qu'ils piétinent et qu'ils disent : « Allons, allons ! »

C'est une erreur étrange qu'ils ne voient pas qu'en fait ils ont toujours tort. Toute l'histoire politique en est faite : les conservateurs sont toujours vaincus et doivent l'être : la loi du temps s'exerce sur eux comme sur les corps. Quelle idée de ne pas vouloir que Louis XIV soit mort depuis deux cents ans ? On s'y opposerait en vain.

Il n'y a sans doute pas de progrès au sens des optimistes. Et si le monde vaut mieux à mesure qu'il va, c'est une question. Mais il va, c'est le fait ; et ce progrès au sens de la marche et des pas en avant, qui le nie, nie le mouvement en marchant. Un tel progrès, qui est la marche d'un mobile sur une ligne logique, droite ou courbe, simple ou brisée, n'est pas moins certain que celui de la géométrie. Il ne s'agit pas de savoir si Appol-

lonius n'a pas été aussi bon géomètre que Newton ou Lagrange ; mais il n'y a pas de doute que la géométrie d'Euclide reste en deçà d'une distance immense, si on la compare à celle du pauvre Galois, cet enfant.

Au total, il n'y a qu'un parti dans le sens de la vie, c'est la Révolution. Tout parti vivant est révolutionnaire. Tous les partis conservateurs, à quelque degré que ce soit, sont du passé et morts comme lui. Le passé ne vit que dans les artistes. Voilà pourquoi j'oppose l'art à la matière.

La matière triomphe en politique.

Aristocrate : ce n'est pas un parti, c'est un tempérament. César, aristocrate dans tous les partis. Bonaparte, bourgeois jacobin et soldat dans tous les partis.

Plus que moi, qui aime les beaux morts ? La laideur en masse empêche d'aimer beaucoup les vivants ; mais si l'on fait leurs affaires, il faut passer là-dessus.

Le dégoût de la laideur n'est pas un principe de gouvernement. Au pouvoir, il faut n'avoir que des goûts, et non des dégoûts. La joie d'être le plus fort suffit à l'action. Celui qui veut le plus est le plus digne de la puissance. Entre autres ridicules des modérés, ils veulent modérément.

Quand un fangeux assassinat révolte toute la ville, les âmes sensibles débordent de vertu. La compassion débonde la futaille aux mensonges. Et tout un peuple monte sur le théâtre : tous, ils jouent des rôles. Mauvais comédiens ! l'emphase tient lieu d'éloquence, et,

pour montrer leur bon cœur, ils frappent sur leurs côtes, à tour de bras.

Cependant, le crime fait la fortune des journaux ; et cette foule de lecteurs pieux n'en passe pas une ligne. Ils n'oublient qu'à remercier leur poète de prédilection, l'assassin hideux, l'auteur du drame.

AME DES FORMES

Puissance de l'intuition : elle révèle des figures.

C'est la grandeur de l'intuition qu'elle crée des métaphores. Voilà l'imagination créatrice.

La langue est la patrie de l'âme.

La terre est la mère ; le langage, le père de la nation. Combien par là les nations sont plus vivantes et plus belles que les races.

Le plus grand crime du conquérant est contre la langue des conquis. C'est le péché sans rémission, dont parle l'Écriture, le péché contre l'esprit.

Corruptio verbi pessima : le pire corrupteur d'un peuple, celui qui corrompt la langue. Tel qui se vante d'être de France mieux qu'un autre, a fait plus de mal par ses livres qu'une guerre malheureuse.

Le décor détruira le drame ; la mise en scène tuera la vérité tragique : elle la rend inutile. La matière étouffe partout l'esprit, mais nulle part plus qu'au théâtre.

La couleur locale est toujours fausse. Un théâtre n'est

jamais le lieu vrai de l'action. Plus on veut me faire croire que je suis à Athènes, moins je m'y vois. La fausse antiquité est le don des archéologues aux poètes, que les poètes leur rendent bien.

La mise en scène exacte est haïssable. Où il faut de belles peintures, on n'a que faire de documents. Le luxe des costumes insulte à la beauté des héros : sont-ils si pauvres, qu'il faille les couvrir de paillon ? Je m'ennuie de vos accessoires, qui valent une fortune, là où j'attends une parole d'or. Laissez-les au musée, sous verre. Je ne vais pas voir un comédien ou une modiste, mais à la tragédie, si un grand poète m'y invite,

Que nous importe la réalité locale ? Sur la scène, il s'agit d'un rêve, et d'une vérité idéale. Le bel avantage d'avoir fouillé les tombeaux de Mycènes, d'en avoir exhumé la propre armure d'Agamemnon, s'il faut la voir sur le dos d'un naturel de Montmartre ?

Rien ne convient à la scène tragique qu'un beau paysage, en harmonie avec la catastrophe des passions et la couleur des âmes humaines.

La poésie ne vit que sur une scène idéale.

Que j'aime la science à sa place ! Levez-vous tôt, Marthe ; faites le ménage en silence. Disposez la maison pour le Maître, et pour le soir qui est un bon maître aussi. Mais ne parlez pas si fort, ni surtout quand vous élevez votre voix sage bassement, utile et aigre, ne la donnez pas pour un chant. Marthe, ne vous prenez point pour celle qu'on aime. Vous n'êtes pas Marie.

C'est de la voix amoureuse qu'est née notre musique.

Et c'est à l'expression de la voix humaine, sans doute, que tend tout l'orchestre. De là, le caractère de la musique et la recherche continuelle de l'émotion.

La musique est plongée dans la passion, dès l'abord ; elle ne peut presque pas la peindre. C'est pourquoi elle mène aux portes du drame, ou couronne la conclusion ; mais elle n'est pas le drame : plutôt, elle y nuit.

Il faut s'élever aux pensers de la force. La matière n'est rien ; toute la vie est dans la forme.

Dans la matière, tout est sensible ; mais presque tout est muet. L'action et la réaction, qui sont universelles, voilà les premiers mots de la force, et toujours dans la forme.

O mystère adorable des formes.

III

BAMBOUS

Dans la plaine qui brûle, il est, vers l'orient de Bénarès, un banc de pierre noire, sous un pin. Il est fendu de rides, comme un front, et sa noirceur chargée de signes est une inscription qui porte témoignage pour trente siècles.

Le Passant s'est assis sous l'arbre sacré, qui ne fait pas d'ombre : le pin droit est fiché comme un glaive, la pointe en terre : et là-haut, la vie ! l'initiation des corps à la lumière !

La terre, dans ses paumes largement ouvertes, pousse des pyramides de symboles. Elles s'élèvent, quenouilles de marbre, blanches et roses, sur les mains brunes de la mère ; et cela est connu de ceux qui ont filé le chanvre de la connaissance entre Trivandrum et Ellore, entre Golconde et Delhi. L'Inde est une forêt de prières, et, sous le pampre du ciel, mûrissent des grappes de dieux.

Il faut qu'ils parlent, et que chaque forme se fasse entendre au mirage du désert. Que tous les bambous naissent et croissent à vue d'œil sous la pluie de l'âme qui pense : à l'appel de la parole, ils surgissent du vide blanc ; ils germent du rêve et ils verdoient ; ils se couvrent de songes, et, souples, dociles, ils obéissent au moindre souffle de la brise ; et ils se couchent dans le sens de la tempête qui les balance. La pensée est une incantation.

Tout est solitude ; mais du désir jaillit la croissance du peuple innombrable, la jungle surgit et le grand vent de la mousson qui la traverse, c'est le murmure des mots sur la bouche.

L'arbre entier frémit de vie, d'escarboucles et d'élytres: les papillons des lampes. les émeraudes des veilleuses, toutes les lucioles de la piété et les abeilles de l'oraison s'allument; et l'huile de cocotier, où la mèche trempe, sent l'amande amère et le beurre. La boue féconde des origines se soulève avec la sève. La fange passionnée du désir perle de gommes l'écorce du figuier gris, sœur de la peau de l'éléphant .Les objets sortent avec toutes leurs feuilles, et, déjà, l'esprit fait frémir de paroles toute la frondaison, comme un sultan au marché, soulève les chevelures des esclaves choisies.

La terre, rouge comme une peau d'orange, craque d'ardeur et c'est le rire qui salue l'éclosion des bambous.

Midi, lac de sang derrière le rideau des paupières, a aussi ses ténèbres. Les vampires flottent dans le sépulcre des temples et ils ont l'envergure des planètes qui titubent autour du soleil principal.

La fiente des vaches sacrées tombe avec les étoiles, et la bouse verte des éléphants blancs fait une prairie. Et lui-même, le seigneur ver, pullulant et morne, se réjouit d'avoir sa place, le ver qui prend toutes les couleurs, le grain de la grenade, le pépin d'or de la pourriture et du gros fruit qui a nom : abîme.

Le vol innombrable des corbeaux, qui plane éternellement sur le Gange, est pareil à une explosion de feuilles. Ainsi la pensée dans la lumière verticale.

Ici, sous le soleil, au bout du fil à plomb c'est l'homme, et l'homme n'a point d'ombre.

OCCULTATIONS.

Le procurateur de Judée est bien osé de dire : Qu'est-ce que la vérité ? — Qu'il aille à l'École : il n'y a que des vérités, en Sorbonne.

Il ferait beau voir que la vérité ne fût pas de ce monde ! Il ferait beau voir que l'esprit, se mirant, ne mirât pas que lui. Il ferait beau voir qu'ayant fait prendre un bain à sa fille, dans la seule eau profonde du désert, il ne la tirât pas du puits : et comme elle est nue, qu'ils sont sans témoins et qu'ils se désirent, ils s'épousent.

Il y a une misérable vanité dans tous ceux qui se flattent d'être plus forts que le mal et la mort. C'est la santé qui fait la fière avec la maladie, et la vie qui fait la reine avec la mort. Mais la maladie seule connaît la santé et la maladie ; l'agonie seule connaît la vie et la mort.

Quand je fais le stoïque, ce n'est pas que j'ai plus de force ; c'est que ma douleur est moins forte : je me guinde sur elle, quand je ne suis plus courbé par elle.

Il faut trouver un sens à la douleur. Il faut trouver un prix à la souffrance. Faute de quoi, la vie n'a pas de prix, la vie n'a pas de sens.

Que la chasteté est belle au cœur des voluptueux ! la rafraîchissante merveille ! L'homme plein d'amour, après l'insomnie du désir, voit venir la vierge, comme une aube de mai, quand Vesper, étoile du matin, brûle encore comme une perle de feu à l'oreille du ciel de lin.

La femme est une mère, un âpre et doux tourment. Mais la vierge seule est une sœur pour l'homme. La plus belle femme en fleur a quelque chose de flétri. L'abeille la visite.

Je vois toujours la raison sous le Portique. La raison est stoïque, ou n'est pas la raison. Dire qu'on n'a de repos que dans les chaînes !

Qu'est-ce bien que la vérité ? Le collier qui nous tient. A force de croiser la recherche avec l'idée qui la dirige, l'homme tresse l'indestructible carcan.

On trouve la vérité parce qu'on la quête. Quand on l'a, ou il faut la servir ou elle vous dévore, ou il faut la digérer et elle ne sert plus à rien. Et l'on ne peut faire autrement.

Être assez sage dans l'insomnie pour ne pas maudire son lit.

Voici l'heure qui fait pleurer. Le trésor du jour s'éparpille, et chaque journée sur sa fin est pareille aux saisons, et aux siècles des siècles.

Voici l'honneur qui tombe, comme Polyxène sous le couteau, au tombeau d'Achille, et le sang purpurin coule vers le bord de la mer violette, qui murmure. Et c'est le même chant, quand la beauté d'une vie se défait au vent de la peine, feuille à feuille. Pensée du soir, celle-là.

ENCORE AU SOLEIL

Connaître, toujours connaître !

L'ineffable bonheur de la connaissance survit à toute joie. Celui qui croit tout comprendre, croit tout être. Il s'enivre même de la mort et de n'être pas. Il faudrait que l'oubli fût total et qu'enfin parfaitement distrait de soi, on se fît tout amour en cette toute connaissance. Mourir en comprenant — pour ne mourir pas.

Celui qui est trop libre paraît un tyran et on le hait. Parce qu'il ne ménage rien, on le croit plein d'orgueil, et qu'il se ménage ; et parce qu'il est amer, on dit qu'il est méchant.

Non, l'homme n'est pas une fin pour l'homme.

Comme le ciel de mondes morts, l'homme est plein de vérités mortes.

Rien n'est de nous, ni la vertu, ni la beauté. Et c'est là la beauté.

Héros malgré soi, en tout ordre ; et le plus contre soi est le plus héros et le plus soi.

Malheur donc à qui doute de soi : il pense, il se pèse. Et il lâche la balance : à quoi bon ?

L'admiration est une raison de vivre. Elle donne un point d'appui en ce monde au levier de l'esprit.

Les solitaires ne se passent pas d'admiration. C'est leur monture. Et, au fond de la mine, la ténébreuse montagne tout entière est un chaton pour le solitaire de Golconde.

MEMNON DANS LES SABLES

Je vis dans une clarté qui enivre et qui tue.

L'univers est ma caverne, tapissée de silence ; l'espace est ma tenture bleue, brodée d'or et d'orange. Je mange le pain de la solitude, et je bois goutte à goutte l'eau brûlante de l'amertume. Mon bras tendu fait une ombre si pure qu'elle luit comme un glaive ; elle semble, rigide, la corde de métal où l'arc du désert est suspendu.

Ici, dans l'épouvantable Sahara de la ville immense, je suis le roi ermite qui attend le sceptre de midi.

Si loin que je regarde d'un œil perçant et plus dur que la bille d'or enchâssée dans l'orbite du faucon, je ne vois rien venir à moi qui me cherche et qui vive. Mon antre est le point mort du tourbillon de flammes. Je surprends, d'où je suis, pareilles aux frémissements d'un lac, les courbes de l'espace et les formidables spirales du mouvement. Les dunes mouvantes de la popularité, le simoun de la clameur et du plaisir, plus qu'ils ne m'entourent, me fuient. Toutes ces vagues roulent à

l'horizon ; et je reste aussi loin du temps qui s'agite que le regard de ma pensée au fond de mon crâne de pierre.

Je suis prisonnier des sables. Et si je me pouvais mouvoir, je traînerais avec moi la vaine immensité des dunes et leur étouffante infinité.

Mais comme les plus purs, qui sont les plus nobles, nous prendrons, en baissant les yeux, l'heure ou le rayon, l'illusion d'un moment, un reflet de fiction, tout ce que l'éternité nous donne. Car il faut demander avec modestie et recevoir avec respect. Comme l'ombre étroite sur le sable, nous rendrons à la lumière terrible le sourire de la sérénité. A l'impardonnable destin, nous devons faire un signe qui peut-être le surpasse et peut-être le dompte : nous pardonnons pour nous venger.

1905.

COLLOQUE AVEC PASCAL

Non vi si pensa quanto sangue costa.
On ne sait pas ce qu'il y faut de sang.
PAR., XXIX, 91.

COLLOQUE AVEC PASCAL

Non vi si pensa quanto sangue costa.
On ne sait pas ce qu'il y faut de sang.
PAR., XXIX, 91.

I

LE MASQUE

Où est-il, à présent ? et qu'est-ce qu'il paraît ?

Il se refroidit, mais il est chaud encore. Est-ce la grande paix, qui tombe d'un coup et qui écrase, comme si le ciel se laissait choir, d'un bloc, sur la terre ? Ou bien, est-ce l'apaisement et les derniers frissons du combat, qu'une main toute-puissante maîtrise, endort et nivelle, comme une mère fait le lit de sa fille souffrante, tire les draps et la chemise pour qu'elle ne fasse pas un pli ?

A mes yeux, dans l'antichambre du sépulcre, Pascal lutte encore contre lui-même et contre le monde, dans l'espoir ineffable d'être vaincu : c'est Jacob mieux instruit, qui veut laisser sa chair, sa vie et tout son être aux mains de Jésus-Christ. Le masque de Pascal, c'est toujours la tragédie.

Je veux être plus confident de ce mystère, que de sa

vie même. Je veux voir de plus près ce grand mort, et connaître d'où lui vient une si ardente lueur de tristesse. Peut-être, est-ce un reflet de l'extrême amour, qui est toujours nourri d'extrême douleur. Ha, je voudrais que ce ne fût point la lumière cruelle de la défaite.

La grandeur de Pascal n'est pas dans l'intelligence, si grande soit la sienne; mais d'avoir l'âme si intense et si nue. J'y touche ce qui le sépare de ceux même qui l'admirent le plus : ils le saisissent mal n'étant pas à l'échelle. C'est pour eux qu'il est sceptique. Ils le voient toujours comme il eût été, s'il vivait parmi eux. Pascal a eu tant d'avenir dans la pensée, qu'en effet nous l'avons encore au milieu de nous. Spinosa est tout de même, à l'autre pôle de la sphère. Pascal vous semble douter dans le trouble et les tourments : il n'est que brûlant à l'excès ; et vous ne pouvez souffrir le brasier de cette âme. Et Spinosa, qui vous paraît si calme, vous ne sentez pas comme il est impassible et glacial, mortellement.

Pascal est notre Dante. Mais Paris est un monde près de Florence. Plus d'art, chez Dante; et dans Pascal, plus d'infini. Tous les deux d'égale passion, également intense.

Le vieux Toscan est le prophète d'une époque déjà morte. Pascal est l'homme de tous les temps : par ce qu'il fait la place nette. Selon qu'on se plaît ou non à Pascal, on pense et l'on crée, en pensant : car il est le poète des idées ; il les tire de l'argile, il les anime pour les tuer ; et il les tue pour les tailler dans la pierre. Le Toscan purge la cité de tous ses ennemis : il met au ciel

tous ceux qu'il aime. Son enfer est un parti, que le vainqueur déchire de supplices dans un puits ; son paradis, une église dans une clairière. Mais Pascal a une autre portée. Pascal renverse l'ordre entier des puissances. Il ruine l'empire des hommes au dehors et au dedans. En tout sens, il promène la torche et la charrue. Il n'y tâche même pas : il vient, il voit et il détruit. L'enfer est ici, et il n'a point égard à ses plus fermes établissements. Où il n'y a point de certitude, pour Pascal, il n'y a rien. Et où il n'est que de la pensée, il ne peut y avoir de certitude. Le ciel que Pascal veut dire, c'est Dieu même, et non pas un Dieu de raison, mais un Dieu révélé. Dante est l'homme d'une ville, tout au plus d'un pays. Pascal est l'homme de l'espèce en quête de la vie éternelle, qui seule est la vie, qui est notre cité, et notre patrie unique. Tout ce qui semble être est fonction de ce qui est uniquement : et s'il n'est rien, de tout ce qui paraît, rien ne peut être.

Je suis seul avec lui, dans l'ombre. Le soir va venir. Le ciel est rouge, comme un étang à l'heure d'or, dans la campagne. Tout le jour, la lumière et la pluie se sont combattues. A présent, les braises du crépuscule sortent tour à tour des cendres et y rentrent. Comme les élancements de la passion traversent ce calme mortel du néant, où notre vie se démène, le sang du soleil couchant frappe les branches nues et filtre, en longs cris étouffés, à travers les fenêtres.

Pascal est là ; un rayon pourpre ranime son visage et colore sa joue creuse. Les ténèbres lui font un cadre. Il

n'en sort point pour venir à moi ; mais une clarté douloureuse l'illumine et me le désigne. Je vis dans le même quartier de France où il a vécu ; mais où fut la maison solitaire, c'est le tumulte du siècle, et la Ville au lieu des champs. Les mêmes arbres le virent, peut-être, qui me voient. C'est le même soleil qui brûle, comme pour ne se jamais rallumer, dans le même ciel que les brouillards obscurcissent, et la tristesse du même hiver à la même heure. Le feu et la nuit tête à tête, c'est le plus bel entretien.

Qu'il a souffert, ce Pascal ! Quels orages a soulevés en lui la puissance contrainte, et le courroux de la volonté réduite au silence ! Quels transports de colère et de remords ! Se sentir la tête et le droit du maître, et se voir dans les fers ! Il a couché dans la prison de l'injustice. Il s'est effacé devant les soldats du prince. Je me rappelle son portrait de jeune homme, le crayon que fit de lui le vieux Domat, ce magistrat admirable, ce Romain, comme Lebret, le grand juriste, tout trempé dans l'humanité de la coutume. Alors, que de vie et de bonheur, peut-être, en ce jeune Pascal ! Il découvrait le monde et sa propre force. L'avidité de vaincre fut impériale dans son âme. Il n'est savant, il n'est docteur qu'il n'ait prétendu se soumettre. Toute sa politesse n'était qu'un fourreau de soie au plus dur mépris. Il n'avait pas d'égal et entendait n'en pas avoir.

Or, aussitôt, le voici malade ; et il n'a plus un seul jour de vraie santé. Il a fait, comme peu d'hommes à son âge, l'épreuve capitale de la maladie. Je crois que

les malades de cette sorte sont seuls des hommes : il manquera toujours de l'âme à ceux qui se sont toujours bien portés : ils abondent en eux-mêmes ; ils encensent la nature à leur propos ; les plus beaux n'ont pas assez de vie intérieure ; et de quel nez béat ils bontifient sur l'Olympe ! Il faut avoir été tenté : on ne l'est à fond que dans ces maladies continuelles qui n'ôtent point la force, mais qui l'entravent et la replient ; qui ne nous séparent du monde que pour nous livrer entièrement au démon intérieur. Visité de toutes convoitises, Pascal a vécu sévère, humble et pur. Il était trop de chair aussi, pour être indulgent à la chair.

Non. Vous n'êtes plus celui que vous paraissez être. Vous voici en deçà et au delà. Une grandeur nouvelle passe en vous toutes les autres et en efface quelques-unes. Vous n'êtes plus ce que vous fûtes : mais celui qui voulait être en vous, qui était vous plus que vous et que vous-même n'y connaissiez pas.

Vous étiez dans la douleur et l'inquiétude, comme un chêne dans la forêt venteuse : ce climat passionné fut le vôtre. Vous en êtes sorti, désormais.

Votre figure est celle de la souffrance qui se connaît pour telle et qui, pour mieux s'étreindre, patiemment se mesure. Ainsi elle a ce calme triste que vous n'eûtes jamais, homme de fièvre. Elle contemple, et se presse sur son objet : elle boit sa contemplation. Elle est bien au-dessus, maintenant, de toute éloquence. Certes, vous ne voulez plus convaincre.

Voilà ce beau front en forme de miroir, d'une mesure

si exacte, d'une modulation si fine et si forte, qu'il passe du tourment à l'extase, sans un pli, sans une ride, et qu'il est, par-dessus tout, suave. Des sourcils au menton, deux grandes rides font sillon, une vallée où l'œil est enchâssé; et là, entre le nez frémissant et les pommettes, quel profond chemin de larmes. Et cette ride encore, cette parenthèse d'ironie sans péché qui ferme vos lèvres ardentes, et modèle votre petit menton d'enfant.

Moins d'amertume que d'excès. Et quelle que soit la douleur, elle ne passe pas la force. Vous vous gardez contre votre propre violence: cette bouche, ces yeux se ferment sur les traits mortels qu'ils pourraient lancer. Je lis dans le secret de votre silence l'aveu des plus hautes passions, et par là de toutes les peines. Vous n'êtes pas celui qui donne des lois au feu sur un morne désert de rhétorique et de glace. Pour moi, vous n'êtes pas une ombre. Vous êtes un des hommes vivants qui m'importent le plus.

Les beaux morts sont graves: c'est qu'ils nous pèsent. Ils sont partis nous laissant, comme une statue de plomb entre les mains, l'ombre très dure de ce qu'ils furent, qui ne nous répond pas, et qui n'est plus eux que pour nous.

Vous, Pascal, votre air est d'un sérieux terrible. Sous le masque, on dirait que vous y êtes encore. Une curiosité profonde, qui se repaît enfin, vous rend attentif. Vous savez tout, l'embrassant d'une vue mystérieuse; et vous cherchez à savoir davantage. Vous écoutez la

parfaite harmonie ; et dans l'accord vous vous apprêtez à reconnaitre toutes les notes et chacune. Peut-être, vous êtes en train de ruiner la mort, après avoir pénétré la mort.

Et même une sorte d'étonnement, immense et confus, éclaire par le dedans votre pâleur souterraine au delà de la vie. Vous rêvez, certes ; vous rêvez. Et vous êtes pour jamais dans le rêve, ô grande âme sombre, qui avez ravi la lumière, pour avoir la lumière.

Ce profil de grand juge et de grand moine s'est totalement fermé aux bruits du monde, qu'il perçut avec tant de délicatesse. C'est une porte de granit qui ne s'ouvrira plus. L'éloquence est scellée par la redoutable réserve de la mort. La force persévère, et la pensée la plus opiniâtre. Ce héros n'ira plus à la bataille ; mais rien n'a pu sans doute entamer son énergie ni la citadelle où il se retranche. Tant de passion ! tant de dédain ! On se demande sur quel empire cette ardeur exerçait son autorité royale. Où est le couvent, quel est l'ordre régi par cet homme souffrant ? Son nez a presque de la ruse : il flaire les doutes et il perce les mensonges. Rien n'échappe à cette force subtile. On voudrait relever ces paupières, et découvrir le feu triste de ces yeux. Là était l'aire aux éclairs ; et la politesse, l'ironie, la soumission même au train du monde n'ont pu cacher la violence intérieure. S'il avait vécu trente ans encore, en Pascal le roi lui-même eût trouvé à qui parler.

Or, nous, à présent, nous trouvons ici qui nous parle.

II

COLLOQUE

Avec Pascal, je suis tout à Pascal. Je ne me dispute pas à sa folie, qui est la sagesse que j'ai perdue, pour être sage. Que ma sagesse n'est-elle folle ainsi ? J'écoute en moi les mélodies de la foi dans cette âme profonde, et pour un moment je me retrouve en lui.

— J'aime et je veux, dit-il. Comme je veux, je suis. Je suis donc parce que j'aime. Je ne détruis que pour laisser faire le cœur. Qu'il ait tout pouvoir, pour être toute volonté. Et là même où il faut que je sache, si c'est contre lui, je ne veux pas savoir : je ne veux que vouloir et aimer : *Credo, Domine! adjuva incredulitatem meam!*

Entre Dieu et la vie, il y a un rapport d'amour, dont le signe est l'homme.

— Que de ruines puissantes vous étiez capable de faire, mais en ne vous plaisant dans aucune. Cependant,

vous ne les réparez pas : et telle est votre séduction sur nous. C'est pourquoi vous fûtes si peu compris dans votre siècle et vous l'êtes si mal des autres. Vous avez plu, d'abord, parce que vous affirmiez; et l'on n'a pas vu le reste. Il vous faut plaire, à présent, par vos négations; et l'on ne sait pas que vous les détestez. La force pour exercer la force, ne vous contente pas. Vous êtes homme d'objet. Quelle douleur c'eût été pour vous, peut-être intolérable, si vous aviez dû promener votre tente de feu sur les déserts de la négation universelle. Au fond, vous ne doutez jamais. Vous êtes la force vivante, qui entasse les décombres, et qui affirme au milieu des décombres. Vous étiez né pour voir : c'est pour détruire. Mais bien plus encore pour être : c'est pour vouloir.

En vous, je trouve le terme de la pensée : rien ne lui résiste, que la volonté du cœur même. Or pour vous, grâce au siècle où vous fûtes vivant, c'était la foi ; car la foi est objet. L'espérance du chrétien est parfaite ; mais elle n'est si parfaite que parce qu'elle est sensible. J'admire toujours cette vertu matérielle dans la foi catholique. Pour le vrai catholique la matière est très solide : infiniment plus que pour nous, qui ne pouvons espérer qu'en esprit. Vous n'avez pas vu le jour dans le temps où la pensée n'a plus connu qu'elle-même ; elle s'épuise, elle s'use, elle se déchire comme un oiseau de feu à sortir d'une prison aux parois de flamme et de fumée, dans le réseau des apparences. Et l'antique phénix qui ne peut ni vivre ni mourir tout à fait, c'est elle.

— La pensée détruit tout ce qu'elle touche.

— Si du moins elle s'épargnait ! Nous savons ce que vous ne saviez pas, et qu'au tremblement de votre voix on dirait que vous avez pressenti. Ou si nous ne savons rien que vous n'ayez su, le sens du mystère n'est plus le même ; et pour nous, quel qu'en soit le fond, il faut le craindre. Le seul objet que vous eussiez préservé de la destruction, notre analyse l'a détruit. Ce qui vous rassure est ce qui nous désespère. La misère de l'esprit n'a point de borne : l'objet que la pensée ruine, ne devait la vie qu'à la pensée ; et de le savoir, c'est notre peine la plus amère. Tout est rêve pour nous : même ce qui faisait le seul point fixe du monde, et son noyau solide, le seul qui vous rendît cœur, dans l'universelle fiction. Et qui rêve le rêveur ?

— J'avais discerné l'abîme dans Descartes. J'ai été au delà ; car il s'arrête, s'il ne feint par prudence. Voilà pourquoi je ne puis pardonner à Descartes. J'ai fini par croire qu'il ment. Pourquoi feint-il de penser que le monde n'est pas aussi de la pensée, puisque l'esprit crée tout ce qui est, et qu'enfin Dieu même est créé par l'esprit qui le conçoit et qui le prouve ? Je hais ce blasphème mortel ; je hais ce double jeu et j'ai horreur surtout d'en considérer la tranquillité.

— Vous, du moins, vous n'avez pas fait pour la science ce que Descartes ose faire pour la philosophie : elle est sa foi, où il soumet la science et la foi même. Mais, pour vous, comme vous avez soumis la philosophie à la science, vous soumettez encore la science à la foi, qui est du cœur et la charité tout active : en un mot, la vie.

Pourvu qu'il accorde ses théorèmes avec ses principes, et ses preuves entre elles, Descartes se promène en paix dans le monde des systèmes ; ce Père la Pensée ne vise que la vérité géométrique.

— Nous n'avons que faire de vérité. Les vérités des philosophes ne sont que des mots, et peut-être aussi celles des savants : car le langage domine souverainement les idées qu'il exprime. Il nous faut la vie. Ce n'est pas de vérité que l'homme a besoin, surtout l'homme qui pense : c'est de réalité. Ce qui se sent passe infiniment ce qui se pense, et qui d'ailleurs en est sorti. Il ne nous faut pas une méthode : mais une présence. Les théorèmes sont bons dans un système qui se tient, au fond du cabinet. Mais il est un système qui nous tient : la vie. Nous ne vivons que pour atteindre le point substantiel où le cœur justifie le fait, où la vie enfin se justifie.

— Quel est cet accord de la vie avec elle-même, sinon de la pensée encore? Tout est rêve ; tout est vain.

— Moins la volonté du cœur, et la plénitude que l'amour trouve enfin à la mesure qu'il la désire. Je n'ai point cru à tout ce que j'ai effacé d'un doigt, ni à tout ce que j'ai fui.

Il n'y a point de système. La plus humble prière, vaut tous les systèmes. Elle appelle, et elle attend une réponse. Le système se répond, comme un ridicule écho de prison, un écho de l'esprit à l'esprit. Et la conscience, qui est toute douleur, s'en moque ; elle pénètre cette éternelle tautologie. Comme dit saint Bernard, les

ténèbres ne sont point cachées à elles-mêmes : elles se voient, quoiqu'elles ne voient point autre chose.

Il n'y a point de systèmes : ce ne sont que des semblants. Les systèmes ne sont point des miroirs à rendre l'objet ; ils ne réfléchissent le monde que déformé selon la courbe du bonheur : et à chacun la sienne. Toutes les théories tombent ; pour elles, il y a la mort, comme pour ceux qui théorisent. Il faudrait que l'homme ne fût pas éphémère : le système de l'homme immortel serait le vrai et le bon. L'infiniment grand nous fait envie ; et l'infiniment petit nous dévore. Tout nous ramène au terme : nous sommes réduits à rien par l'infiniment petit, dans la durée et dans l'espace, dans l'acte et dans la puissance.

Tant elle est vraie, votre âme est bien cruelle. On ne peut rien accepter du monde et de la pensée qu'en attendant, quand on croit, comme vous, au delà de la pensée et du monde. Venant du plat pays, que l'on quitte chassé par l'ennui et la déception, heureux sur le quai des jours qui attend le fatal navire, assuré de prendre enfin passage, par-dessus la planche affreuse qui sera retirée et l'eau qui fait horreur, pour la navigation bénie et le divin rivage.

Nul mieux que vous n'a saisi comment toute philosophie et toute religion, moins une seule, fondée sur un miracle contraire à la nature et à l'homme, est un système du plaisir, et rien de plus. Or, il n'est système qu'un autre système ne ruine à la longue.

Pour moi, j'appelle Dieu ce grand amour qui peut seul me suffire, et à qui rien ici ne suffit. Je l'appelle,

et il ne vient pas. J'appelle Dieu cet appétit de la vie éternelle, où la raison trébuche, et cette certitude où l'entendement se noie dans un abîme de néant et de nuit. Mais, je le sais, tout espoir est une vaine rêverie.

— La pensée et l'action, la morale, les passions et les lois, tout n'est qu'images.

Mais la douleur est là, et l'anéantissement qu'elle recouvre, qui est la douleur unique. Nierai-je ce que je sens? Me vais-je payer de raisons qui n'adhèrent pas plus à mon être qu'une poussière d'emprunt, sur une route poudreuse? Vais-je ne me fixer jamais, l'âme toujours vagabonde, comme un Israélite ou un Breton?

Cependant, il ne faut pas se résigner à la douleur. Il la faut posséder. Il faut la vaincre et s'en faire un saint échelon. La douleur possédée est la voie qu'il nous faut prendre, et aussi salutaire qu'est funeste la douleur qui nous possède. J'ai donc corps dans le corps de Jésus-Christ. J'ai salut dans le sang de Jésus-Christ. J'ai nourriture et vie en lui. J'ai Dieu.

— Un Dieu qui a nom, qui a date, et qui n'est pas, s'il n'est mille fois plus certain, au sens de l'homme, que pas un homme ne peut être, un tel Dieu se prouve. C'est ici, Pascal, qu'il vous faut avancer des preuves. Votre acte de foi ne suffit point. Il n'a la vertu de convaincre que pour vous.

Et pourtant, c'est dans l'usage de la preuve que votre pensée marque sa puissance et qu'elle s'est trempé des armes, qu'elle nous a léguées contre elle-même. Vous avez fait crédit à la raison, largement. Et tant que la

raison vous a paru complice de la foi, vous avez beaucoup fondé sur elle.

Vous avez cru qu'on dût croire sur des preuves. L'histoire de Dieu vous a paru la plus probable de toutes. Elle vous a engagé dans le dédain de toutes les sciences : il vous semblait que la preuve de Dieu fût la seule science digne de l'esprit humain. Vous n'entendez pas parler de la logique, ni des systèmes, mais des faits et des témoins. Vous voulez que Jésus-Christ soit reconnu par l'athée, comme le voyageur qui se dirige sur le soleil couchant, au delà de l'Océan, doit découvrir l'Amérique. Et comme les témoins de Jésus-Christ sont sanglants, qu'ils ont signé de leur sang l'acte de la découverte, à vos yeux, ils sont les seuls témoins à qui l'on ne puisse pas refuser la créance.

Telle était votre certitude, que vous n'avez point prévu que l'histoire aussi dût un jour se tourner contre la foi, et qu'elle fût le champ de toute négation, ou, pour le moins, de tous les doutes. Vous dénichiez l'intérêt, la passion et l'imaginaire dans tous les ordres de l'action et de la connaissance. Mais l'histoire, selon vous, portait sur des fondements solides ; et, entre toutes les histoires, celle de Dieu, avec trente siècles de chroniques et de serments, avec les Juifs, témoins éternels, et leur Bible : ce livre était sacré pour vous comme pour eux, et vous en fîtes le trésor des preuves pour tout le genre humain. Quelle audace d'homme, et bien digne de vous !

Vous avez donc voulu que Dieu fût de fait. Vous ne pouviez savoir que le fait allait s'inscrire contre vous,

au corps même de vos raisons et de vos assises. Mais l'eussiez-vous prévu, la science du fait aurait-elle jamais pu vous parler contre Dieu même, et prévaloir sur lui? Qu'eussiez-vous fait si, ayant lu Spinosa, il vous eût appris à voir dans la Bible un livre comme un autre?

— Je ne l'eusse pas vu. Je n'ai cru à l'histoire que parce que je croyais qu'elle fît croire. Je n'ai fait le pari de Dieu qu'avec un libertin géomètre, deux fois esprit de peu, étant douteur et étant géomètre.

— Vous étiez l'homme du fait, pourtant.

— J'étais l'homme de Dieu. Qu'est-ce qu'un fait, sinon celui qui l'explique? Tout dépend du principe, et tout est dans le principe. « Seigneur, ma face vous a cherché, et je chercherai votre face. » Vivre pour ce qui est, et qui est seulement, fait seulement vivre.

J'ai eu de Dieu ce qu'il fallait que j'en eusse. J'ai su, parce que j'ai voulu. Comme l'on croit à soi, j'ai cru : parce qu'il le faut absolument. Quoi qu'on pense ou quoi qu'on sache, on est pour soi-même. La volonté de vivre produit des titres qui sont des preuves.

J'ai cherché mes témoins crucifiés pour le Dieu qu'ils témoignent, dans mon désir de la même croix. Et je les ai trouvés : je les eusse inventés. Car je devais croire ou ne plus être; et il fallait que ce Dieu sur la croix fût le seul fait du monde, pour que j'en fusse un, et réel, à moi-même.

— Vous n'avez donc été l'homme du fait que sûr, d'abord, que le fait dût être ce que vous vouliez qu'il fût?

— Mais quoi? Rien n'est de fait, absolument, que ce

qui contente notre âme et qui nous comble. Et quoique j'aie tout mis dans l'histoire, si elle m'avait contrarié et donné le démenti, j'eusse quitté le fait de l'histoire avec le même mépris que tous les autres.

III

PAROLES

Ces paupières baissées filtrent toujours une ardente lumière ; et ces lèvres fermées laissent passer un chant intérieur qui m'est familier, dès longtemps, et que je sais entendre. Il me dit encore :

— J'ai beaucoup vécu dans la mort. C'est le destin de celui qui aime la vie aussi passionnément que j'ai fait. Dans l'amour de la vie, l'amour de la gloire, d'abord, l'emporte. Je m'y livrai avec ivresse. Là, on tente d'être éternel, selon la chair. Vanité, ensuite, qui fait rire. Pour découvrir la mort, il faut avoir eu la passion de la gloire et s'en être dépris.

— Et pour demeurer dans l'agonie, il faut avoir aime et perdre ce qu'on aime. Tout être m'est sacré, depuis. Et dans chaque atome, je vois un être. En tout ce qui est, je sens une vie qui veut se passer elle-même. Et dans l'homme, enfin, elle veut être divine.

— Qu'est-ce qu'un dieu qui passe? un dieu qui fiente et que tue un grain de sable dans les reins?

— Je n'ai pas votre secours. Je suis condamné; mais vous l'êtes. Il faut prendre son parti. Je regrette ma vie comme vous, quand vous cessez d'être en Dieu.

— J'y suis.

— Je ne sais. En tout cas, vous y avez été. On ne peut faire tout ce qu'on veut, sans faire aussi ce que veulent les autres. Vous fûtes dans l'Église, comme je suis dans la Cité. Le théâtre de Bacchus m'est fermé. Vous êtes né pour la vie sainte, et moi pour la vie tragique.

Je ne me plains pas : je crie. Je veux être entendu de ce silence éternel qui nous épie, de cet infini qui nous enregistre. Nous sommes des hommes pour nous confronter à un objet éternel. Je ne puis, je ne puis supporter la pensée du néant. Elle me vide, elle me défait de moi; elle me dénature; et toute la nature en est confondue. La nature ne peut plus jouer sa partie; elle, qui est tout organe, l'idée du néant la désorganise ignominieusement.

— Il nous faut Dieu pour consoler la nature.

— Donnez-le-moi. Vous ne sauriez même plus dire ce que c'est.

— Consoler en nous la nature, c'est le vœu de l'amour. Mais d'un amour qui dure. Or, rien ne dure, à moins d'une éternité.

— O! ne me faites pas dire que je me contente de passer. Non, pas plus que vous. Mais vous avez gardé un pont par-dessus les abîmes, je l'ai rompu. Avant moi, il avait été miné.

Cependant, je ne me plaindrai pas. Vous, vous mesurez; et moi, je pèse. Vous détruisez pour prouver. Et moi, je vois.

Mes réflexions sont toujours plus sombres et plus amères; mais plus sûres aussi, et plus saines à mesure. J'espère qu'une pensée parfaitement calme et sereine plane au-dessus de ces tempêtes, où nos jours sont plongés, et sur ces eaux remplies d'épaves.

Je prends mon destin contre moi : pour l'accomplir et pour l'étouffer. Je ne m'humilie point, ne m'étant pas enorgueilli. Je n'ai point de résignation, comme vous; car vótre résignation est une victoire qui reçoit sa couronne. Mais mon âme accepte inaltérablement ce qui fait saigner mon cœur et le déchire.

Il y a tant de sang dans ce cœur que je puis le laisser longtemps couler avant d'en être à la dernière goutte. Alors, il faudra bien que je sois sauvé. Car nos crimes et nos erreurs ne sont rien : notre volonté d'amour est tout : comme elle est notre vie, elle est notre certitude. Et comme elle nous crée, heure à heure, elle saura bien nous recréer à la fin. Il est une grâce : ceux qui ont reçu le don de ne pas mourir. Et il y a un abîme : ceux qui meurent à jamais. O mystère terrible! la faiblesse est un péché qui n'est pas pardonné.

— Les voies sont mystérieuses aussi qui conduisent à ce terme. Mais celles qui nous coûtent le plus, dans l'obscurité, sont les plus sûres.

Je veux m'humilier pour être. Mon plus grand orgueil a été dans l'humiliation. Et c'est d'abord cet orgueil qui s'humilie devant les étoiles. La pensée peut alors

cueillir les astres, et les tous jeter, comme cailloux, sur la route du divin.

Mais il est une autre humiliation auprès de quoi tout l'univers humilié n'est rien. C'est le cœur qui s'humilie, et qui se retranche de tout l'amour qui le brûle et dont il est plein.

— Tout n'est pas fini avec nous. Il faudrait que j'y consente. Mais, au contraire, toute matière suit son cours dans l'esprit. Tout reprend avec l'homme. Tout reste en lui. Car tout commence, en vérité, avec l'esprit.

— Accorde-toi avec toi-même : la vue de Dieu est le sens du destin.

— Je veux être, je veux être ! Il y a telle puissance qui vient de moi, comme je suis venu d'elle, qui fait enfin que je sois.

Je serai, si je veux. Si tu veux, tu seras. Voilà un mot d'homme. Mon salut viendra de ma force. Toute ma force se va mettre dans mon amour. Il nous faut naître de notre amour.

Je pleure des larmes si ardentes que ma mortalité s'y consume. Il me semble que je pleure aussi sur vous. Car vous voilà sans Jésus-Christ. C'est avec moi que vous êtes. Je suis environné de mort. La mort me bourre et j'ai faim de dévorer la mort.

Je ne me hais plus ; mais je me souffre. Dans ce mystère du cœur, je ne m'aime enfin que de tant souffrir. Sans la douleur, je n'aurais pas su tout ce qu'il me fallait perdre, et que le sort de la vie est le mien. A toute heure, j'oubliais et j'oublie que je suis tout conscience.

Mais afin que je me sauve, désormais, il m'en souvient. Je porte les pieds et les mains sur la vigne de cette misère qui m'enivre; je la foule, je la presse de toute ma force; et j'écrase toute cette lie des sens, qui est le fumier d'une autre passion, incorruptible. Que le cœur reste seul !

Je suis tout péché, puisque je suis ce qui meurt à tout instant. Mais je suis toute ardeur à me laver dans une eau si pure et si innocente, qu'elle est comme un œil d'enfant pour elle-même et pour toute pensée. Vous et moi, c'est à Dieu que nous voulons tout donner. Mais vous avez trouvé la main où tout remettre; et moi, je ne l'ai point. Pour être tout cœur, et que ce cœur fût tout à l'être unique, vous l'avez dû tuer au monde.

— Tu dis que je me retire. Ne vois-tu pas que je fais semblant ?

J'ai fui l'action, pour fuir l'occasion de tous nos crimes. Le crime est plein d'un immortel ennui. Je n'étais pas homme à me toujours vaincre, comme dame Nice et frère Nicole. J'aurais pu résister à plusieurs plus qu'à moi-même. Le Jésuite le sait, et aussi le Jacobin. J'ai craint mes passions : je les ai toutes confondues en une.

Pour les saints, l'amour est toute la vie. Ils jettent tout dans ce feu unique. Nous nous ferons brasier dans le silence, et l'on nous croira de glace. On ne peut nous rendre justice : on sent trop que nous n'y tenons pas. Aussi, on nous moque, et on nous plaint de peu vivre. Au fond, l'honneur du monde et la gloire même ne sont

que des échanges : ceux qu'on loue ont toujours payé, plus ou moins, pour qu'on les louât. J'y sens toujours leur odeur de théâtre, et dans les plus graves, je vois une double entrée de comédie.

La vie des saints n'est point une farce. Tout l'univers tourne autour de la sainteté. L'homme n'est homme que pour rêver d'être saint, ou pour l'être. Le héros est le saint de l'action.

Tel est l'appétit de la sainteté que, seul, il nous reste ; il survit aux autres en nous. C'est lui qui nous dégoûte de toutes les voluptés, peut-être. Et c'est à cause de cette convoitise éternelle, qu'en tout plaisir nous touchons bientôt un fond de peine et la vase de la satiété.

— Dans les autres amours, rien n'est si fort que le désir du bonheur ; et comme on le veut pour soi, on le souhaite encore plus pour ce qu'on aime. Sans doute, on se flatte que le même bonheur doit combler celui qui donne et celui qui reçoit ; ou plutôt, on s'imagine que le don est égal, et que la suprême joie est dans le partage. Mais, trop tôt, on sait qu'il n'en est pas ainsi. Ni ce qu'on donne, ni ce qu'on reçoit ne suffit. Nos cœurs ne peuvent être comblés. Et ce qui comble la chair est aussi ce qui la lasse. On rêve alors de donner un bonheur qu'on n'a pas. Voilà la délicieuse torture des amants, quand l'un des deux veille sur le sommeil de l'autre, et que l'amour le plus profond parle dans le silence où l'amour le plus ardent est à la fin réduit. Là est l'épreuve de la passion qui persévère ; et l'aurore d'une ardeur plus pure. Je lis l'adieu au visage endormi. Même dans un contentement sans mélange, je sais

qu'il pressent une chute et quelque manque. S'il rêve, il faudra bien qu'il s'éveille. Une ombre passe sur ces paupières lourdes d'ivresse, et sur ces lèvres chéries. C'est l'invisible regret, qui vole d'abord dans les espaces de la chair, qui n'a pas encore pris sa place taciturne entre les amants, mais qui doit venir. Et quand rien ne le ferait naître, ce regret, il naît du temps : il est l'ombre de l'heure qui fuit.

— Alors, tourne la page, et lis sur le visage de la vie. Le bonheur, on ne le donne qu'à ceux qui l'ont. On le leur révèle, et c'est tout ce qu'on peut. Or, ils ne l'avaient que par ignorance puérile. Et ils ne l'ont plus, sitôt qu'ils savent qu'ils l'ont.

L'homme va à la sainteté comme au seul bonheur qui ne mente pas, qui ne s'évanouisse pas se connaissant, et qui dure. L'homme tourne autour de la sainteté, parce que la joie est une fumée, ou lourde, ou légère, toujours fumée. Et l'homme croit à la sainteté, parce qu'il ne peut se passer de bonheur, qu'il ne peut croire au bonheur, qu'il y veut croire, et que le bonheur n'est pas.

— Mais on peut vivre sans croire et sans rien attendre, disent-ils. Et ces beaux docteurs font mieux que de vous railler : immobiles et sans désir, comme des poissons dans le sommeil d'hiver, ils narguent notre trouble ; ils bafouent la pensée au supplice. Ils sont trop fins pour qu'on les trompe là-dessus : parce que leur pensée ne les torture point, ils ne croient point aux tortures de la pensée. Ils n'y voient qu'affectation ; elle répugne à

l'excellence de leur goût. Toute ardeur passe, à leurs yeux, pour une imposture. On peut vivre sans croire! O cœurs bas, et plus bas infiniment que leur esprit ne s'abaisse. Oui, on peut vivre sans croire. On peut vivre aussi sans aimer, et sans être, ou à peu près. On peut vivre sans estomac : il y a des chirurgiens qui le resèquent. Et on peut vivre, même, sans cerveau, quand on est grenouille.

— Ils ne savent pas qu'il s'agit de la joie. Et qu'importe, du reste? Je me suis fait une telle idée de l'éternité que tout souci de moi-même s'efface. Jadis, j'ai haï; et je ne hais plus. Je ne hais rien, pas même ceux qui me haïssent.

— L'homme est puni, quand il s'isole.

— Mais le monde est puni, quand il isole tel homme qu'il devait appeler à lui.

— La solitude, c'est l'orgueil.

— J'ai grandement péché par là, jusqu'au jour où mon orgueil s'est mis à ne se déprendre de rien tant que de moi. L'orgueil est un encens qu'on brûle; mais, comme le pur encens d'Arabie, à la fin, il se consume entièrement.

— Vous, Pascal, vous avez fait à votre cœur moins que cendres du monde. Pour moi, le monde est trop beau. Je ne tue mon cœur qu'à moi-même. Plus j'ai été, plus j'ai donné ce cœur à toute vie. La plus déchirante beauté du monde est, à mon sens, d'être éphémère, et toujours condamnée. J'aime la vie, comme une amante qu'on va mener à l'échafaud.

— Aime donc, et attends. Tout vient du cœur et tout

y retourne. C'est là que l'éternel se révèle, et qu'il veut qu'on le trouve. Quand tout le dépossède, c'est là que Dieu réside.

— L'examen, c'est le doute. Le doute c'est la négation. Je ne suis pas libre de penser à ma guise. Je ne suis pas si fatalement ce que je suis, que je ne suis ce que je pense. Et je le sais, puisque je déteste cette fatalité inexpiablement.

— Libre, qui ne l'est pas? ou qui peut l'être? On est toujours assez libre pour se livrer, et se tout mettre en ce qu'on aime. L'amour est une grâce ; mais en elle, le vouloir ardent a tous les effets de la liberté.

Celui-là est sauvé qui, aimant, persévère. Le désir de toute vie s'épanouit en une flamme qui ne peut plus s'éteindre. Elle sort du monde: elle cherche son soleil et sa source, comme l'épi qui se dresse en forme de glaive. Il en est de cet amour, en sa passion volontaire, comme du mort qui se réveille dans les tombeaux de la chaîne Libyque ; et il peut s'implorer de la même prière, qui est si belle et qu'on frémit de recueillir sur la bouche antique :

« O cœur, mon cœur, qui me viens de ma mère! mon cœur du temps que je fus sur la terre, ne te dresse pas comme témoin! Ne lutte pas contre moi en chef divin qui accuse et qui requiert. O cœur, mon cœur, devant le Dieu grand qui juge, ne me charge point! »

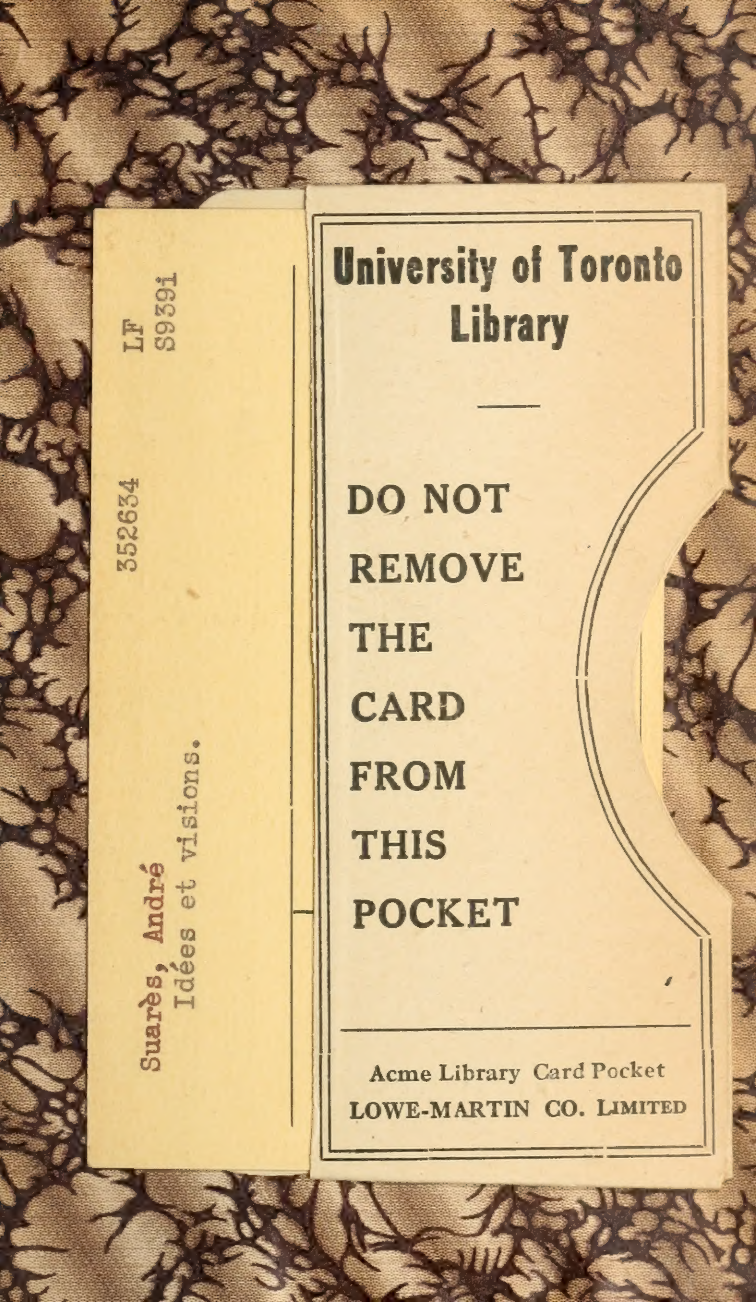
Janvier 1909.

FIN

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




LF
S939i
352634
Suarès, André
Idées et visions.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

